



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD

VOLTAIRE ROOM

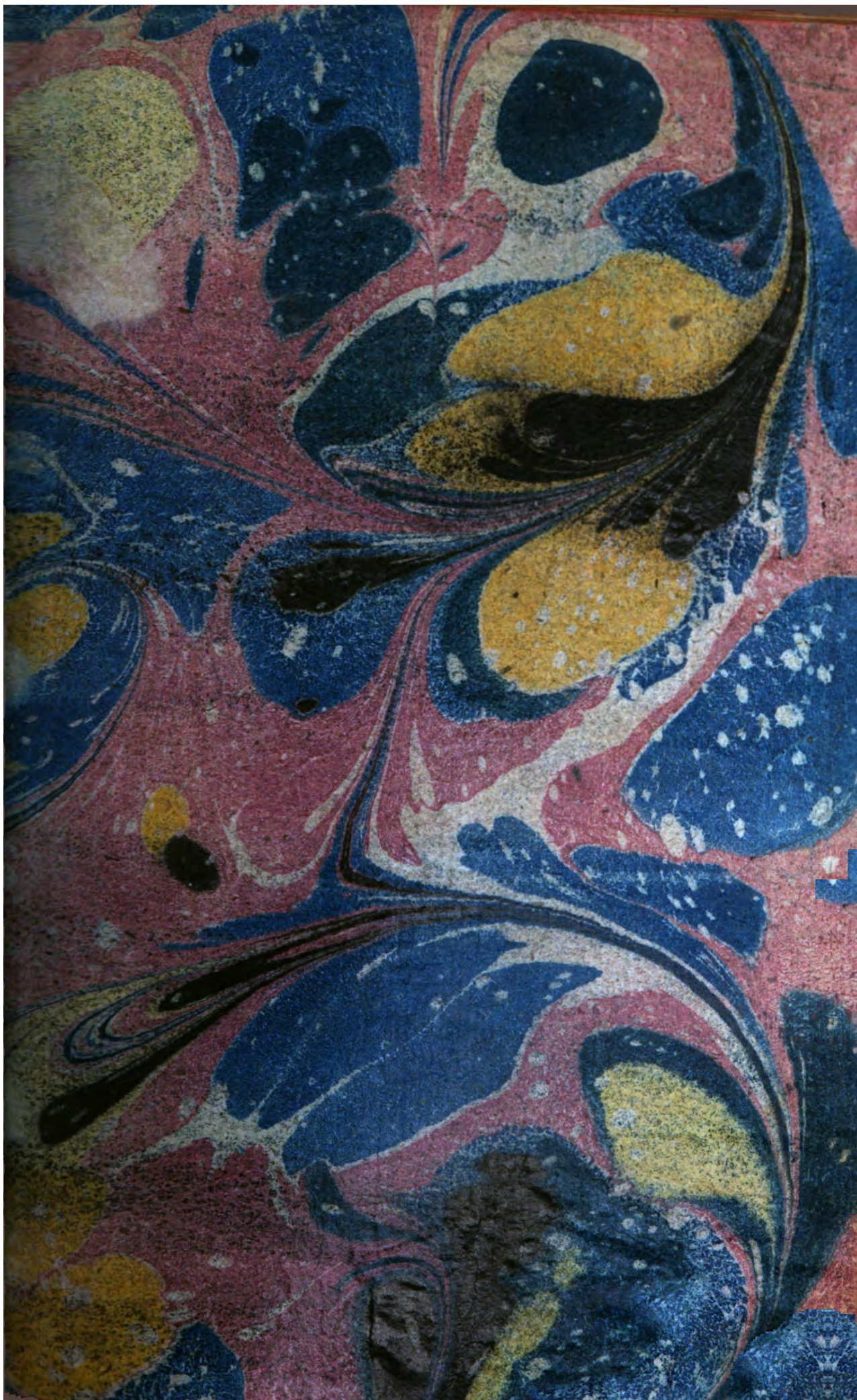


*Theodore Besterman gift*

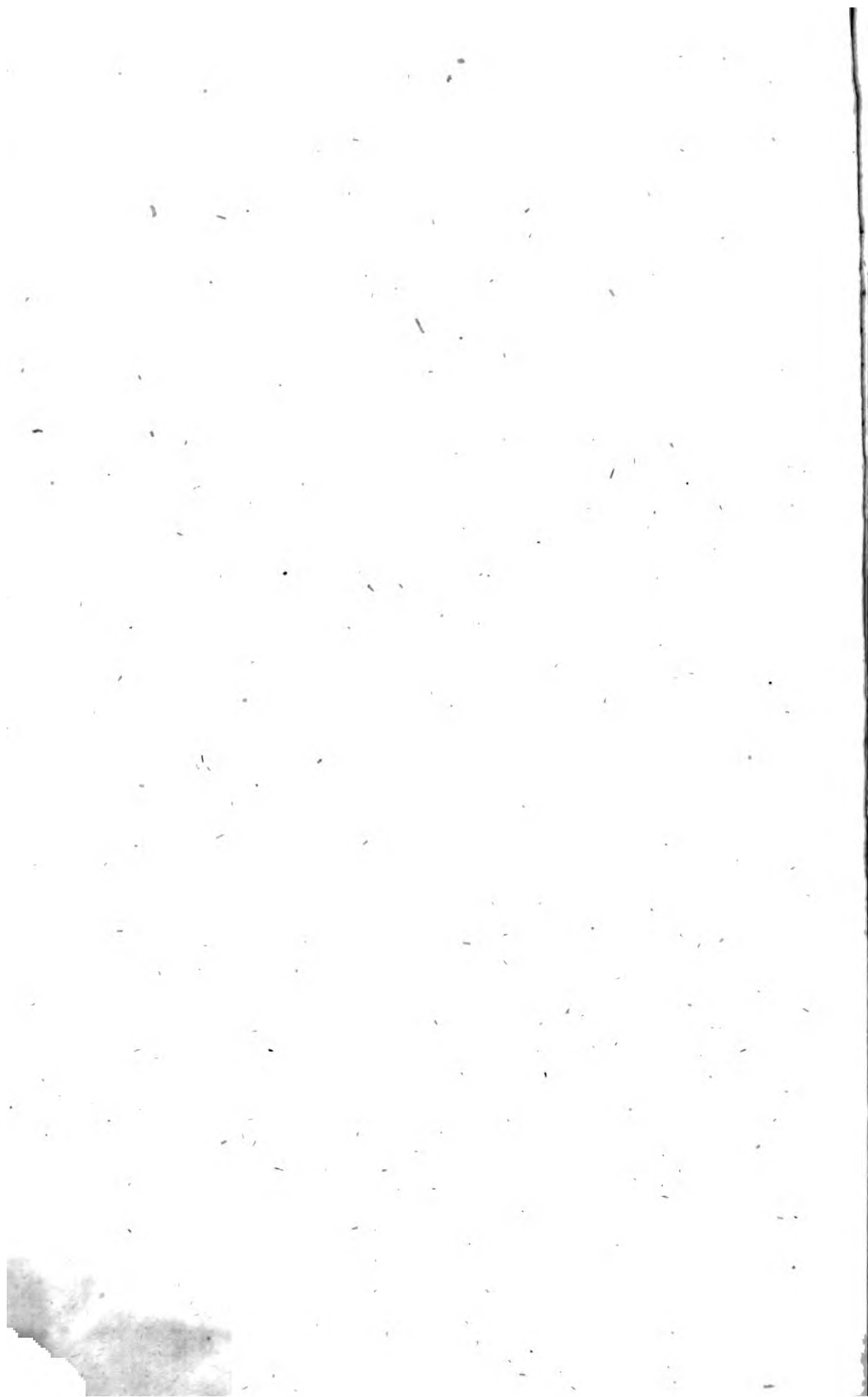
V8.CC.1764

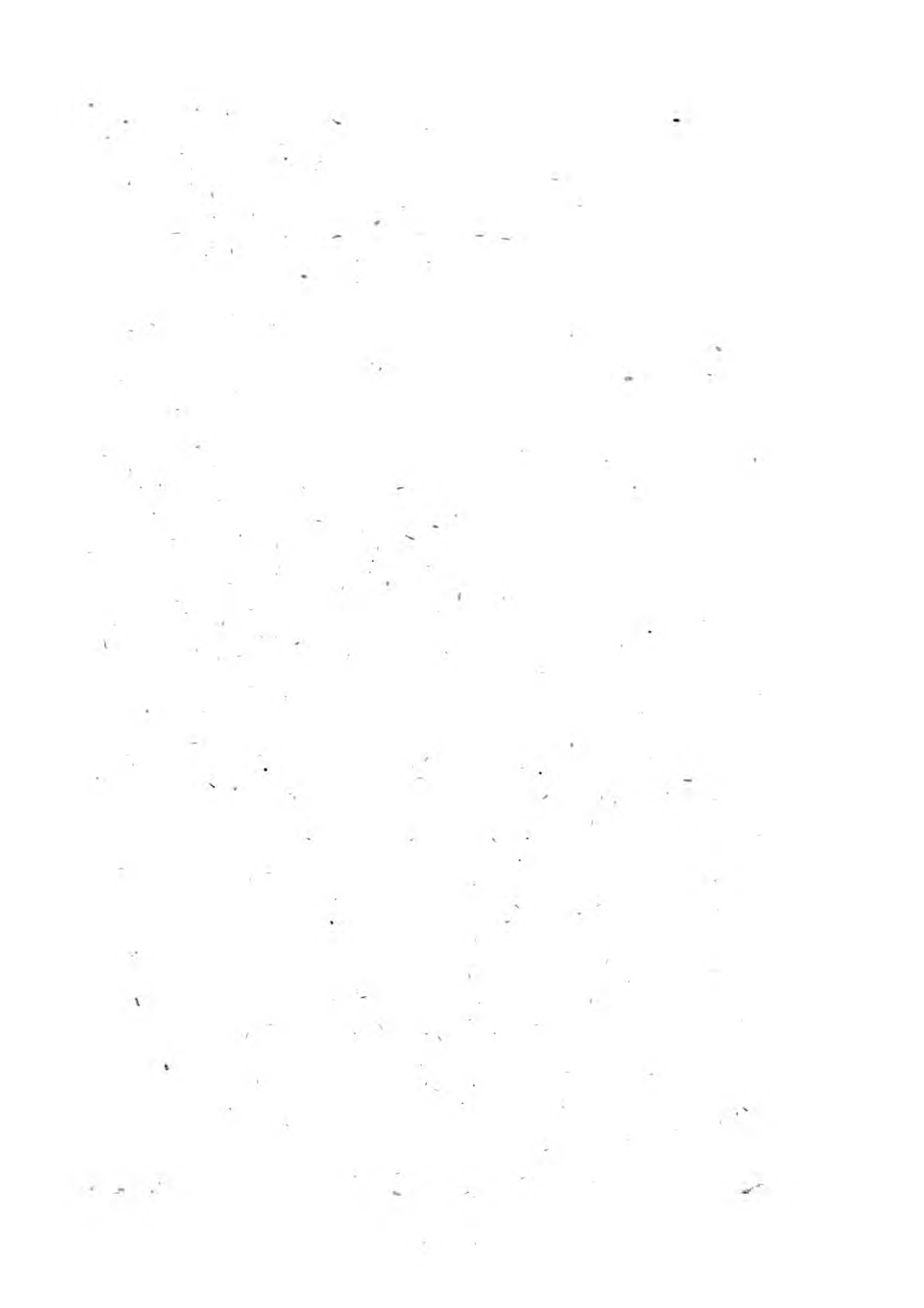
(6)















**P. CORNEILLE.**

**TOME SIXIÈME.**





THÉÂTRE  
DE  
PIERRE CORNEILLE,

A V E C  
DES COMMENTAIRES,  
&c. &c. &c.

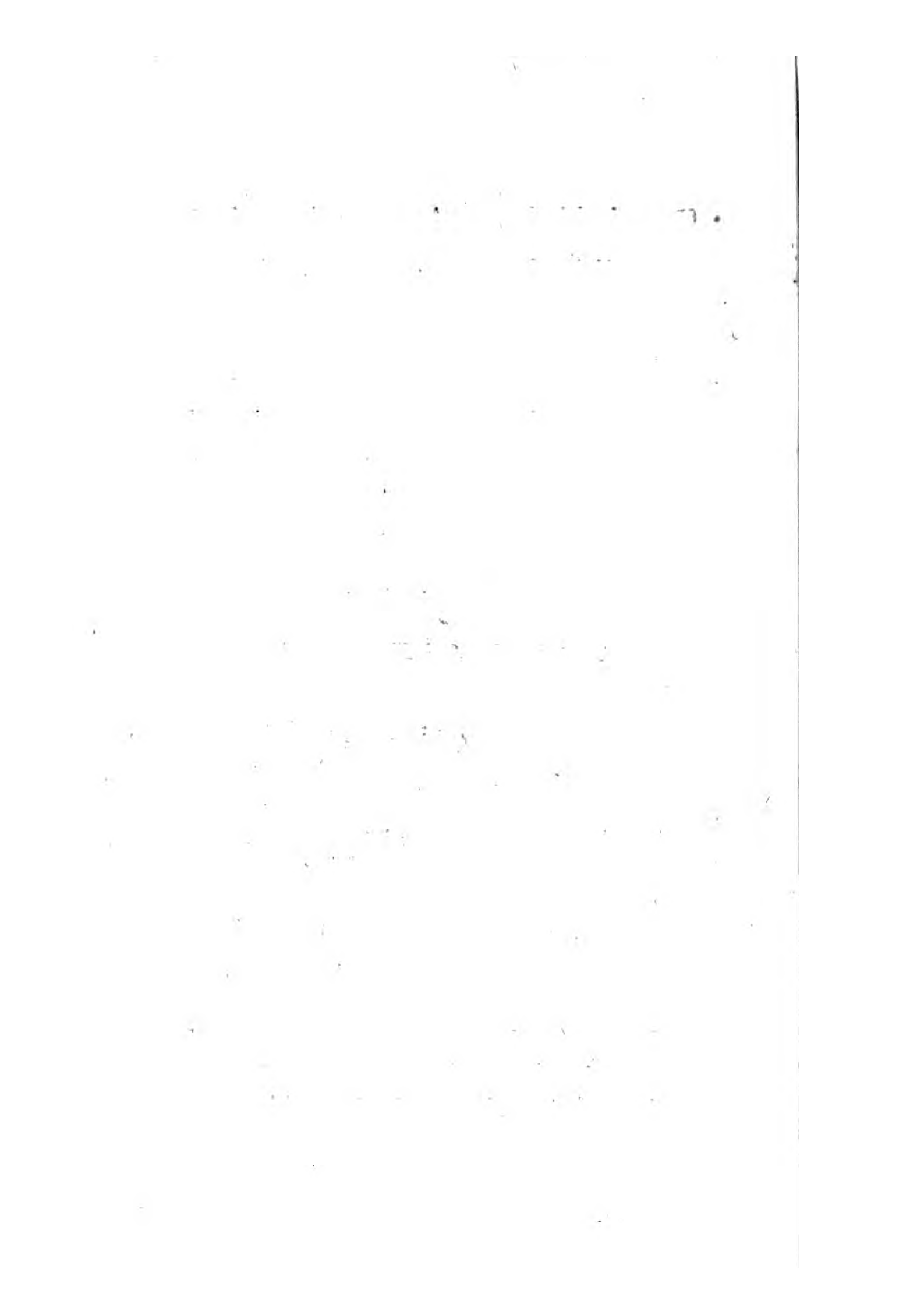
T O M E S I X I È M E .



---

M. D C C. L X I V .



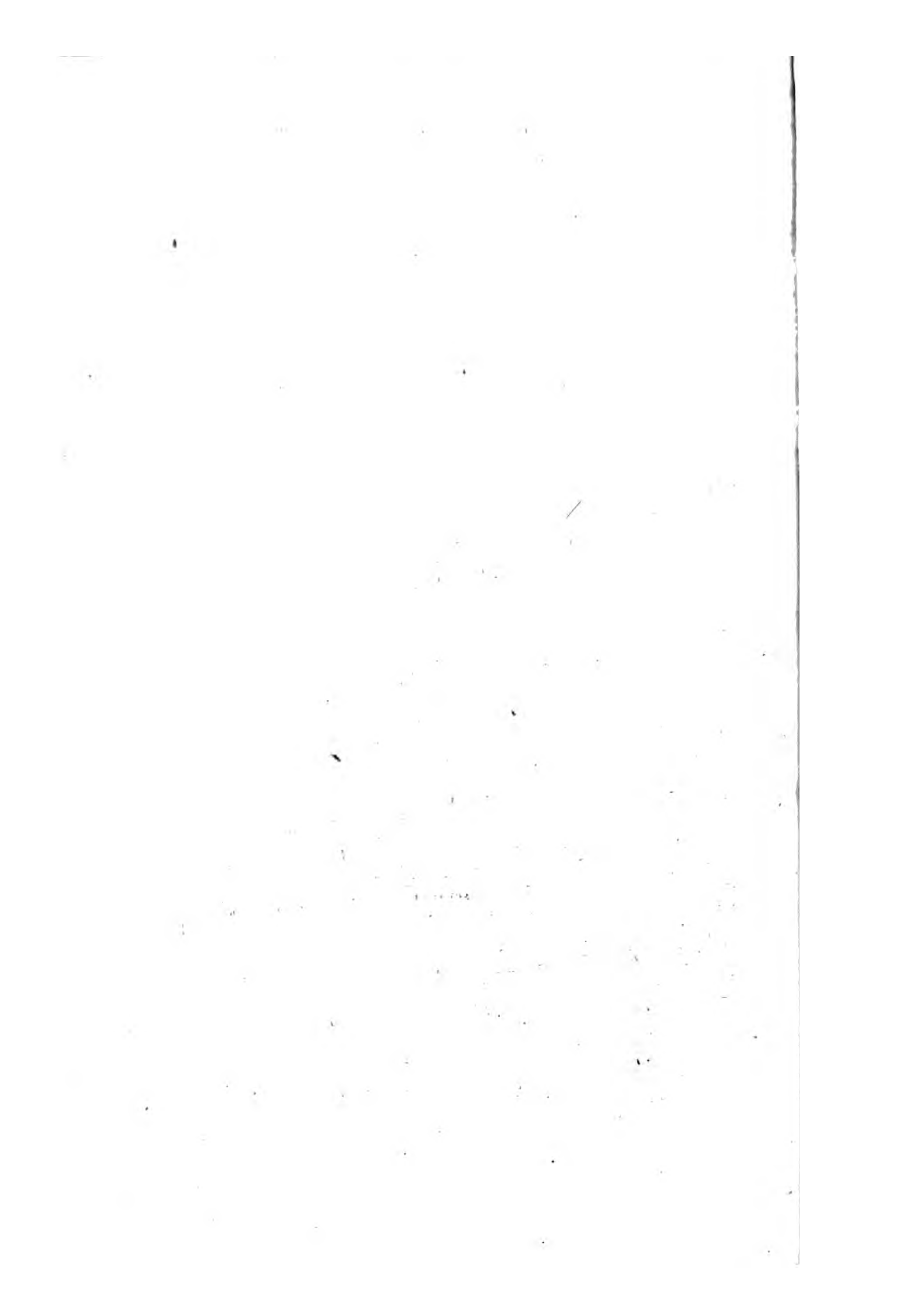




*H. Oravelle inv.*

*J. J. Ripart sculp.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête.



ANDROMÈDE,  
TRAGÉDIE.

Représentée avec les machines sur le théâtre  
royal de Bourbon.

1650.

*P. Corneille.* Tom. VI.

A

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT OF THE

COMMISSION



---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

IL paraît par la pièce d'*Andromède* que *Corneille* se pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans lesquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de son tems ; le premier qui fit des tragédies dignes d'eux , & le premier encor qui ait donné une pièce en machines qu'on ait pû voir avec plaisir.

On avait représenté le mariage d'*Orphée* & d'*Euridice* , ou la *grande journée* des machines en 1640. Il y avait de la musique dans quelques scènes ; le reste se déclamaient comme à l'ordinaire.

L'*Andromède* de *Corneille* est auffi supérieure à cet *Orphée* , que *Mélite* l'avait été aux comédies du tems ; ainfi *Corneille* fut au-dessus de ses contemporains dans tous les genres qu'il traita.

Il est vrai que quand on a lû l'*Andromède* de *Quinault*, on ne peut plus lire celle de *Corneille*, de même que les comédies de *Molière* firent oublier pour jamais *Mélite* & *la Galerie du palais*. Il y a pourtant des beautés dans l'*Andromède* de *Corneille*, & on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie; par exemple, dans le récit que fait *Phorbas* à l'avant - dernière scène de la pièce.

Cette pièce fut jouée au théâtre du petit Bourbon. Un italien nommé *Torrelli* fit les machines & les décorations. Ce spectacle eut un grand succès. L'opéra a fait tomber absolument toutes les pièces de ce genre; & quand même nous n'eussions point eu d'opéra, l'*Andromède* ne pouvait se soutenir quand le goût fut perfectionné.

---

---

A

M. M. M. M.

MADAME,

*C'est vous rendre un hommage bien secret , que de vous le rendre ainsi , & je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à reconnaître que c'est à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi - bien que les autres , & vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous , jusqu'à ce que je vous les explique. Alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole , & fort ponctuel à l'exécution de vos commandemens. Vous l'avez voulu , & j'obéis ; je vous l'ai promis , & je m'acquiesce. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque tems à vous-même ; & pour peu que vous fassiez de réflexion sur mes dernières visites , vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas ,*

A iiij

*je vous prie , & laissez-moi la joye de vous surprendre par la confiance que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance , & ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède aprochent de vos perfections , ni quel raport ses aventures ont avec les vôtres ; ce serait vous faire un miroir , où vous vous verriez trop aisément , & vous ne pouriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez vous seulement à la recevoir , non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vûs , que comme une marque respectueuse de l'attachement inviolable à votre service , dont fait vœu ,*

M A D A M E ,

Votre très-humble , très-obéissant ;  
& très-obligé serviteur ,

CORNEILLE.

---

---

# A R G U M E N T

## DE L'ANDROMÈDE,

*Tiré du quatrième & cinquième livres des Métamorphoses d'Ovide.*

**C**ASSIOPE, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, fut si vaine de sa beauté, qu'elle osa la disputer à celle des Néréides, dont ces nymphes irritées firent sortir de la mer un monstre, qui fit de si étranges ravages sur les terres de l'obéissance du roi son mari, que les forces humaines ne pouvant donner aucun remède à des misères si grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. La réponse qu'en reçurent ces malheureux princes fut un commandement d'exposer à ce monstre Andromède leur fille unique, pour en être dévorée. Il falut exécuter ce triste arrêt, & cette illustre victime fut attachée à un rocher, où elle n'attendait que la mort, lorsque Persée, fils de Jupiter & de Danaé, passant par hasard, jeta les yeux sur elle. Il revenait de la conquête glorieuse de la tête de Méduse qu'il portait sous son bouclier, & volait au milieu de l'air au moyen des ailes qu'il



avait atachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint Mercure. Ce fut de cette infortunée princesse même qu'il aprit la cause de sa disgrâce ; & l'amour que ses premiers regards lui donnèrent, lui fit en même tems former le dessein de combatre ce monstre qui la devait dévorer, pour conserver des jours qui lui étaient devenus précieux.

Avant que d'entrer au combat il eut le loisir de tirer parole de ses parens, que les fruits en feraient pour lui, & reçut les effets de cette promesse si-tôt qu'il eut tué le monstre.

Le roi & la reine donnèrent avec grande joye leur fille à son libérateur. Mais la magnificence des nêces fut troublée par la violence que voulut faire Phinée, frère du roi & oncle de la princesse, à qui elle avait été promise avant son malheur. Il se jetta dans le palais royal avec une troupe de gens armés ; & Persée s'en défendit quelque tems sans autre secours que celui de sa valeur & de quelques amis généreux ; mais se voyant près de succomber sous le nombre, il se servit enfin de cette horrible tête de Méduse, qu'il tira de dessous son bouclier, & l'exposant aux yeux de Phinée & des assassins qui le suivaient, cette fatale

vûe les convertit en des statues de pierre, qui servirent d'ornement au même palais qu'ils voulaient teindre du sang de ce héros. Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art que par la nécessité des ordres du théâtre, & pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille, que de la sienne propre, d'autant qu'il est extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée, ait encor d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement; & qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vû que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite & le jugement moins formé, l'une & l'autre donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, & non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, & que l'âge a meurtri l'esprit de la personne qui s'en ferait enorgueillie en un autre tems.

Ensuite j'ai supposé que l'Oracle d'Ammon n'avait pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre; mais qu'il avait ordonné

seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on tirerait au fort pour voir celle qui lui devait être livrée, & que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait suivre pour la sixième.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, & non pas comme se rencontrant par hazard dans le tems qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, que ce prince n'ose découvrir, parce qu'elle était promise à Phinée; mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit leur mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette Princesse, qu'après que ses parens l'ont assuré qu'elle l'épouserait sitôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé aussi avec beaucoup de sagesse la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos manières de vivre, que celui de l'oncle & de la nièce, qui eût pû sembler un peu plus étrange à nos auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire paraître leur

art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nuë au pied du rocher où elle est atachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pegase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoiqu'Ovide ne lui donne que des aïles aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuse, & empêche même que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vû que le même Ovide rapporte que si-tôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, & que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre dans le ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les nûces de ces amans, comme si la terre n'en était pas digne.

Comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus

enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnait en Ethiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, & celle du tems de Céphée encor moins. Je me contenterai donc de dire qu'il falait que Céphée régnât en quelque pays maritime, que sa ville capitale fût sur le bord de la mer, & que ses peuples fussent blancs, quoiqu'Ethiopiens. Ce n'est pas que les Mores les plus noirs n'ayent leurs beautés à leur mode; mais il n'est pas vraisemblable que Persée qui était Grec & né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement des peintres, & sur-tout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée, que sur un tableau d'Andromède. Ma scène sera donc, s'il vous plait, dans la ville capitale de Céphée proche de la mer; pour le nom, vous le lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changemens du théâtre, que chaque acte aussi-bien que le prologue a sa décoration particulière, & du moins une machine volante, avec un concert de musique que je n'ai employée qu'à satisfaire

les oreilles des spectateurs , tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine , ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs , comme fait le combat de Persée contre le monstre ; mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce , parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs , pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble ; elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage , si elles avaient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines qui ne sont pas dans cette tragédie , comme les agrémens détachés , elles en sont le nœud & le dénouement , & y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune , que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les inventer & à leur donner place dans la tiffure de ce poème ; mais aussi faut-il que j'avoüe que le sieur Torrelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les desseins , & qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos ; de sorte que s'il m'est dû quelque



gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin & descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art & de pompe, qu'elle remplit tout le monde d'étonnement & d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, & dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux, qu'il fera mal-aisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénument que quelque effort d'imagination que j'aye fait depuis, je n'ai pû découvrir encor un sujet capable de tant d'ornemens extérieurs, & où les machines pussent être distribuées avec tant de justesse; je n'en desespère pas toutefois, & peut-être que le tems en fera éclater quelqu'un assez brillant & assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui ait encor paru sur nos théâtres, & souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers que vous n'y trouverez pas en si grande quantité que dans Cinna, ou dans Rodogune, parce que mon principal but ici a été de



satisfaire la vûe par l'éclat & la diversité du spectacle , & non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement , ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aye fui ou négligé aucunes occasions ; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux.

---

*A C T E U R S.*

*A C T E U R S D U P R O L O G U E.*

LE SOLEIL.

MELPOMENE.

Chœur de peuple.

*A C T E U R S D E L A T R A G E D I E.*

JUPITER.

JUNON.

NEPTUNE.

MERCURE.

VÉNUS.

ÆOLE.

CYMODOCE, }  
EPHIRE, } Néréïdes.  
CYDIPPE, }

Huit vents.

CEPHÉE, roi d'Ethiopie, père d'Andromède.

CASSIOPE, reine d'Ethiopie.

ANDROMEDE, fille de Céphée & de Cassiope.

PHINÉE, prince d'Ethiopie.

PERSÉE, fils de Jupiter & de Danaé.

TIMANTE, capitaine des gardes du roi.

AMMON, ami de Phinée.

AGLANTE, }  
CEPHALIE, } Nymphes d'Andromède.  
LIRIOPE, }

Un page de Phinée.

Chœur de peuple.

Suite du roi.

Suite de la reine.

*La scène est en Ethiopie, dans la ville capitale du  
royaume de Céphée.*

ANDROMÈDE,

---

# ANDROMÈDE, TRAGÉDIE.

---

## PROLOGUE.

*L'ouverture du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux s'élevant les uns sur les autres, portent le faite jusques dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde, qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théâtre sont occupés par une forêt d'arbres touffus, & entrelassés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paraît Melpomene, la muse de la tragédie, & à l'oposite dans le ciel on voit le soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.*

LE SOLEIL, MELPOMENE,  
chœur de peuple.

MELPOMENE.

**A**RRÊTE un peu ta course impétueuse,  
P. Corneille. Tom. VI. **B**

a) Mon théâtre , soleil , mérite bien tes yeux ,  
 Tu n'en vis jamais en ces lieux  
 La pompe plus majestueuse :  
 J'ai réuni , pour la faire admirer ,  
 Tout ce qu'ont de plus beau la France & l'Italie ;  
 De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie ;  
 Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.  
 Daigne à tant de beautés , par ta propre lumière,  
 Donner un parfait agrément ,  
 Et rends cette merveille entière ,  
 En lui servant toi-même d'ornement.

L E S O L E I L .

Charmante Muse de la scène ,  
 Chère & divine Melpomène ,  
 Tu fais de mon destin l'inviolable loi ;  
 Je donne l'ame à toutes choses ,  
 Je fais agir toutes les causes ,  
 Mais quand je suis le plus , je suis le moins à moi.

a) Je ne ferai point de remarques détaillées sur ce théâtre qui mérite les yeux du soleil , au lieu de ses regards, ni sur le frein que le soleil tient à ses chevaux ; mais je remarquerai que ce n'est pas *Quinault* qui consacra le premier ces prologues à la louange de *Louis XIV* ; il ne lui donna même jamais de louange aussi outrée dans le cours de ses conquêtes , que *Corneille* lui en donne ici.

Par une puissance plus forte  
 Le char que je conduis m'emporte :  
 Châque jour sans repos doit & naître , & mourir.  
 J'en suis esclave alors que j'y préside,  
 Et a) ce frein que je tiens aux chevaux que je guide  
 Ne règle que leur route , & les laisse courir.

## M E L P O M E N E.

La naissance d'Hercule & le festin d'Atrée  
 T'ont fait rompre ces loix ;  
 Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vû deux fois  
 Faire en même contrée.

Je dis plus , tu le dois en faveur du spectacle  
 Qu'au monarque des lys je prépare aujourd'hui ;  
 Le Ciel n'a fait que miracles en lui ,  
 Lui voudrais-tu refuser un miracle ?

## L E S O L E I L.

Non , mais je le réserve à ces bienheureux jours

Il n'est guères permis de dire à un prince , qui n'a eu encor aucune occasion de se signaler , qu'il est le plus grand des rois. *Alexandre , César & Pompée* attachés au char de *Louis XIV* , avant qu'il ait pû rien faire , révolte un peu le lecteur. C'est cet endroit que *Boileau* voulait noter , quand il dit à *Louis XIV* :

Ce n'est pas qu'aisément , comme un 'autre à ton char ,  
 Je ne puisse attacher *Alexandre & César*.



Qu'ennoblira sa première victoire ;  
 Alors j'arrêterai mon cours ,  
 Pour être plus long-tems le témoin de sa gloire.  
 Prens cependant le soin de le bien divertir ,  
 Pour lui faire avec joye attendre les années ,  
 Qui feront éclater les belles destinées  
 Des peuples que son bras lui doit assujettir.  
 Calliope ta sœur déjà d'un œil avide  
 Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi ,  
 Dont les hautes vertus lui donneront emploi  
 Pour plus d'une iliade , & plus d'une énéide.

## MELPOMÈNE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur ,  
 Quoique j'aye à craindre pour elle  
 Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle !  
 Mais quel qu'en soit enfin le mérite & l'honneur ,  
 J'aurai du moins cet avantage ,  
 Que déjà je le vois , que déjà je lui plais ,  
 Et que de ses vertus , & que de ses hauts faits ,  
 Déjà dans ses pareils je lui trace une image.  
 Je lui montre Pompée , Alexandre , César ,  
 Mais comme des héros atachés à son char ;  
 Et tout ce haut éclat où je les fais paraître ,  
 Lui peint plus qu'ils n'étaient , & moins qu'il ne  
 doit être.

## L E S O L E I L.

Il en effacera les plus glorieux noms ,  
 Dès qu'il pourra lui-même animer son armée ;  
 Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée ,  
 Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.  
 Son père & son ayeul tous rayonnans de gloire ,  
 Ces grands rois qu'en tous lieux a suivi la victoire ,  
 Lui voyant emporter sur eux le premier rang ,  
 En deviendraient jaloux , s'il n'était pas leur fang.  
 Mais vole dans mon char , muse, je veux t'apprendre  
 Tout l'avenir d'un roi qui t'est si précieux.

## M E L P O M E N E.

Je fais déjà ce qu'on doit en attendre ,  
 Et je lis chaque jour son destin dans les cieux.

## L E S O L E I L.

Viens donc , viens avec moi faire le tour du monde ;  
 Qu'unissant ensemble nos voix ,  
 Nous fassions résonner sur la terre , & sur l'onde ,  
 Qu'il est , & le plus jeune , & le plus grand des rois.

## M E L P O M E N E.

Soleil, j'y vole, atens moi donc de grace.

## L E S O L E I L.

Viens, je t'atens , & te fais place.

*Melpomène vole dans le char du soleil, & y ayant  
 pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix,*

*chantant cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet est répété par le chœur de la musique.*

Cieux, écoutez, écoutez mers profondes,  
 Et vous, antres & bois,  
 Afreux déserts, rochers batus des ondes,  
 Redites après nous d'une commune voix,  
 Louïs est le plus jeune, & le plus grand des rois.  
 La majesté qui déjà l'environne  
 Charme tous ses Français;  
 Il est lui seul digne de sa couronne;  
 b) Et quand même le ciel l'aurait mise à leur choix,  
 Il ferait le plus jeune, & le plus grand des rois.

C'est à vos soins, reine, qu'on doit la gloire  
 De tant de grands exploits;  
 Ils sont par-tout suivis de la victoire;  
 Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses loix,  
 Le rend, & le plus jeune, & le plus grand des rois.

*b) Et quand même le ciel l'aurait mise à leur choix.] Racine a heureusement imité cet endroit dans sa Bérénice:*

Parle, peut-on le voir, sans penser comme moi,  
 Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,  
 \*Le monde en le voyant eût reconnu son maître?  
 C'est là qu'on voit l'homme de goût, & l'écrivain aussi

## L E S O L E I L.

Voilà ce que je dis fans cesse  
Dans tout mon large tour :  
Mais c'est trop retarder le jour ,  
Allons , Muse , l'heure me presse ,  
Et ma rapidité

Doit regagner le tems que sur cette province ,  
Pour contempler ce prince ,  
Je me suis arrêté.

*Le Soleil sort avec rapidité , & enlève Melpomène  
avec lui dans son char , pour aller publier en-  
semble la même chose au reste de l'univers.*

## F I N D U P R O L O G U E.

---

délicat qu'élégant ; il fait parler *Bérénice* de son amant :  
ce n'est point une louange vague , le sentiment seul agit,  
l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuse différence entre  
ces vers charmans , & ce refrain : *Il est le plus jeune &  
le plus grand des rois !*

---

## ACTE PREMIER.

*Cette grande masse de montagne & ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composaient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés & le fond du théâtre sont des palais magnifiques tous différens de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité & les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu le loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope paraît comme passant par cette place pour aller au temple; elle est conduite par Persée, encore inconnu, mais qui*

*a) Le sujet de ce crime, ce crime glorieux, ces miroirs vagabonds, force jeux, & toute cette longue & inutile description de la jalousie des Néréides, qui se choisissent six fois, pouvaient être les défauts du tems; & il était permis à Corneille de s'égarer dans un genre qui n'était pas le sien. Ce genre ne fut perfectionné par Quinault que plus de trente ans après. Voyez comme dans sa tragédie opéra de Persée & d'Andromède, Cassiope raconte la même aventure, comme il n'y a rien de trop dans son récit, comme*



*passé pour un cavalier de grand mérite, qu'elle entretient des malheurs publics, en attendant que le roi la réjoigne, pour aller à ce temple de compagnie.*

---

*S C E N E P R E M I E R E.*

*CASSIOPE, PERSÉE, fuite de la reine.*

*C A S S I O P E.*

*É N É R E U X* inconnu, qui chez tous les  
monarques

Portez de vos vertus les éclatantes marques,  
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux  
Que vous sortez du fang, ou des rois, ou des dieux;  
Puisque vous avez vû *a)* le sujet de ce crime,

il ne fait point le poëte mal à propos ; tout est concis,  
vif, touchant, naturel, harmonieux.

Heureuse épouse, heureuse mère,  
Trop vaine d'un sort glorieux,  
Je n'ai pû m'empêcher d'exciter la colère  
De l'épouse du dieu de la terre & des cieus :  
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle ;  
La déesse punit ma fierté criminelle ;  
Mais j'espère fléchir son couroux rigoureux.  
J'ordonne les célèbres jeux  
Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare.  
Mon orgueil ofensa cette divinité ;

Que chaque mois expie une telle victime ,  
 Cependant qu'en ce lieu nous atendons le roi ,  
 Soyez y juste juge entre les dieux & moi.  
 Jugez de mon forfait , jugez de leur colère ,  
 Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère ,  
 S'ils ont dû faire agir leur haine au même instant.

## P E R S É E.

J'en ai déjà jugé , reine, en vous imitant ;  
 Et si de vos malheurs la cause ne procède  
 Que d'avoir fait justice aux beautés d'Andromède ,  
 Si c'est là ce forfait digne d'un tel couroux ,  
 Je veux être à jamais coupable comme vous.  
 Mais comme un bruit confus m'aprend ce mal ex-  
 trême ,  
 Ne le puis-je , madame , apprendre de vous-même ,

Il faut que mon respect répare  
 Le crime de ma vanité.

. . . . .  
 Les dieux punissent la fierté.

Il n'est point de grandeur que le ciel irrité  
 N'abaisse quand il veut , & ne réduise en poudre :  
 Mais un prompt repentir  
 Peut arrêter la foudre  
 Toute prête à partir.

Les étrangers ne connaissent pas assez *Quinault* ; c'est  
 un des beaux génies qui ayent fait honneur au siècle de  
*Louis XIV. Boileau* qui en parle avec tant de mépris ,

Pour mieux renouveler *a*) ce crime glorieux,  
Où soudain la raison est complice des yeux ?

C A S S I O P E.

Ecoutez ; la douleur se soulage à se plaindre,  
Et quelques maux qu'on souffre, ou que l'on ait à  
craindre,

Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié  
Semble en notre faveur en prendre la moitié.

Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée  
De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée ;  
Nos peuples tous ravis de ces illustres nœuds,  
Sur les bords de la mer dressèrent *a*) force jeux ;  
Elle en donnait les prix. Dispensez ma tristesse  
De vous dépeindre ici la publique allégresse ;

était incapable de faire ce que *Quinault* a fait ; personne  
n'écrira mieux en ce genre ; c'est beaucoup que *Corneille*  
ait préparé de loin ces beaux spectacles.

Une remarque importante à faire, c'est qu'il n'y a pas  
une seule faute contre la langue dans les opéra de *Qui-*  
*nault*, à commencer depuis *Alceste*. Aucun auteur n'a  
plus de précision que lui, & jamais cette précision ne  
diminue le sentiment ; il écrit aussi correctement que  
*Boileau* ; & on ne peut mieux le venger des critiques  
passionnées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le  
mettant à côté de lui.

On décrit mal la joye au milieu des malheurs ;  
 Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.  
 O jour, que ta mémoire encor m'est cruelle !  
 Andromède jamais ne me parut si belle ;  
 Et voyant ses regards s'épandre sur les eaux,  
 Pour jouir, & juger d'un combat de vaisseaux,  
*Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde,*  
*Et promit à ses yeux la conquête du monde,*  
*Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau*  
*a) Les miroirs vagabonds de son flotant berceau.*

A ce fameux spectacle on vit les Néréides  
 Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,  
 Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats  
 A l'envi de la terre étaler leurs apas.  
 Elles virent ma fille, & leurs regards à peine  
 Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,  
 Que par des traits plus forts se sentant effacer,  
 Eblouis & confus je les vis s'abaisser,  
 Examiner les leurs, & sur tous leurs visages  
 En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.

b) *L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles.* ] Ce vers est comme le précurseur de celui de Racine : *Le flot qui l'apporta recule épouvanté.* On a critiqué beaucoup ce dernier vers ; & on n'a jamais parlé du premier ; c'est que l'un est de *Phèdre*, que tous les amateurs savent par

Je les vis se choisir jusqu'à cinq & six a) fois,  
 Et rougir aussi-tôt nous comparant leur choix ;  
 Et cette vanité qu'en toutes les familles  
 On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,  
 Leur cria par ma bouche : *En est-il parmi vous,*  
*O Nymphes, qui ne cède à des attraits si doux ?*  
*Et pourriez-vous nier, vous autres immortelles,*  
*Qu'entre nous la nature en forme de plus belles ?*  
 Je m'emportais sans doute, & c'en était trop dit ;  
 Je les vis s'en cacher de honte, & de dépit ;  
 J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles ;  
 b) L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles ,  
 J'en vis enfler la vague, & la mer en courroux  
 Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.

C'eût été peu des flots, la foudaine tempête  
 Qui trouble notre joye, & dissipe la fête,  
 Enfante en moins d'une heure, & pousse sur nos  
 bords

Un monstre contre nous armé de mille morts.  
 Nous fuyons, mais en vain ; il fuit, il brise, il tue,

cœur, & que l'autre est d'*Andromède*, que presque personne ne lit. Il paraît utile d'observer que *Corneille* n'a point changé de stile en changeant de genre. Le grand art consisterait à se proportionner à ses sujets.



Chaque victime est morte aussi-tôt qu'abatue.  
 Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes  
 parts,

Son haleine est poison, & poison ses regards;  
 Il ravage, il désole & nos champs & nos villes,  
 Et contre sa fureur il n'est aucuns asyles.

Après beaucoup d'efforts, & de vœux superflus,  
 Ayant souffert beaucoup, & craignant encor plus,  
 Nous courons à l'oracle en de telles allarmes,  
 Et voici ce qu'Ammon répondit à nos larmes:

*Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois  
 Au monstre qui le venge une fille à son choix,  
 Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède :*

*Le sort vous montrera*

*Celle qu'il agréera ;*

*Différez cependant les nœces d'Andromède.*

Comme dans un grand mal un moindre semble  
 doux,

Nous prenons pour faveur ce reste de courroux.  
 Le monstre disparu nous rend un peu de joye ;  
 On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre sa proie :  
 Mais ce remède enfin n'est qu'un amusement ;  
 Si l'on souffre un peu moins, on craint également ;  
 Et toutes nous tremblons devant une infortune  
 Qui toutes nous menace avant qu'en fraper une.

La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois;  
 J'en ai cru de frayeur déjà mourir cinq fois.  
 Déjà nous avons vû cinq beautés dévorées,  
 Mais des beautés hélas ! dignes d'être adorées,  
 Et de qui tous les traits pleins d'un céleste feu  
 Ne cédaient qu'à ma fille , & lui cédaient bien peu ;  
 Comme si choisissant de plus belle en plus belle ,  
 Le fort par ces degrés tâchait d'aprocher d'elle ,  
 Et que pour élever ses traits jusques à nous  
 Il essayât sa force , & mesurât ses coups.

Rien n'a pû jusqu'ici toucher ce dieu barbare ,  
 Et le fixième choix aujourd'hui se prépare ;  
 On le va faire au temple , & je sens malgré moi  
 Des mouvemens secrets redoubler mon effroi.  
 Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice,  
 Qui jamais à mes vœux ne parut si propice ;  
 Et toutefois mon cœur à force de trembler  
 Semble prévoir le coup qui le doit acabler.

Vous donc , qui connaissez & mon crime & sa  
 peine ,  
 Dites moi s'il a pû mériter tant de haine ;  
 Et si le ciel devait tant de sévérité  
 Aux premiers mouvemens d'un peu de vanité ?

P E R S É E.

Oui, madame , il est juste , & j'avoûrai moi-même ,

Qu'en les blâmant tantôt j'ai commis un blasphême ;  
 Mais vous ne voyez pas dans votre aveuglement  
 Quel grand crime il punit d'un si grand châtement.

Les nymphes de la mer ne lui sont pas si chères

c) Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères ;

Et quand votre mépris en fit comparaison ,

Il voyait mieux que vous que vous aviez raison.

Il venge , & c'est de là que votre mal procède ,

d) L'injustice rendue aux beautés d'Andromède.

Sous les loix d'un mortel votre choix l'affervit !

Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit ,

Aux dieux qu'elle captive , & ces rivaux célestes

S'oposent à des nœuds à sa gloire funestes ,

En sauvant les apas qui les ont éblouis ,

Punissent vos sujets qui s'en sont réjouis.

Jupiter résolu de l'ôter à Phinée ,

Exprès par son oracle en défend l'hyménée.

A sa flamme peut-être il la veut réserver ;

Ou s'il peut se résoudre enfin à s'en priver ,

A

c) *Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères.* ] Colère n'admet jamais de pluriel.

d) *L'injustice rendue.* ] On ne rend point injustice ; comme on rend justice ; c'est un barbarisme ; la raison en est , qu'on rend ce qu'on doit : on doit *justice* , on ne doit

A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine,  
 Et voila de vos maux la secrette origine.  
 Faites cesser l'ofense, & le même moment  
 Fera cesser ici son juste châtement.

C A S S I O P E.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,  
 Quand pour la mieux flater vous me faites un  
 crime,

Dont la civilité me force de juger  
 Que vous ne m'acusez qu'afin de m'obliger.  
 Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles  
 Quitent de leur séjour les clartés éternelles,  
 Ces mêmes dieux aussi de leur grandeur jaloux  
 Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous :  
 Et quand pour l'espérer e) je serais assez fole,  
 Le roi dont tout dépend est homme de parole ;  
 Il a promis sa fille, & verra tout périr  
 Avant qu'à se dédire il veuille recourir.  
 Il tient cette alliance & glorieuse & chère.

doit pas *injustice* : d'ailleurs il y a beaucoup d'esprit dans le discours de *Perfée*, mais il n'y a rien d'intéressant ; c'est là un des grands défauts de *Corneille*. *Quinault* intéresse, quoiqu'il soit presque permis de négliger cet avantage dans l'opéra.

e) *Je serais assez fole.* ] Ce terme, & celui de *civi-*  
*P. Corneille.* Tom. VI. C

Phinée est de son sang , il est fils de son frère.

P E R S É E.

Reine , le sang des dieux vaut bien celui des rois :

Mais nous en parlerons encor quelqu'autre fois.

Voici le roi qui vient.

S C E N E II.

CÉPHÉE , CASSIOPE , PHINÉE , PERSÉE ,  
fuite du roi & de la reine.

C É P H É E.

**N**'En parlons plus , Phinée,  
Et laissons d'Andromède *f*) aller la destinée.  
Votre amour fait pour elle un inutile effort ;  
Je la dois comme une autre au triste choix du sort :  
Elle est cause du mal , puisqu'elle l'est du crime ;  
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime ,

*lité* , & le ton de ce discours sont bourgeois , tandis qu'il s'agit de dieux & de victimes. C'était un ancien usage , dont *Corneille* ne s'est défait que dans les grands morceaux de ses belles tragédies. Cet usage n'était fondé que sur la négligence des auteurs , & sur le peu d'usage qu'ils avaient du monde. Les bienséances du stile n'ont été connues que par *Racine*.

Et que nos châtimens deviendraient éternels,  
S'ils ne pouvaient tomber sur les vrais criminels.

P H I N É E.

Est-ce un crime en ces lieux, seigneur, que d'être  
belle ?

C É P H É E.

Elle a rendu par-là sa mère criminelle.

P H I N É E.

C'est donc un crime ici que d'avoir de bons yeux,  
Qui sachent bien juger d'un tel présent des cieux.

C É P H É E.

Qui veut en bien juger n'a point le privilège  
D'aller jusqu'au blasphême, & jusqu'au sacrilège.

C A S S I O P E.

Ce blasphême, seigneur, de quoi vous m'acusez...

C É P H É E.

Madame, après les maux que vous avez causés,  
C'est à vous à pleurer, & non à vous défendre.  
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre,

*f) Aller la destinée.] C'est encor une de ces expressions populaires qui ne sont pas permises : mais un défaut plus considérable, est celui du rôle de ce Céphée, qui vient dire tranquillement qu'il faut que sa fille soit exposée comme une autre. Il n'y a rien de si froid que cette scène.*



Et ne laissez paraître en cette occasion ;  
Que larmes , que soupirs , & que confusion.

( à *Phinée.* )

Je vous le dis encor , elle la crut trop belle ;  
Et peut-être le fort l'en veut punir en elle :  
Dérober Andromède à cette élection ,  
C'est dérober sa mère à sa punition.

P H I N É E.

Déjà cinq fois , seigneur , à ce choix exposée ;  
Vous voyez que cinq fois le fort l'a refusée.

C É P H É E.

Si le couroux du ciel n'en veut point à ses jours ;  
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours.

P H I N É E.

Le tenter si souvent c'est lasser sa clémence ;  
Il pourra vous punir de trop de confiance ;  
Vouloir toujours faveur , c'est trop lui demander ,  
Et c'est un crime enfin que de tant hazarder.  
Mais quoi , n'est-il , seigneur , ni bonté paternelle ,  
Ni tendresse du sang qui vous parle pour elle ?

C É P H É E.

Ah , ne m'arrachez point mon sentiment secret.  
Phinée , il est tout vrai , je l'expose à regret.  
J'aime que votre amour en sa faveur me presse ;  
La nature en mon cœur avec lui s'intéresse ;

Mais elle ne saurait mettre d'accord en moi  
 Les tendresses d'un père , & les devoirs d'un roi ;  
 Et par une justice à moi-même sévère ,  
 Je vous refuse en roi ce que je veux en père.

P H I N É E.

Quelle est cette justice , & quelles sont ces loix  
 Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois ?

C É P H É E.

Celles que font les dieux , qui tout rois que nous  
 sommes ,

Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes ,  
 Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir  
 Que pour le mesurer aux règles du devoir.

Que diraient mes sujets si je me faisais grace ,  
 Et si durant qu'au monstre on expose leur race ,  
 Ils voyaient par un droit tyrannique & honteux  
 Le crime en ma maison , & la peine sur eux ?

P H I N É E.

Heureux sont les sujets , heureuses les provinces  
 Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes !

C É P H É E.

Mais heureux est le prince , heureux sont ses projets  
 Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets.

Notre oracle après tout n'excepte point ma fille ,  
 Ses termes généraux comprennent ma famille ;

Et ne confondre pas ce qu'il a confondu ,  
C'est se mettre au-dessus du dieu qui l'a rendu.

P E R S É E.

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre votre oracle,  
Je crois qu'à sa prière il donne peu d'obstacle ;  
Il parle d'Andromède, il la nomme, il fuit,  
Arrêtez vous pour elle à ce qu'il vous en dit ;  
La séparer longtems d'un amant si fidèle,  
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle.  
Diférez son hymen sans l'exposer au choix ;  
Le ciel assez souvent doux au crime des rois,  
Quand il leur a montré quelque légère haine,  
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine.

C É P H É E.

Vous prenez mal l'oracle, & pour l'expliquer mieux  
Sachez... Mais quel éclat vient de fraper mes yeux ?  
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières ?

*Le ciel s'ouvre durant cette contestation du roi  
avec Phinée, & fait voir dans un profond éloigne-  
ment l'étoile de Vénus qui sert de machine pour apor-  
ter cette déesse jusqu'au milieu du théâtre. Elle s'a-  
vance lentement, sans que l'œil puisse découvrir à*

g) *Reine de Paphe &c.* ] Ce fut, dit-on, Boiffette qui  
mit ce chœur en musique. On ne connaissait presque en

*quoï elle est suspendue ; cependant le peuple a le loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.*

P E R S É E.

Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières  
D'où quelque déité vient, ce semble , ici-bas  
Terminer elle-même entre vous ces débats.

C A S S I O P E.

Ah ! je la reconnais , la déesse d'Eryce ,  
C'est elle , c'est Vénus à mes vœux si propice ;  
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.  
Peuple , faites des vœux , tandis qu'elle descend.

---

*S C E N E . I I I .*

V É N U S , C É P H É E , C A S S I O P E ,  
P E R S É E , P H I N É E , Chœur de musique,  
suite du roi & de la reine.

C H Œ U R.

g) **R**Eine de Paphe , & d'Amathonte,  
Mère d'Amour & fille de la mer,

ce tems là qu'une espèce de faux-bourdon , qu'un contrepoint grossier : c'était une espèce de chant d'église ;

Peux-tu voir sans un peu de honte  
 Que contre nous elle ait voulu s'armer ;  
 Et que du même sein qui fut ton origine  
 Sorte notre ruine ?

Peux-tu voir que de la même onde  
 Il ose naître un tel monstre après toi ,  
 Que d'où vient tant de bien au monde  
 Il vienne enfin tant de mal & d'effroi ,  
 Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême  
 Enfante l'horreur même ?

Venge l'honneur de ta naissance  
 Qu'on a fouillé par un tel attentat ;  
 Rens - lui sa première innocence ,  
 Et tu rendras le calme à cet état ;  
 Et nous dirons enfin que d'où le mal procède,  
 Part aussi le remède.

## CASSIOPE.

Peuple , elle veut parler, silence à la déesse ;  
 Silence ; & préparez vos cœurs à l'allégresse.

c'était une musique de barbares , en comparaison de celle d'aujourd'hui. Ces paroles , *Reine de Paphé* , sont aussi ridicules que la musique. Il n'y a rien de moins musical , de moins harmonieux , que , *d'où le mal procède , part aussi le remède*. Le fonds de toute cette idée est fort beau.

Elle a reçu nos vœux , & les daigne exaucer ;  
Ecoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

*V É N U S au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus , mortels , ne tremble plus , ô  
mère ,

On va jeter le sort pour la dernière fois ,

Et le ciel ne veut plus qu'un choix

Pour apaiser de tout point sa colère :

Andromède ce soir aura l'illustre époux

Qui seul est digne d'elle , & dont seule elle est  
digne.

Préparez son hymen , où pour faveur insigne

Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

*P H I N É E à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse ,

Seigneur , l'heureux arrêt qu'a donné la déesse.

*C É P H É E.*

Allez , l'impatience est trop juste aux amans.

*C A S S I O P E voyant remonter Vénus.*

Suivons la dans le ciel par nos remerciemens ;

Qu'importe le fonds quand les vers sont durs & secs ?  
C'est par l'heureux choix des mots , & par la mélodie  
que la poésie réussit. Les pensées les plus sublimes ne sont  
rien si elles sont mal exprimées.



Et d'une voix commune adorant sa puissance ,  
 Montrons à ses faveurs notre reconnaissance.

## C H Œ U R.

Ainsi toujours sur tes autels  
 Tous les mortels  
 Ofrent leurs cœurs en sacrifice ;  
 Ainsi le Zéphyre en tout tems  
 Sur tes palais de Cythère & d'Eryce  
 Fasse régner les graces du printems.  
 Daigne affermir l'heureuse paix  
 Qu'à nos souhaits  
 Vient de promettre ton oracle ;  
 Et fais pour ces jeunes amans ,  
 Pour qui tu viens de faire ce miracle ,  
 Un siècle entier de doux ravissemens.  
 Dans nos campagnes & nos bois  
 Toutes nos voix  
 Béniront tes douces ateintes ;  
 Et dans les rochers d'alentour  
 Le même écho qui redifait nos plaintes ,  
 Ne redira que des soupirs d'amour.

## C É P H É E.

C'est assez , la déesse est déjà disparue ;  
 Ses dernières clartés se perdent dans la nue ;

Allons jeter le fort pour la dernière fois :  
Malheureux le dernier que foudroîra son choix,  
Et dont en ce grand jour la perte domestique  
Souillera de ses pleurs l'allégresse publique !

Madame, cependant songez à préparer  
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer.  
Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,  
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

C A S S I O P E.

J'obéis avec joye, & c'est me commander  
Ce qu'avec passion j'allais vous demander.

---

*S C E N E I V.*

CASSIOPE, PERSÉE, fuite de la reine.

C A S S I O P E.

**H**É bien, vous le voyez, ce n'était pas un  
crime,

Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime,  
Puisque leur ordre exprès nous le fait achever,  
Et que par leur présence ils doivent l'approuver.  
Mais quoi, vous soupirez ?

P E R S É E.

J'en ai bien lieu, madame.

CASSIOPE.

Le sujet ?

PERSÉE.

Votre joye.

CASSIOPE.

Elle vous gêne l'ame!

PERSÉE.

Après ce que j'ai dit, douter d'un si beau feu,  
 Reine, c'est ou m'entendre, ou me croire bien peu:  
 Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,  
 Quand mon ame en frémit, & mon cœur en sou-  
 pire.

Pouvais-je avoir des yeux, & ne pas l'adorer ?  
 Et pourai-je la perdre, & n'en pas soupirer ?

CASSIOPE.

Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle était promise,  
 Et qu'en vain son bonheur domtait votre franchise ?

PERSÉE.

Vouloir que la raison régne sur un amant,  
 C'est être plus que lui dedans l'aveuglement.  
 Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable,  
 Sans penser au succès dont sa flame est capable ;  
 Il s'abandonne entier, & n'examine rien ;  
 Aimer est tout son but, aimer est tout son bien :  
 Il n'est difficulté, ni péril qui l'étonne.

*Ce qui n'est point à moi n'est encor à personne ,  
Difais-je , & ce rival qui possède fa foi ,  
S'il espère un peu plus , n'obtient pas plus que moi.*

Voilà durant vos maux de quoi vivait ma flame,  
Et les douces erreurs dont je flatais mon ame.  
Pour nourrir des défirs d'un beau feu trop contens,  
C'était assez d'espoir que d'espérer au tems ;  
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses,  
Pouvait en ma faveur faire beaucoup de choses :  
Mais enfin la déesse a prononcé ma mort ,  
Et je suis ce dernier fur qui tombe le sort.  
J'étais indigne d'elle , & de son hyménée ,  
Et toutefois, hélas ! je valais bien Phinée.

## C A S S I O P E.

Vous plaindre en cet état , c'est tout ce que je puis.

## P E R S É E.

Vous vous plaindrez peut-être aprenant qui je suis.  
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,  
Lorsque vous la jugiez ou royale, ou divine ;  
Mon père est... Mais pourquoi contre vous l'animer ?  
Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer ;  
Il vengerait ma mort, si j'avais fait connaître  
De quel illustre sang j'ai la gloire de naître ;  
Et votre grand bonheur ferait mal assuré,  
Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.

C'est trop perdre de tems , courons à votre joye ,  
 Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie ;  
 J'en veux être témoin , afin que mon tourment  
 Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le tems vous fera voir pour souverain remède  
 Le peu que vous perdez en perdant Andromède ;  
 Et les dieux , dont pour nous vous voyez la bonté ,  
 Vous rendront bien-tôt plus qu'il ne vous ont ôté.

PERSÉE.

Ni le tems , ni les dieux ne feront ce miracle.  
 Mais allons ; à votre heur je ne mets point d'ob-  
 stacle ,  
 Reine , c'est l'affaiblir que de le retarder ;  
 Et les dieux ont parlé , c'est à moi de céder. *h)*

*Fin du premier acte.*

*h)* Le lecteur s'aperçoit assez que les remarques sont inutiles sur le stile d'une pièce qu'on ne représente plus, & qui n'est luë que par les amateurs de la littérature qui veulent tout lire. Les notes des tragédies précédentes peuvent aisément servir aux suivantes.

---

## ACTE II.

*Cette place publique s'évanouit en un instant , pour faire place à un jardin délicieux , & ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc qui portent alternativement , les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eaux , les autres des myrthes , des jasmins , & d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases , qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre , & le séparent ainsi en trois allées , que l'artifice ingénieux de la perspective fait paraître longues de plus de mille pas. C'est-là qu'on voit Andromède avec ses nymphes qui cueillent des fleurs , & en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée , pour le récompenser par cette galanterie de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.*

---



## SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMÉDE, chœur de nymphes, un  
page chantant.

ANDROMÉDE.

**N**YMPHES, notre guirlande est encor mal  
ornée,

Et devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée,  
Que de ma propre main j'en voulais couronner  
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.  
Toutefois, la faveur ne ferait pas bien grande,  
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande;  
Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,  
C'est l'unique présent qui soit digne de lui.

Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles;  
L'augure déplairait de tant de fleurs stériles;  
Il faut à notre hymen des présages plus doux.  
Dites moi cependant laquelle d'entre vous...  
Mais il faut me le dire, & sans faire les fines.

AGLANTE.

Quoi, madame ?

ANDROMÉDE.

A tes yeux je vois que tu devines;

Dis

Dis moi donc , d'entre vous laquelle a retenu  
 En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu.  
 Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère  
 Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père ;  
 Quelque chaîne l'arrête , & le force à tarder.  
 Qu'on ne perde point tems à s'entre-regarder.  
 Parlez , & d'un seul mot éclaircissez mes doutes.  
 Aucune ne répond , & vous rougissez toutes !  
 Quoi , toutes l'aimez-vous ? Un si parfait amant  
 Vous a-t-il fût charmer toutes également ?  
 Il n'en faut point rougir , il est digne qu'on l'aime :  
 Si je n'aimais ailleurs , peut-être que moi-même ,  
 Oui , peut-être , à le voir si bien fait , si bien né ,  
 Il aurait eu mon cœur , s'il n'eût été donné.  
 Mais j'aime trop Phinée , & le change est un crime.

A G L A N T E.

Ce héros vaut beaucoup , puisqu'il a votre estime ;  
 Mais il fait ce qu'il vaut , & n'a jusqu'à ce jour  
 A pas une de nous daigné montrer d'amour.

A N D R O M É D E.

Que dis-tu ?

A G L A N T E.

Pas fait même une offre de service.

A N D R O M É D E.

Ah ! c'est de quoi rougir toutes avec justice ;

*P. Corneille.* Tom. VI. D

Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur ;  
Si tant de si beaux yeux ont pû manquer son cœur :

CÉPHALIE.

Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,  
Cette honte pour nous est assez coutumière.  
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,  
Comme auprès du soleil meurent les autres feux ;  
Et pour peu qu'on vous voye , & qu'on vous  
confidère ,  
Vous ne nous laissez point de conquêtes à faire.

ANDROMÉDE.

Vous êtes une adroite, achevez, achevez ;  
C'est peut-être en effet vous qui le captivez ;  
Car il aime, & j'en vois la preuve trop certaine.  
Chaque fois qu'il me parle il semble être à la gêne ;  
Son visage & sa voix changent à tous propos ;  
Il hésite , il s'égaré au bout de quatre mots ;  
Ses discours vont sans ordre , & plus je les écoute ,  
Plus j'entends des soupirs dont j'ignore la route.  
Où vont-ils , Céphalie , où vont-ils ? répondez.

CÉPHALIE.

C'est à vous d'en juger , vous qui les entendez.

UN PAGE *chantant, sans être vu.*

Qu'elle est lente cette journée !

*A N D R O M É D E.*

Taisons-nous , cette voix me parle pour Phinée ;  
 Sans doute il n'est pas loin , & veut à son retour  
 Que des accens si doux m'expliquent son amour.

*L E P A G E.*

Qu'elle est lente cette journée,  
 Dont la fin me doit rendre heureux !  
 Chaque moment à mon cœur amoureux  
 Semble durer plus d'une année.  
 O ciel ! quel est l'heur d'un amant ,  
 Si quand il en a l'affurance ,  
     Sa juste impatience  
     Est un nouveau tourment !  
 Je dois posséder Andromède :  
 Juge, Soleil quel est mon bien.  
 Vis-tu jamais amour égal au mien !  
 Vois-tu beauté qui ne lui cède ?  
 Puis donc que la longueur du jour  
 De mon nouveau mal est la source ,  
     Précipite ta course ,  
     Et tarde ton retour.  
 Tu luis encor , & ta lumière  
 Semble se plaire à m'affliger.  
 Ah ! mon amour te va bien obliger

A quitter soudain ta carrière.  
 Vien , Soleil , vien voir la beauté  
 Dont le divin éclat me domte ;  
 Et tu fuiras de honte  
 D'avoir moins de clarté.

---

## S C E N E II.

PHINÉE, ANDROMÉDE , un page ,  
 chœur de nymphes , fuite de Phinée.

P H I N É E .

**C**E n'est pas mon dessein , madame , de sur-  
 prendre ,

Puisqu'avant que d'entrer je me suis fait entendre.

A N D R O M É D E .

Vos vœux pour les cacher n'était pas criminels ,  
 Puisqu'ils suivent des dieux les ordres éternels.

P H I N É E .

Que me diriez-vous donc de leur galanterie ?

A N D R O M É D E .

Que je vais vous payer de votre flatterie.

P H I N É E .

Comment ?

A N D R O M É D E .

En vous donnant de semblables témoins ;

Si vous aimez beaucoup , que je n'aime pas moins.  
Aprochez , Liriope , & rendez lui son change ;  
C'est vous , c'est votre voix que je veux qui me  
venge.

De grace , écoutez-la , nous avons écouté ,  
Et demandons filence après l'avoir prêté.

*L I R I O P E chante.*

Phinée est plus aimé qu'Andromède n'est belle ,  
Bien qu'ici-bas tout cède à ses attraits ,  
Comme il n'est point de si doux traits ,  
Il n'est point de cœur si fidèle.

De mille apas son visage semé  
La rend une merveille ;  
Mais quoiqu'elle soit sans pareille ;  
Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste ciel fasse voir que sans crime  
On la préfère aux nymphes de la mer ,  
Ce n'est que de savoir aimer  
Qu'elle-même veut qu'on l'estime :  
Chacun d'amour pour elle consumé ,  
D'un cœur lui fait un temple ;  
Mais quoiqu'elle soit sans exemple ,  
Phinée est encor plus aimé.

Enfin si ses beaux yeux passent pour un miracle ,



C'est un miracle aussi que son amour ,  
 Pour qui Vénus en ce beau jour  
 A prononcé ce digne oracle :  
 Le ciel lui-même en le voyant charmé,  
 La juge incomparable ;  
 Mais quoiqu'il l'ait faire adorable ,  
 Phinée en est encore plus aimé.

*Cet air chanté , le page de Phinée & cette nymphe  
 font un dialogue en musique , dont chaque couplet  
 a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au  
 premier acte en faveur de ces deux amans , chanté  
 par les deux voix unies , & répété par le chœur  
 entier de la musique.*

LE PAGE.

Heureux aimant !

LIRIOPE.

Heureuse amante !

LE PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

LE PAGE.

Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix pour bénir leur atente.

*L E P A G E & L I R I O P E .*

Andromède ce soir aura l'illustre époux  
Qui seul est digne d'elle, & dont seule elle est digne.  
Préparons son hymen, où pour faveur insigne  
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

*C H Œ U R .*

Préparons son hymen, où pour faveur insigne  
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

*L E P A G E .*

Le ciel le veut.

*L I R I O P E .*

Vénus l'ordonne.

*L E P A G E .*

L'amour les joint.

*L I R I O P E .*

L'hymen va les unir.

*L E P A G E .*

Douce union que chacun doit bénir !

*L I R I O P E .*

Heureuse amour qu'un tel succès couronne !

*L E P A G E & L I R I O P E .*

Andromède ce soir aura l'illustre époux  
Qui seul est digne d'elle, & dont seule elle est digne.  
Préparons son hymen, où pour faveur insigne  
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

D iiij

C H Œ U R.

Préparons son hymen, où pour faveur insigne  
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

A N D R O M É D E.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.

P H I N É E.

Madame, c'est ainsi que tout me favorise,  
Et que tous vos sujets soupirent en ces lieux  
Après l'heureux effet de cet arrêt des dieux,  
Que leurs souhaits unis. . . a)

## S C E N E III.

PHINÉE, ANDROMÉDE, TIMANTE, chœur  
de nymphes, un page, suite de Phinée.

T I M A N T E.

A H, seigneur ! ah, madame !

a) Voici une de ces choses étranges que j'ai promis de remarquer ; ce sont ces scènes de galanterie bourgeoise, aussi éloignées de la dignité de la tragédie, que des graces de l'opéra. C'est cette *Andromède* qui demande à ses filles d'honneur laquelle est amoureuse de *Perfée*. C'est ce page qui chante une chanson insipide ; c'est *An-*

P H I N É E.

Que nous veux-tu , Timante , & qui trouble ton  
ame ?

T I M A N T E.

Le pire des malheurs.

P H I N É E.

Le roi serait-il mort ?

T I M A N T E.

Non , seigneur , mais enfin le triste choix du sort  
Vient de tomber . . . hélas ! pourai-je vous le dire ?

A N D R O M É D E.

Est-ce pour quelque objet pour qui ton cœur soupire ?

T I M A N T E.

Soupirer à vos yeux du pire de ses coups ,  
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous ?

P H I N É E.

Qui te fait nous donner de si vives alarmes ?

*dromède qui rend sérénade pour sérénade ; c'est , Approchez , Liriope , & rendez lui son change &c. Il semble que tout cela ait été fait pour la nôce d'un bourgeois de la rue thibautaudé.*

Mais , que l'on considère que les français n'avaient aucun modèle dans ce genre. Nous n'avons rien de supportable avant *Quinault* dans le lyrique.

T I M A N T E.

Si vous n'en croyez pas mes soupirs & mes larmes,  
 Vous en croirez le roi qui bientôt à vos yeux  
 La va livrer lui-même aux ministres des dieux.

P H I N É E.

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule ;  
 Et je tiendrais le roi bien simple & bien crédule,  
 Si plus qu'une déesse il en croyait le sort.

T I M A N T E.

Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord ;  
 Il a fait par trois fois essayer sa malice,  
 Et l'a vû pas trois fois faire même injustice ;  
 Du vase par trois fois ce beau nom est sorti.

P H I N É E.

Et toutes les trois fois le sort en a menti.  
 Le ciel a fait pour vous une autre destinée,  
 Son ordre est immuable, il veut notre hyménée ;  
 Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux,

*b) Assez souvent le ciel, par quelque fausse joye &c. ]*  
 Le plus grand fruit que l'on puisse recueillir de cette  
 pièce, c'est d'en comparer les situations & les expres-  
 sions avec celles de l'*Iphigénie* de Racine. *Iphigénie*,  
 dans les mêmes circonstances, dit à son amant :

Je meurs dans cet espoir satisfaite & tranquile ;  
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achile ,

Et ce n'est point au fort à démentir les dieux.

A N D R O M É D E .

b) Assez souvent le ciel par quelque fausse joye  
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie ;  
Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux,  
Par ce flateur espoir que j'allais être à vous ;  
Mais puisque ce n'était qu'une trompeuse atente ,  
Gardez mon souvenir, & je mourrai contente.

P H I N É E .

Et vous mourrez contente ! Et j'ai pû mériter  
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter !  
Détacher sans regret votre ame de la mienne !  
Vouloir que je le voye , & que je m'en souvienné !  
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi  
Vous trouve indifférente entre la mort & moi !

Oui, je m'en souviendrai, vous le voulez, ma-  
dame ;

J'accepte le suplice où vous livrez mon ame ;  
Mais quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,

J'espère que du moins un heureux avenir  
A vos faits immortels joindra mon souvenir ;  
Et qu'un jour mon trépas , source de vôtre gloire ,  
Ouvrira le récit d'une si belle histoire &c.

C'est là qu'on trouve la perfection du stile ; c'est là que  
tous les écrivains , soit en prose , soit en vers , doivent  
chercher un modèle.



Le mien n'oublira pas les loix de son devoir.  
 Je dois malgré le fort, je dois malgré vous-même,  
 Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,  
 Et faire reconnaître aux yeux qui m'ont charmé,  
 Que j'étais digne au moins d'être un peu mieux  
 aimé.

Vous l'avoûrez bien-tôt, & j'aurai cette gloire,  
 Qui dans tout l'avenir suivra notre mémoire,  
 Que pour se voir quitter avec contentement  
 Un amant tel que moi n'en est pas moins amant.

A N D R O M É D E.

C'est donc trop peu pour moi que des malheurs si  
 proches,

Si vous ne les croissez pas d'injustes reproches !  
 Vous quitter sans regret ! Les dieux me sont témoins  
 Que j'en montrerais plus si je vous aimais moins.  
 C'est pour vous trop aimer que je parais toute autre ;  
 J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre ;  
 Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,  
 Et me montre insensible afin de moins toucher.  
 Hélas ! si vous savez faire voir comme on aime,  
 Du moins vous voyez mal quand l'amour est ex-  
 trême.

Oui, Phinée, & je doute, en courant à la mort,  
 Lequel m'est plus cruel, ou de vous, ou du fort.

P H I N É E.

Hélas , qu'il était grand quand je l'ai cru s'éteindre ,  
 Votre amour , & qu'à tort ma flamme osait s'en  
 plaindre !

Princesse , vous pouvez me quitter fans regret ;  
 Vous ne perdez en moi qu'un amant indiscret ,  
 Qu'un amant téméraire , & qui même a l'audace  
 D'acuser votre amour quand vous lui faites grace.  
 Mais pour moi dont la perte est fans comparaison ,  
 Qui perds en vous perdant & lumière & raison ,  
 Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle & me guide ;  
 Dessus toute mon ame elle seule préside ,  
 Elle y régne , & je cède entier à son transport ,  
 Mais je ne cède pas aux caprices du fort.

Que le roi par scrupule à sa rigueur défère ,  
 Qu'une indigne équité le fasse injuste père ,  
 La reine & mon amour sauront bien empêcher  
 Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.  
 J'ose tout , je puis tout après un tel oracle.

T I M A N T E.

La reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle ;  
 Surprise comme vous d'un tel événement ,  
 Elle en a de douleur perdu tout sentiment ;  
 Et sans doute le roi livrera la princesse  
 Avant qu'on l'ait pû voir sortir de sa faiblesse.

PHINÉE.

Hé bien, mon amour seul fera jusqu'au trépas,  
Malgré tous . . .

ANDROMÉDE.

Le roi vient, ne vous emportez pas.

---

## SCÈNE IV.

CÉPHÉE, PHINÉE, ANDROMÉDE,  
PERSÉE, TIMANTE, un page, chœur  
de nymphes, suite du roi & de Phinée.

CÉPHÉE.

**M**A fille, si tu fais les nouvelles funestes  
De ce dernier effort des colères célestes,  
Si tu fais de ton sort l'impitoyable cours,  
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,  
Épargne ma douleur, juges-en par sa cause,  
Et va sans me forcer à te dire autre chose.

ANDROMÉDE.

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux  
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heu-  
reux ;  
Et le coup qui surprend un espoir légitime,  
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.

Mais enfin il est juste , & je les dois bénir ;  
 La cause des malheurs les doit faire finir.  
 Le ciel qui se repent si-tôt de ses carettes ,  
 Verra plus de constance en moi qu'en ses promesses ;  
 Heureuse , si mes jours un peu précipités  
 Satisfont à ces dieux pour moi seule irrités ,  
 Si je suis la dernière à leur couroux oferte ,  
 Si le salut public peut naître de ma perte :  
 Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien  
 Vous a déjà coûté d'autre sang que le mien ,  
 Et que je ne suis pas la première & l'unique  
 Qui rende à votre état la sûreté publique.

P H I N É E.

Quoi ? vous vous obstinez encor à me trahir ?

A N D R O M È D E.

Je vous plains , je me plains , mais je dois obéir.

P H I N É E.

Honteuse obéissance à qui votre amour cède !

C É P H É E.

Obéissance illustre , & digne d'Andromède !

Son nom comblé par-là d'un immortel honneur...

P H I N É E.

Je l'empêcherai bien , ce funeste bonheur.

Andromède est à moi , vous me l'avez donnée ;

Le ciel pour notre hymen a pris cette journée ,

Vénus l'a commandé, qui me la peut ôter ?  
 Le fort auprès des dieux se doit-il écouter ?  
 Ah ! si j'en vois ici les infames ministres  
 S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres . . .

C É P H É E.

Aprenez que le fort n'agit que sous les dieux,  
 Et souffrez comme moi le bonheur de ces lieux.  
 Votre perte n'est rien au prix de ma misère ;  
 Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, & je suis père.  
 Il est d'autres objets dignes de votre foi,  
 Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moi.  
 Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages  
 Que partout de ce monstre épandirent les rages ;  
 Et n'en rapellez pas l'épouvantable horreur,  
 Pour trop croire & trop suivre une aveugle fureur.

P H I N É E.

Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres  
 Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres,  
 Le sang de tout un peuple est trop bien employé,  
 Quand celui de ses rois en peut être payé ;  
 Et je ne connais point d'autre perte publique  
 Que celle où vous condamne un fort si tyrannique.

C É P H É E.

Craignez ces mêmes dieux qui président au fort.

PHINÉE.

P H I N É E.

Qu'entr'eux - mêmes ces dieux se montrent donc  
d'accord.

Quelle crainte après tout me pourrait y résoudre ?  
S'ils m'ôtent Andromède, ont - ils quelque'autre  
foudre ?

Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi ;  
Andromède est mon sort, & mes dieux, & mon roi,  
Punissez un impie, & perdez un rebelle,  
Satisfaites le sort en m'exposant pour elle ;  
J'y cours, mais autrement je jure ses beaux yeux,  
Et mes uniques rois, & mes uniques dieux. . .

*Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand  
bruit, & accompagné d'éclairs redoublés avec tant  
de promptitude, que cette feinte donne de l'épou-  
vante, aussi-bien que de l'admiration, tant elle  
aproche du naturel. On voit cependant descendre  
Æole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux  
côtés, enforte toutefois que les deux plus proches  
sont portés sur le même nuage que lui, & les deux  
plus éloignés sont comme volans en l'air tout con-  
tre ce même nuage. Les quatre autres paraissent  
deux à deux au milieu de l'air sur les aîles du  
théâtre, deux à la main gauche, & deux à la*



*droite, ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphèmes. k)*

---

## S C E N E V.

ÆOLE, huit vents, CÉPHÉE, PERSÉE,  
PHINÉE, ANDROMÈDE, chœur de  
nymphes, suite du roi & de Phinée.

C E P H É E.

**A**Rrêtez, ce nuage enferme une tempête  
Qui peut-être déjà menace votre tête.  
N'outragez plus les dieux déjà trop irrités.

P H I N É E.

Qu'il crève, ce nuage, & que ces déités...

C E P H É E.

Ne les irritez plus, vous dis-je, & prenez garde.

P H I N É E.

A les trop irriter, qu'est-ce que je hazarde?

k) Cette scène a encor beaucoup de conformité avec  
l'*Iphigénie* de Racine. Andromède dit :

*Seigneur, je vous l'avoue, il est bien douloureux*

*De tout perdre au moment que l'on croit être heureux!*

*Iphigénie* s'exprime ainsi :

*J'ose vous dire ici, qu'en l'état où je suis,  
Peut-être assez d'honneur environnait ma vie,*

Que peut craindre un amant quand il voit tout  
perdu ?

Tombe , tombe sur moi leur foudre s'il m'est dû ;  
Mais s'il est quelque main assez lâche , & traîtresse  
Pour suivre leur caprice , & saisir ma princesse ,  
Seigneur , encor un coup , je jure ses beaux yeux ,  
Et mes uniques rois , & mes uniques dieux . . .

*Æ O L E au milieu de l'air.*

Téméraire mortel , n'en dis pas davantage ;  
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr :  
Quoi que pense atenter l'orgueil de ton courage ,  
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.

Connais moi pour ton infortune ;

Je suis Æole roi des vents.

Partez , mes orageux suivans ,

Faites ce qu'ordonne Neptune.

*Ce commandement d'Æole produit un spectacle  
étrange & merveilleux tout ensemble. Les deux*

Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ,  
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin  
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Jamais un sentiment naturel & touchant ne fût plus  
éloigné de l'emphase tragique , ni exprimé avec une  
élégance plus noble & plus simple. Jamais on n'a mis  
plus de charmes dans la véritable éloquence.

*vents qui étaient à ses côtés suspendus en l'air, s'envolent, l'un à gauche & l'autre à droite. Deux autres remontent avec lui dans le ciel sur le même nuage qui les vient d'apporter : & deux autres qui étaient à sa main gauche sur les aîles du théâtre, s'avancent au milieu de l'air, où ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, & l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre côté jusques dans les nues.*

ANDROMÈDE.

O ciel !

CÉPHÉE.

Ils l'ont saisie, & l'enlèvent en l'air.

PHINÉE.

Ah ! ne présumez pas ainsi me la voler.

Je vous suivrai par-tout malgré votre surprise.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, PERSÉE, fuite du roi.

PERSÉE.

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise ;

Mais espérez encor, je vole à son secours,  
Et vais forcer le fort à prendre un autre cours.

C É P H É E.

Vingt amans pour Nérée en firent l'entreprise,  
Mais il n'est point d'efforts que ce monstre ne brise.  
Tous voulurent sauver ses attraits adorés,  
Tous furent avec elle à l'instant dévorés.

P E R S É E.

Le ciel aime Andromède, il veut son hyménée,  
Seigneur, & si les vents l'arrachent à Phinée,  
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux  
Qui soit plus digne d'elle, & plus digne de vous;  
A quelqu'autre par-là les dieux l'ont réservée.  
Vous faurez qui je suis, quand je l'aurai sauvée,  
Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus  
Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus.  
Le tems nous est trop cher pour le perdre en paroles.

C É P H É E.

Moi qui ne puis former d'espérances frivoles,  
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,  
Je vais faire des vœux qu'on n'écouterà pas.

*Fin du second acte.*

---

**A C T E III.**

*Il se fait ici une si étrange métamorphose , qu'il semble qu'avant que de sortir de ce jardin , Persée ait découvert cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte partout sous son bouclier. Les myrtes & les jasmins qui le composaient sont devenus des rochers afreux , dont les masses inégalement escarpées & bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature , qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théâtre. C'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux , & se fait voir d'autant plus , qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène , à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage ; elles sont dans une agitation continuelle , & composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises. On en voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer , qui paraît si vaste , & d'une si grande étendue , qu'on jurerait que les vaisseaux qui flotent près de l'horison , dont la vûe est bornée , sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les*

*considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des dieux, & du supplice d'Andromède. Aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'aportent avec impétuosité, & l'attachent au pied d'un de ces rochers.*

---

**S C E N E P R E M I E R E.**

**A N D R O M É D E** au pied d'un rocher, deux vents qui l'y attachent, **T I M A N T E**, chœur de peuple sur le rivage.

**T I M A N T E.**

**A**llons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue, La princesse, & mourir, s'il se peut, à sa vûe.

**C H Œ U R.**

La voilà que ces vents achèvent d'attacher  
En infames boureaux à ce fatal rocher.

**T I M A N T E.**

Oui, c'est elle sans doute. Ah, l'indigne spectacle !

**C H Œ U R.**

Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.

( *Les vents s'envolent.* )



T I M A N T E.

Il en fera voir un , s'il en croit nos désirs.

A N D R O M É D E.

O dieux !

T I M A N T E.

Avec respect écoutons ses soupirs,  
Et puissent les accens de ses premières plaintes  
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes !

A N D R O M É D E.

Afreuse image du trépas,  
Qu'un triste honneur m'avait fardée,  
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,  
Qui tantôt ne m'ébranliez pas ;  
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage  
Avec un peu d'éloignement !  
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave ai-  
fément !

Mais que la grandeur de courage  
Devient d'un difficile usage  
Lorsqu'on touche au dernier moment !

Ici seule, & de toutes parts  
A mon destin abandonnée,  
Ici que je n'ai plus ni parens, ni Phinée,  
Sur qui détourner mes regards ?  
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare ;

Il n'a qu'elle à considérer ;  
Et quoi que de ce monstre il s'ose figurer ,  
Ma constance qui s'y prépare ,  
Le trouve d'autant plus barbare ,  
Qu'il difère à me dévorer.

Etrange effet de mes malheurs !  
Mon ame traînante, abatue ,  
N'a qu'un moment à vivre , & ce moment me tue  
A force de vives douleurs.  
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes ,  
Cependant que la mort me fuit ;  
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre  
bruit ,  
Et mes espérances éteintes  
N'atendent la fin de mes craintes ,  
Que du monstre qui les produit.

Qu'il tarde à suivre mes désirs,  
Et que fa cruelle paresse  
A ce cœur dont la flamme est encor la maîtresse,  
Coûte d'amers & longs soupirs !  
O toi, dont jusqu'ici la douceur m'a suivie ,  
Va-t-en , souvenir indiscret ,  
Et cessant de me faire un entretien secret  
De ce prince qui m'a servie ,

Laisse moi sortir de la vie  
Avec un peu moins de regret.

C'est assez que tout l'univers  
Conspire à faire mes supplices,  
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,  
En me montrant ce que je perds :  
Laisse moi . . .

## SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMÉDE, TIMANTE,  
chœur de peuple.

CASSIOPE.

**M**E voici, qui seule ai fait le crime,  
Me voici, justes dieux, prenez votre victime ;  
S'il est quelque justice encore parmi vous,  
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.  
Punir les innocens, & laisser les coupables,  
Inhumains, est-ce en être, est-ce en être capables ?  
À moi tout le supplice, à moi tout le forfait.  
Que faites-vous, cruels ? qu'avez-vous presque  
fait ?  
Andromède est ici votre plus rare ouvrage,  
Andromède est ici votre plus digne image,

Elle rassemble en foi vos attraits divisés ,  
On vous connaîtra moins, si vous la détruisez.

Ah! je découvre enfin d'où provient tant de haine,  
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine;  
Si vous la laissez vivre, envieux tout-puissans ,  
Elle aurait plus que vous & d'autels, & d'encens :  
Chacun préférerait le portrait au modèle ,  
Et bientôt l'univers n'adorerait plus qu'elle.

*A N D R O M E D E.*

En l'état où je suis le fort m'est-il trop doux ,  
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous ?  
Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes ?  
Qu'espérez-vous, madame, à force de blasphêmes ?

*C A S S I O P E.*

Atirer & leur monstre, & leur foudre sur moi :  
Mais je ne les irrite, hélas! que contre toi ;  
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes ;  
Seule, tu leur tiens lieu de mille autres victimes ;  
Et pour punir ta mère, ils n'ont, ces cruels dieux ,  
Ni monstre dans la mer, ni foudre dans les cieux ;  
Aussi savent-ils bien que se prendre à ta vie ,  
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie ,  
Que je souffre bien plus en te voyant périr ,  
Et qu'ils me feraient grace en me faisant mourir.  
Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée ,

Cette illustre union par Vénus ordonnée,  
 Qu'avecque tant de pompe il falait préparer,  
 Et que ces mêmes dieux devaient tant honorer !

Ce que nos yeux ont vû, n'était-ce donc qu'un  
 songe,

Déesse, ou ne viens-tu que pour dire un mensonge ?

Nous aurais-tu parlé sans l'aveu du destin ?

Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin ?

Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les caresses ?

Si contre elle l'envie émeut quelques déesses,

L'amour en sa faveur n'arme-t-il point de dieux ?

Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux ?

Le maître souverain de toute la nature

Pour de moindres beautés a changé de figure ;

Neptune a soupiré pour de moindres apas,

Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avait pas ;

Et l'amour en Pŷché voyait bien moins de charmes,

Quand pour elle il daigna se bleffer de ses armes.

Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,

Ma fille ? Au vif éclat qu'ils sèment dans la mer,

Les tritons amoureux, malgré leurs néréides,

Devraient déjà fortir de leur grottes humides,

Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'oposer,

Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,

Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,

Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMÉDE *voyant venir le monstre de loin.*

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir ?

Vous hâtez mon supplice au lieu de m'affranchir,

Vous appelez le monstre. Ah, du moins à sa vûe

Quittez la vanité qui m'a déjà perdue.

Il n'est mortel, ni dieu qui m'ose secourir,

Il vient, consolez vous, & me laissez mourir.

C A S S I O P E.

Je le vois, c'en est fait. Parais du moins, Phinée,

Pour sauver la beauté qui t'était destinée,

Parais, il en est tems, viens en dépit des dieux

Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux,

L'amour te le commande, & l'honneur t'en convie;

Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie ?

A N D R O M É D E.

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur,

Mais sans doute, madame, il est mort de douleur;

Et comme il a du cœur, & fait que je l'adore,

Il périrait ici, s'il respirait encore.

C A S S I O P E.

Dis plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.

Toi donc, qui plus que lui t'osais tantôt vanter,

Viens, amant inconnu, dont la haute origine,

Si nous t'en voulons croire, est royale, ou divine;



Viens en donner la preuve, & par un prompt secours,  
Fais nous voir quelle foi l'on doit à tes discours ;  
Suplante ton rival par une illustre audace ,  
Viens à droit de conquête en occuper la place :  
Androméde est à toi , si tu l'oses gagner.

Quoi , lâches, le péril vous la fait dédaigner !  
Il éteint en tous deux ces flammes fans secondes !  
Allons , mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes  
Faire servir l'effort de nos bras impuissans  
D'exemple & de reproche à leurs feux languissans :  
Faisons ce que tous deux devraient faire avec joye ;  
Détournons sa fureur dessus une autre proye :  
Heureuse , si mon sang la pouvait affouvir !  
Allons, mais qui m'arrête ? Ah ! c'est mal me servir.  
( *On voit ici Persée descendre du haut des nues.* )

## S C E N E III.

ANDROMÉDE attachée au rocher, PERSÉE  
en l'air sur le cheval Pégase , CASSIOPE,  
TIMANTE, & le chœur sur le rivage.

TIMANTE montrant Persée à Cassiope, & l'empêchant de se jeter dans la mer.

**C**ourez-vous à la mort, quand on vole à votre aide ?

Voyez par quel chemin on secourt Andromède ,  
Quel héros , ou quel dieu sur ce cheval ailé . . .

C A S S I O P E .

Ah! c'est cet inconnu par mes cris apellé ,  
C'est lui-même. Seigneur , que mon ame étonnée...

*P E R S É E en l'air sur le Pégase.*

Reine , voyez par-là si je vaux bien Phinée ,  
Si j'étais moins que lui digne de votre choix ,  
Et si le sang des dieux cède à celui des rois.

C A S S I O P E .

Rien n'égale , feigneur , un amour si fidèle ;  
Combatez donc pour vous , en combatant pour elle :  
Vous ne trouverez point de sentimens ingrats.

*P E R S É E à Andromède.*

Adorable princesse , avouez en mon bras.

*C H Œ U R de musique , pendant que Persée combat  
le monstre.*

Courage , enfant des dieux , elle est votre conquête ,

Et jamais amant , ni guerrier

Ne vit ceindre sa tête

D'un si beau myrte , ou d'un si beau laurier.

*U N E V O I X seule.*

Andromède est le prix qui suit votre victoire :

Combatez , combattez ,

Et vos plaisirs & votre gloire

Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHŒUR *répète.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête.

Et jamais amant, ni guerrier

Ne vit ceindre sa tête

D'un si beau myrte, ou d'un si beau laurier.

TIMANTE *à la reine.*

Voyez de quel effet notre atente est suivie,

Madame, elle est sauvée, & le monstre est sans vie.

PERSÉE *ayant tué le monstre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O ciel, que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur!

L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre.

Voilà ce dernier choix qui nous devait tout rendre,

Et vous êtes, seigneur, l'incomparable époux,

Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous.

Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée,

C'est à ce grand héros que le fort t'a donnée,

C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui,

Il est digne de toi, rends toi digne de lui.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres services,

Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.

Princesse, cependant quittez ces tristes lieux

Pour

Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.  
 Ces vents , ces mêmes vents qui vous ont enlevée,  
 Vont rendre de tout point ma victoire achevée :  
 L'ordre que leur prescrit mon père Jupiter  
 Jusqu'en votre palais les force à vous porter ,  
 Les force à vous remettre où tantôt leur surprise...

A N D R O M É D E.

D'une frayeur mortelle à peine encor remise ,  
 Pardonnez , grand héros, si mon étonnement  
 N'a pas la liberté d'aucun remerciement.

P E R S É E.

Venez , tyrans des mers , réparer votre crime ,  
 Venez restituer cette illustre victime ;  
 Méritez votre grace , impétueux mutins ,  
 Par votre obéissance au maître des destins.

*Les vents obéissent aussi - tôt à ce commandement de Persée , & on les voit en un moment détacher cette princesse , & la reporter par dessus les flots jusqu'au lieu d'où ils l'avaient apportée au commencement de cet acte. En même tems Persée revole en haut sur son cheval ailé , & après avoir fait une caracole admirable au milieu de l'air , il tire du même côté qu'on a vu disparaître la princesse. Tandis qu'il vole , tout le rivage retentit de cris de joye & de chants de victoire.*

CASSIOPE voyant *Perfée* revoler en haut après  
sa victoire.

Peuple , qu'à pleine voix l'alégresse publique  
Après un tel miracle en triomphe s'explique ,  
Et fasse retentir sur ce rivage heureux  
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

C H Œ U R.

Le monstre est mort , crions victoire ,  
Victoire à tous , victoire à pleine voix ;  
Que nos campagnes & nos bois  
Ne résonnent que de sa gloire.  
Princesse , elle vous donne enfin l'illustre époux  
Qui seul était digne de vous.  
Vous êtes sa digne conquête.  
Victoire à tous , victoire à son amour ;  
C'est lui qui nous rend ce beau jour ,  
C'est lui qui calme la tempête :  
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux  
Qui seul était digne de vous.

CASSIOPE après que *Perfée* a disparu.

Dieux , j'étais sur ces bords immobile de joye ;  
Allons voir où ces vents ont reporté leur proye ,  
Embrasser ce vainqueur , & demander au roi  
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

SCÈNE IV.

CYODOCE, EPHYRE, CYDIPPE.

*Ces trois néréïdes s'élèvent du milieu des flots.*

CYODOCE.

**A**insi notre colère est de tout point bravée ;  
Ainsi notre victime à nos yeux enlevée ,  
Va croître les douceurs de ses contentemens ,  
Par le juste mépris de nos ressentimens.

EPHYRE.

Toute notre fureur , toute notre vengeance  
Semble avec son destin être d'intelligence ,  
N'agir qu'en sa faveur, & ses plus rudes coups  
Ne font que lui donner un plus illustre époux.

CYDIPPE.

Le sort , qui jusqu'ici nous a donné le change ,  
Immole à ses beautés le monstre qui nous venge ;  
Du même sacrifice, & dans le même lieu ,  
De victime qu'elle est, elle devient le dieu.

Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles,  
Puisque les immortels trahissent nos querelles,  
Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux ;  
Car son libérateur est sans doute un des dieux.



Autre qu'un dieu n'eût pû nous ôter cette proie,  
 Autre qu'un dieu n'eût pû prendre une telle voye;  
 Et ce cheval ailé fût péri mille fois,  
 Avant que de voler sous un indigne poids.

C Y M O D O C E.

Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la dé-  
 fendre.

Mais il n'est pas, mes sœurs, encor tems de nous  
 rendre;

Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,  
 Il faut trouver aussi des dieux à nous venger.

Du sang de notre monstre encore toutes teintes,  
 Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,  
 Lui demander raison de l'immortel affront  
 Qu'une telle défaite imprime à notre front.

C Y D I P P E.

Je crois qu'il nous prévient, les ondes en bouil-  
 lonnent.

Les conques des Tritons dans ces rochers résonnent:  
 C'est lui-même, parlons.

---

## S C E N E V.

NEPTUNE, les trois Néréïdes.

NEPTUNE *dans son char formé d'une grande conque  
de nacre, & tiré par deux chevaux marins.*

**J**E fais vos déplaisirs,  
Mes filles, & je viens au bruit de vos sours,  
De l'afront qu'on vous fait plus que vous en colere  
C'est moi que tyrannise un superbe de frere,  
Qui dans mon propre état m'osant faire la loi,  
M'envoye un de ses fils pour triompher de moi.  
Qu'il régne dans le ciel, qu'il régne sur la terre,  
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre,  
Que même du destin il soit indépendant,  
Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident.  
C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage,  
Sans me venir braver encor dans mon partage.  
Après cet attentat sur l'empire des mers,  
Même honte à leur tour menace les enfers;  
Aussi leur souverain prendra notre querelle:  
Je vais l'intéresser avec Junon pour elle;  
Et tous trois assemblant notre pouvoir en un,

Nous saurons bien domter notre tyran commun.  
Adieu. Consolez vous , nymphes trop outragées ;  
Je périrai moi-même , ou vous ferez vengées :  
Et j'ai fû du destin qui se ligue avec nous ,  
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

( *Il fond au milieu de la mer.* )

C Y M O D O C E .

Après le doux espoir d'une telle promesse ,  
Reprenons , chères sœurs , une entière allégresse.

( *Les néréides se plongent aussi dans la mer.* )

*Fin du troisième acte.*

---

---

 ACTE IV.


*Les vagues fondent sous le théâtre , & ces hideuses masses de pierres dont elles bataient le pied , font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier , on n'en voit que le vestibule , ou plutôt la grande salle , qui doit servir aux noces de Persée & d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté , l'un de rondes , & l'autre de quarrées , en font les ornemens. Elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle , & leurs bases , corniches , amortissemens étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre , & par trois portes dont il est percé , il fait voir trois allées de cyprès , où l'œil s'enfonce à perte de vûe.*

---

## SCENE PREMIERE.

ANDROMÈDE, PERSÉE, chœur de nymphes, suite de Persée.

PERSÉE.

 **U**E me permettez-vous, madame, d'espérer?

F iij

Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer ?  
 Et puis-je en cette illustre & charmante journée ;  
 Prétendre jusqu'au cœur que possédait Phinée ?

A N D R O M É D E.

Laissez moi l'oublier , puisqu'on me donne à vous ;  
 Et s'il l'a possédé , n'en foyez point jaloux.  
 Le choix du roi l'y mit , le choix du roi l'en chasse ;  
 Ce même choix du roi vous y donne sa place ;  
 N'exigez rien de plus , je ne fais point haïr ,  
 Je ne fais point aimer , mais je fais obéïr.  
 Je fais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne ,  
 Il fuit aveuglément la main qui vous le donne ,  
 De sorte , grand héros , qu'après le choix du roi ,  
 Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

P E R S É E.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance !  
 Hazarder vos plaisirs sur votre obéissance !  
 Et de libérateur de vos rares beautés  
 M'élever en tyran dessus vos volontés !  
 Princesse , mon bonheur vous aurait mal servie ;  
 S'il vous faisait esclave en vous rendant la vie ;  
 Et s'il n'avait sauvé des jours si précieux ,  
 Que pour les atacher sous un joug odieux.  
 C'est aux courages bas , c'est aux amans vulgaires ;  
 A faire agir pour eux l'autorité des pères.

Souffrez à mon amour des chemins diférens.  
J'ai vû parler pour moi les dieux, & vos parens;  
Je fens que mon espoir s'enfle de leur fufrage ;  
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage ,  
Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux  
Du choix de vos parens, & du vouloir des dieux.  
Ils vous donnent à moi, je vous rens à vous-même ;  
Et comme enfin c'est vous, & non pas moi que  
j'aime ,

J'aime mieux m'exposer à perdre un bien fi doux ,  
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.  
Je garde cet espoir, & hazarde le reste ;  
Et me soit votre choix, ou propice, ou funeste ;  
Je bénirai l'arrêr qu'en feront vos défirs ,  
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.  
Remplissez mon espoir, ou trompez mon atente :  
Je mourrai fans regret, si vous vivez contente ;  
Et mon trépas n'aura que d'aimables momens ,  
S'il vous ôte un obstacle à vos contentemens.

## A N D R O M É D E.

C'est trop d'être vainqueur dans la même journée  
Et de ma retenue, & de ma destinée.  
Après que par le roi vos vœux font exaucés,  
Vous parler d'obéir, c'était vous dire assez :  
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique ;



Et que votre victoire en devienne publique.  
Sachez donc....

P E R S É E.

Non, madame, où j'ai tant d'intérêt,  
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.  
L'excès de vos bontés pourrait en ma présence  
Faire à vos sentimens un peu de violence ;  
Ce bras vainqueur du monstre, & qui vous rend le  
jour,  
Pourrait en ma faveur séduire votre amour ;  
La pitié de mes maux pourrait même surprendre  
Ce cœur trop généreux pour vouloir s'en défendre ;  
Et le moyen qu'un cœur, ou séduit, ou surpris,  
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris ?  
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flame ;  
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre ame ;  
Ne me répondez point, & consultez la bien :  
Faites votre bonheur fans aucun soin du mien :  
Je lui voudrais du mal, s'il retranchait du vôtre,  
S'il vous pouvait coûter un soupir pour quelqu'autre,  
Et si quitant pour moi quelques destins meilleurs,  
Votre devoir laiffait votre tendresse ailleurs.  
Je vous le dis encor dans ma plus douce atente,  
Je mourrai trop content si vous vivez contente,  
Et si l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,

La gloire de ma mort assure vos amours.  
Adieu. Je vais attendre, ou triomphe, ou supplice,  
L'un comme effet de grace, & l'autre de justice.

*A N D R O M É D E.*

A ces profonds respects qu'ici vous me rendez,  
Je ne réplique point, vous me le défendez ;  
Mais quoique votre amour me condamne au silence,  
Je vous dirai, seigneur, malgré votre défense,  
Qu'un héros tel que vous ne saurait ignorer  
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout espérer.

---

*S C E N E II.*

*A N D R O M É D E,* chœur de nymphes.

*A N D R O M É D E.*

**N**ymphes, l'auriez-vous cru, qu'en moins d'une  
journée

J'aimasse de la sorte un autre que Phinée ?  
Le roi l'a commandé, mais de mon sentiment  
Je m'ofrais en secret à son commandement.  
Ma flamme impatiente invoquait sa puissance,  
Et courait au-devant de mon obéissance.  
Je fais plus, au seul nom de mon premier vainqueur,  
L'amour à la colère abandonne mon cœur ;

Et ce captif rebelle ayant brisé sa chaîne,  
 Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.  
 Que direz-vous d'un change, & si prompt, & si grand,  
 Qui dans ce même cœur moi-même me surprend ?

## A G L A N T E.

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles  
 Cette grande journée est celle des miracles,  
 Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort,  
 A changer votre cœur qu'à changer votre sort.  
 Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames  
 Eteint comme il leur plaît & ralume nos flames,  
 Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,  
 Des principes secrets d'aimer & de haïr.  
 Nous en voyions au vôtre en cette haute estime  
 Que vous nous témoigniez pour ce bras magnanime,  
 Au défaut de l'amour que Phinée emportait,  
 Il lui donnait dès-lors tout ce qui lui restait;  
 Dès-lors ces mêmes dieux, dont l'ordre s'exécute,  
 Le penchaient du côté qu'ils préparaient sa chute;  
 Et cette haute estime attendant ce beau jour,  
 N'était qu'un beau degré pour monter à l'amour.

## C É P H A L I E.

Un digne amour succède à cette haute estime;  
 Si je puis toutefois vous le dire sans crime,  
 C'est hasarder beaucoup que croire entièrement

L'impétuosité d'un si prompt changement.

Comme pour vous Phinée eut toujours quelques  
charmes ,

Peut-être il ne lui faut qu'un soupir , & deux larmes ,

Pour dissiper un peu de cette avidité

Qui d'un si gros torrent fuit la rapidité.

Deux amans que sépare une légère offense ,

Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence.

Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer ,

Les mêmes qualités qu'il vous plut estimer . . .

A N D R O M É D E.

Et j'y verrai de plus cette ame lâche & basse

Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrâce ;

Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver ,

Qui me voyant périr voulut se conserver ,

Et crut s'être acquité devant ce que nous sommes ,

En querellant les dieux , & menaçant les hommes.

S'il eût . . Mais le voici , voyons si ses discours

Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

---

## SCENE III.

ANDROMÉDE, PHINÉE, AMMON;  
chœur de nymphes, fuite de Phinée.

PHINÉE.

**S**ur un bruit qui m'étonne, & que je ne puis  
croire,

Madame, mon amour jaloux de votre gloire,  
Vient favoir s'il est vrai que vous foyez d'acord,  
Par un change honteux de l'arrêt de ma mort.  
Je ne suis point surpris que le roi, que la reine,  
Suivent les mouvemens d'une faiblesse humaine;  
Tout ce qui me surprend ce font vos volontés.  
On vous donne à Persée, & vous y consentez!  
Et toute votre foi demeure sans défense,  
Alors que de mon bien on fait sa récompense!

ANDROMÉDE.

Oui, j'y consens, Phinée, & j'y dois consentir;  
Et quel que soit ce bien qu'il a su garantir,  
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,  
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.  
De quel front osez-vous me nommer votre bien,  
Vous qu'on a vû tantôt n'y prétendre plus rien?

Quoi, vous consentirez qu'un monstre me dévore,  
 Et ce monstre étant mort je suis à vous encore !  
 Quand je fors du péril, vous revenez à moi !  
 Vous avez de l'amour, & je vous dois ma foi !  
 C'était de sa fureur qu'il me fallait défendre,  
 Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre :  
 Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,  
 Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.  
 Quittez donc cette vaine & téméraire idée ;  
 Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.  
 Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,  
 Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui.

*P H I N É E.*

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pû faire ?  
 N'ai-je pas des dieux même attiré la colère ?  
 Lorsque je vis Æole armé pour m'en punir,  
 Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir ?  
 N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,  
 Ces ministres ailés pour me jeter par terre ?  
 Et voyant mes efforts avorter sans effets,  
 Quels pleurs n'ai-je versés, & quels vœux n'ai-je  
 faits ?

*A N D R O M É D E.*

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,  
 Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes !



Et dedans mon péril vos sentimens ingrats  
S'amusaient à des vœux quand il falait des bras !

P H I N É E.

Que pouvais-je de plus , ayant vû pour Nérée  
De vingt amans armés la troupe dévorée ?  
Devais-je encor promettre un succès à ma main ;  
Qu'on voyait au-dessus de tout l'effort humain ?  
Devais-je me flater de l'espoir d'un miracle ?

A N D R O M É D E.

Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle ;  
Le ciel l'avait promis par un arrêt si doux ;  
Il l'a fait par un autre , il l'aurait fait par vous.

Mais quand vous auriez cru votre perte assurée ,  
Du moins ces vingt amans dévorés pour Nérée  
Vous laissaient un exemple & noble , & glorieux ,  
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.  
Ils voyaient de leur mort la même certitude ,  
Mais avec plus d'amour , & moins d'ingratitude ;  
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant :  
Que leur amour du vôtre était bien différent !  
L'effort de leur courage a produit vos alarmes ,  
Vous a réduit aux vœux , vous a réduit aux larmes ,  
Et quoique plus heureuse en un semblable sort ,  
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.  
Elle avait vingt amans qui voulurent la suivre ,

Et

Et je n'en avais qu'un qui m'a voulu survivre.  
 Encor ces vingt amans qui vous ont allarmé,  
 N'étaient pas tous aimés, & vous étiez aimé :  
 Ils n'avaient la plûpart qu'une faible espérance,  
 Et vous aviez, Phinée, une entière assurance;  
 Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi,  
 N'était-ce point assez pour mourir avec moi ?  
 Pouviez-vous . . .

*P H I N É E.*

Ah, de grace, imputez moi, madame,  
 Les crimes les plus noirs dont soit capable une ame;  
 Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant  
 De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.  
 J'épargnais à mes yeux un funeste spectacle,  
 Où mes bras impuissans n'avaient pû mettre obstacle;  
 Et tenais ma main prête à servir ma douleur,  
 Au moindre & premier bruit qu'eût fait votre mal-  
 heur.

*A N D R O M É D E.*

Et vos respects trouvaient une digne matière  
 A me laisser l'honneur de périr la première !  
 Ah, c'était à mes yeux qu'il falait y courir,  
 Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.  
 Vous ne me deviez pas envier cette joye  
 De voir offrir au monstre une première proye :

Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs,  
Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs;  
Et lui voyant ouvrir ce goufre épouvantable,  
Je l'aurais regardé comme un port favorable,  
Comme un vivant sépulchre, où mon cœur amou-  
reux

Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.  
J'aurais défavoué la valeur de Persée;  
En me sauvant la vie il m'aurait ofensée;  
Et de ce même bras qu'il m'aurait conservé,  
Je vous immolerais ce qu'il m'aurait sauvé.  
Ma mort aurait déjà couronné votre perte,  
Et la bonté du ciel ne l'aurait pas soufferte;  
C'est à votre refus que les dieux ont remis  
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avaient promis.  
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre;  
Mais je vis par un autre, & vivrai pour un autre.  
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,  
Puisque sur ce rocher j'étais morte pour vous;  
Qui pouvait le souffrir, peut me voir sans envie  
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie;  
Et quand l'amour encor ne parlerait pour lui,  
Je ne puis disposer des conquêtes d'autrui.  
Adieu.

---

## SCÈNE IV.

PHINÉE, AMMON, suite de Phinée.

PHINÉE.

**V**ous voulez donc que j'en fasse la mienne,  
Cruelle, & que ma foi de mon bras vous obtienne ?  
Hé bien, nous l'irons voir, ce bienheureux vain-  
queur,

Qui triomphant d'un monstre a domté votre cœur.

C'était trop peu pour lui d'une seule victoire,

S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire !

Mais si sa main au monstre arrache un bien si cher,

La mienne à son bonheur saura bien l'arracher ;

Et vainqueur de tous deux en une seule tête,

De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.

La force me rendra ce que ne peut l'amour.

Allons-y, chers amis, & montrons dès ce jour . . .

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une ame plus remise

Daignez voir le succès d'une telle entreprise.

Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,

Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter ?

PHINÉE.

Je fais que Danaé fut son indigne mère ;

G ij

L'or qui plut dans son sein l'y forma d'adultère ;  
 Mais le pur fang des rois n'est pas moins précieux ,  
 Ni moins chéri du ciel , que les crimes des dieux.

A M M O N.

Mais vous ne savez pas , seigneur , que son épée  
 De l'horrible Méduse a la tête coupée ,  
 Que sous son bouclier il la porte en tous lieux ,  
 Et que c'est fait de vous s'il en frappe vos yeux.

P H I N É E.

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre ,  
 Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre ,  
 Et que n'aguère Atlas qui ne s'en put cacher ,  
 A cet aspect fatal devint un grand rocher ;  
 Soit une vérité , soit un conte , n'importe ,  
 Si la valeur ne peut , que le nombre l'emporte.  
 Puisqu'Andromède enfin voulait me voir périr ,  
 Ou triompher d'un monstre avant de l'acquérir ,  
 Que fière de se voir l'objet de tant d'oracles  
 Elle veut que pour elle on fasse des miracles ;  
 Cette tête est un monstre aussi-bien que celui  
 Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui ;  
 Et nous aurons ainsi dans un seul adverfaire  
 Et monstres à combattre , & miracles à faire.  
 Peut-être quelques dieux prendront notre parti ,  
 Quoique de leur monarque il se dise forti ;

Et Junon pour le moins prendra notre querelle  
Contre l'amour furtif d'un époux infidèle.

*Junon se fait voir dans un char superbe , tiré par deux paons , & si bien enrichi , qu'il paraît digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'air , dont nos poëtes lui attribuent l'empire , & y fait plusieurs tours , tantôt à droite , & tantôt à gauche , cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.*

S C E N E V.

JUNON dans son char au milieu de l'air , PHINÉE,  
AMMON, fuite de Phinée.

J U N O N.

**N**'En doute point , Phinée , & cesse d'endurer.

P H I N É E.

Elle-même paraît pour nous en assurer.

J U N O N.

Je ne ferai pas seule , ainsi que moi Neptune  
S'intéresse en ton infortune ,  
Et déjà la noire Aleçon ,  
Du fond des enfers déchaînée ,  
A par les ordres de Pluton



De mille cœurs pour toi la fureur mutinée :  
 Fort de tant de seconds, ose, & fers mon couroux  
 Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

P H I N É E.

Nous te suivons, déesse, & deffous tes auspices  
 Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.

Que craignons-nous, amis, nous avons dieux  
 pour dieux,

Oracle pour oracle, & la faveur des cieux  
 D'un contrepoids égal deffus nous balancée  
 N'est pas entièrement du côté de Perfée.

J U N O N.

Je te le dis encor, ose, & fers mon couroux  
 Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

(*Junon remonte dans le ciel.*)

A M M O N.

Sous tes commandemens, nous y courons, déesse,  
 Le cœur plein d'espérance, & l'ame d'allégresse.

Allons, seigneur, allons assembler vos amis,  
 Courons au grand succès qu'elle vous a promis,  
 Aussi-bien le roi vient, il faut quitter la place,  
 De peur...

P H I N É E.

Non, demeurez pour voir ce qui se passe,  
 Et songez à m'en faire un fidèle rapport,

Tandis que je m'apprête à cet illustre effort.

---

SCENE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE,  
PERSÉE, AMMON, TIMANTE,  
chœur de peuple.

T I M A N T E.

**S**Eigneur, le souvenir des plus âpres supplices,  
Quand un tel bien les fuit, n'a jamais que délices.  
Si d'un mal sans pareil nous nous vimes surpris,  
Nous bénissons le ciel d'un tel mal à ce prix;  
Et voyant quel époux il donne à la princesse,  
La douleur s'en termine en ces chants d'allégresse.

L E C H Œ U R *chante.*

Vivez, vivez, heureux amans,  
Dans les douceurs que l'amour vous inspire,  
Vivez heureux, & vivez si longtems,  
Qu'au bout d'un siècle entier on puisse encor vous  
dire,

Vivez, heureux amans,  
Que les plaisirs les plus charmans  
Fassent les jours d'une si belle vie,  
Qu'ils soient sans tache, & que tous leurs mo-  
mens

Fassent redire même à la voix de l'envie,  
Vivez, heureux amans.

Que les peuples les plus puissans  
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent !  
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,  
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent,  
Vivez, heureux amans.

## C E P H É E.

Allons, amis, allons, dans ce comble de joye  
Rendre graces au ciel de l'heur qu'il nous envoie.  
Allons dedans le temple avecque mille vœux,  
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds.  
Allons sacrifier à Jupiter son père,  
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,  
Et ne s'ofenser pas que ce noble lien  
Fasse un mélange heureux de son sang & du mien.

## C A S S I O P E.

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices  
Nous nous rendions des eaux les déités propices.  
Neptune est irrité, les nymphes de la mer  
Ont de nouveaux sujets encor de s'animer ;  
Et comme mon orgueil fit naître leur colère,  
Par mes soumissions je dois les satisfaire.  
Sur leurs fables, témoins de tant de vanités,

Je vais sacrifier à leurs divinités ;  
 Et conduisant ma fille à ce même rivage ,  
 De ces mêmes beautés leur rendre un plein hom-  
     mage ,  
 Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés :  
 Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

P E R S É E.

Souffrez qu'en même tems de ma fière marâtre  
 Je tâche d'apaiser la haine opiniâtre ,  
 Qu'un pareil sacrifice , & de semblable vœux  
 Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.  
 Vous savez que Junon à ce lien préside ,  
 Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide ,  
 Et que sa jalousie aime à persécuter  
 Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

C E P H É E.

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flames  
 De si dignes respects régner dessus vos ames.  
 Allez , j'immolerai pour vous à Jupiter ,  
 Et je ne vois plus rien enfin à redouter.  
 Des dieux les moins bénins l'éternelle puissance  
 Ne veut de nous qu'amour , & que reconnaissance ;  
 Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs ,  
 Que n'abate aussi-tôt l'abaissement des cœurs.

*Fin du quatrième acte.*

## ACTE V.

*L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succède a tant d'avantages sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admirait. Aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes; & l'art du sieur Torelli est d'autant plus merveilleux, qu'il fait paraître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encor en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci sont de porphyre; tous les accompagnemens qui les soutiennent & qui les finissent, de bronze cizelé, dont la gravûre représente quantité de dieux & de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand & superbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique. Il est par-tout enrichi du même métal, & au-devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or & d'azur. Le dessous de cette ga-*

erie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour. On y verrait Céphéc sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'était que l'attention que les spectateurs prêteraient à ce sacrifice, les détournerait de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théâtre.

---

S C E N E P R E M I E R E.

PHINÉE, AMMON.

A M M O N.

**V**OS amis assemblés brûlent tous de vous fuivre,  
Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.  
Ce rival presque seul au pied de son autel  
Semble atendre à genoux l'honneur du coup mortel.  
Là, comme la déesse agréra la victime,  
Plus les lieux seront saints, moindre en fera le crime ;  
Et son aveu changeant de nom à l'atentat,  
Ce sera sacrifice au lieu d'affassinat.

P H I N É E.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,



Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice ,  
 Si la seule déesse à qui je fais des vœux  
 Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux ?  
 Et si ce coup sensible au cœur de l'inhumaine  
 D'un injuste mépris fait une juste haine ?

Ami , quelque fureur qui puisse m'agiter ,  
 Je cherche à l'aquérir , & non à l'irriter ;  
 Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flame ,  
 Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

A M M O N.

Mais , Seigneur , vous touchez à ce moment fatal  
 Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.  
 En cette extrémité que prétendez-vous faire ?

P H I N É E.

Tout hormis l'irriter , tout hormis lui déplaire ,  
 Soupirer à ses pieds , pleurer à ses genoux ,  
 Trembler devant sa haine , adorer son couroux.

A M M O N.

Quittez , quittez , seigneur , un respect si funeste ;  
 Otez vous ce rival , & hazardez le reste :  
 En dût-elle à jamais dédaigner vos soupirs ,  
 La vengeance elle seule a de si doux plaisirs ...

P H I N É E.

N'en cherchons les douceurs , ami , que les der-  
 nières ;

Rarement un amant les peut goûter entières ;  
 Et quand de sa vengeance elles font tout le fruit,  
 Ce sont fausses douceurs que l'amertume fuit.  
 La mort de son rival, les pleurs de son ingrante  
 Ont bien je ne sai quoi dans l'abord le flate ;  
 Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,  
 Plus il s'en est flaté, plus il s'en croit trahi.  
 Sous d'éternels regrets son ame est abatue,  
 Et sa propre vengeance incessamment le rue.

Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger :  
 Si je ne puis fléchir, je cours à me venger ;  
 Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma fai-  
 bleffe

Encor un peu d'effort auprès de ma princesse.  
 Un amant véritable espère jusqu'au bout,  
 Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.  
 L'inconstante peut-être encor toute étonnée  
 N'était pas bien à foi quand elle s'est donnée ;  
 Et la reconnaissance a fait plus que l'amour  
 En faveur d'une main qui lui rendait le jour.  
 Au sortir du péril, pâle encor & tremblante,  
 L'image de la mort devant ses yeux errante,  
 Elle a cru tout devoir à son libérateur :  
 Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur,  
 Il agit rarement sans un peu d'imposture,

Et fait peu de présens dont ce cœur ne murmure.  
 Peut-être , ami , peut-être après ce grand éfroi  
 Son amour en secret aura parlé pour moi :  
 Les traits mal éfacés de tant d'heureux services ,  
 Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices ,  
 D'un regret amoureux touchant son souvenir ,  
 Auront en ma faveur surpris quelque soupir ,  
 Qui s'échapant d'un cœur qu'elle force à ma perte ,  
 M'en aura pû laisser la porte encor ouverte.  
 Ah , si ce triste hymen se pouvait éloigner !

A M M O N.

Quoi , voulez-vous encor vous faire dédaigner ?  
 Sous ce honteux espoir votre fureur se domte ?

P H I N É E.

Que veux-tu ? Ne sois point le témoin de ma honte.  
 Andromède revient , va trouver nos amis ,  
 Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.  
 Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine ,  
 Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine ;  
 Et tu verras mes feux changés en juste horreur  
 Armer mes désespoirs , & hâter ma fureur.

A M M O N.

Je vous plains , mais enfin j'obéis , & vous laisse.

---

S C E N E I I.

CASSIOPE, ANDROMÉDE, PHINÉE,  
fuite de la reine.

P H I N É E.

**U** Ne seconde fois, adorable princesse,  
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi...

A N D R O M É D E.

Quoi, vous voyez la reine, & vous parlez à moi!

P H I N É E.

C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre.  
Je serais trop heureux de la voir vous contraindre,  
Et n'acuserais plus votre infidélité,  
Si vous vous excusiez sur son autorité.

Au nom de cette amour autrefois si puissante,  
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;  
Dites moi que votre ame à regret obéit,  
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;  
Donnez moi lieu de dire, *Elle-même elle en pleure,*  
*Elle change forcée, & son cœur me demeure:*  
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,  
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.  
Mais que lui puis-je, hélas! demander pour remède,

Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,  
Et que son cœur léger ne court au changement  
Qu'avec la vanité d'y courir justement ?

CASSIOPE.

Et quel droit sur ce cœur pouvait garder Phinée,  
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,  
Et n'a fait autre chose, en prenant son parti,  
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorti ?  
Mais sorti, le dirai-je, & pouvez-vous l'entendre ?  
Oui, sorti lâchement, de peur de le défendre ?  
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser  
D'un bien où votre bras venait de renoncer,  
Que vous cédez au monstre, à lui-même, à tout  
autre :

Si c'est une injustice, examinons la vôtre.

La voyant exposée aux rigueurs de son sort,  
Vous vous étiez déjà consolé de sa mort ;  
Et quand par un héros le ciel l'a garantie,  
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE.

Ah! madame...

CASSIOPE.

Hé bien, soit, vous avez soupiré  
Autant que l'a pû faire un cœur désespéré.  
Jamais aucun moment n'égala votre peine ;

Certes,

Certes, quelque douleur dont votre ame fût pleine,  
Ce désespoir illustre, & ces nobles regrets  
Lui devaient un peu plus que des soupirs secrets.  
A ce défaut Persée . . .

P H I N É E.

Ah ! c'en est trop, madame ;  
Ce nom rend malgré moi la fureur à mon ame ;  
Je me force au respect ; mais toujours le vanter,  
C'est me forcer moi-même à ne rien respecter.  
Qu'a-t-il fait, après tout, si digne de vous plaire,  
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pû faire ;  
Et tout héros qu'il est, qu'eût-il osé pour vous,  
S'il n'eût eu que sa flamme & son bras comme nous ?  
Mille & mille auraient fait des actions plus belles,  
Si le ciel, comme à lui, leur eût prêté des aîles ;  
Et vous les auriez vûs encor plus généreux,  
S'ils eussent vû le monstre, & le péril sous eux.  
On s'expose aisément quand on a rien à craindre.  
Combatre un ennemi qui ne pouvait l'ateindre,  
Voir sa victoire sûre, & daigner l'accepter,  
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter ;  
Et je ne comprends point ni quelle en est la gloire,  
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

C A S S I O P E.

Et votre aveuglement fera bien moins compris,





Qui d'un fujet d'estime en fait un de mépris.

Le ciel, qui mieux que nous connaît ce que nous  
sommes,

Mefure fes faveurs au mérite des hommes ;  
Et d'un pareil fecours vous auriez eu l'apui,  
S'il eût pû voir en vous mêmes vertus qu'en lui.  
Ce font graces d'en-haut rares, & fingulières,  
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires;  
Ou, pour en mieux parler, la justice des cieux  
Garde ce privilège au digne fang des dieux ;  
C'est par-là que leur roi vient d'avouer fa race.

ANDROMÉDE.

Je dirai plus, Phinée ; & pour vous faire grace,  
Je veux ne rien devoir à cet heureux fecours,  
Dont ce vaillant guerrier a confervé mes jours :  
Je veux fermer les yeux fur toute cette gloire,  
Oublier mon péril, oublier fa victoire ;  
Et quel qu'en foit enfin le mérite, ou l'éclat,  
Ne juger entre vous que depuis le combat.

Voyez ce qu'il a fait, lorsqu'après ces allarmes,  
Me voyant toute aquiré au bonheur de fes armes,  
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,  
Dans fa victoire même il s'est vaincu pour moi.  
Il m'a facrifié tout ce haut avantage ;  
De toute fa conquête il m'a fait un hommage ;

Il m'en a fait un don ; & fort de tant de voix ,  
 Au péril de tout perdre , il met tout à mon choix :  
 Il veut tenir pour grace un si juste salaire ;  
 Il réduit son bonheur à ne me point déplaire ,  
 Préférant mes refus , préférant son trépas  
 A l'effet de ses vœux qui ne me plairait pas.  
 En usez-vous de même ? & votre violence  
 Garde-t-elle pour moi la même déférence ?  
 Vous avez contre vous & les dieux & le roi ;  
 Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi !  
 Sous ombre d'une foi qui se tient en réserve ,  
 Je dois à votre amour ce qu'un autre conserve ;  
 A moins que d'être ingrate à mon libérateur ,  
 A moins que d'adorer un lâche adorateur ,  
 Que d'être à mes parens , aux dieux même rebelle ,  
 Vous crîrez après moi sans cesse à l'infidèle !

C'était aux yeux du monstre , au pied de ce rocher  
 Que l'effet de ma foi se devait rechercher.  
 Mon ame encor pour vous de même ardeur pressée ,  
 Vous eût tendu la main au mépris de Persée ,  
 Et cru plus glorieux qu'on m'eût vû aujourd'hui  
 Expirer avec vous que régner avec lui.  
 Mais puisque vous m'avez envié cette joie ,  
 Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie ;  
 Et souffrez que je tâche enfin à mériter ,

Au refus de Phinée un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je pers donc tems, madame, & votre ame obstinée  
 N'a plus amour, ni foi, ni pitié pour Phinée ?  
 Un peu de vanité qui flate vos parens,  
 Et d'un rival adroit les respects aparens,  
 Font plus en un moment, avec leurs artifices,  
 Que n'ont fait en six ans ma flamme & mes services ?  
 Je ne vous dirai point que de pareils respects  
 A tout autre que vous pourraient être suspects ;  
 Que qui peut se priver de la personne aimée,  
 N'a qu'une ardeur civile, & fort mal allumée ;  
 Que dans ma violence on doit voir plus d'amour ;  
 C'est un présent des cieux, faites lui votre cour ;  
 Plus fidèle qu'à moi, tenez lui mieux parole ;  
 J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole ;  
 Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,  
 Ne fera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMÉDE.

Il n'en a pas besoin, s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le tems être le plus à plaindre.

ANDROMÉDE.

Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier service.

Vous pouvez cependant divertir vos esprits

A rendre compte au roi de vos justes mépris.

---

SCENE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE,  
suite du roi & de la reine.

CÉPHÉE.

Que fait là Phinée ? est-il si téméraire,  
Que ce que font les dieux il pense à le défaire ?

CASSIOPE.

Après avoir prié, soupiré, menacé,  
Il vous a vû, seigneur, & l'orage a passé.

CÉPHÉE.

Et vous prêtiez l'oreille à ses discours frivoles ?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles ;  
Et l'écouter sans trouble, & sans rien hazarder,

C'est la moindre faveur qu'on lui puisse acorder.

Mais, seigneur, dites nous si Jupiter propice  
Se déclare en faveur de votre sacrifice,  
Si de notre famille il se rend le soutien,  
S'il consent l'union de notre sang au sien ?

C É P H É E.

Jamais les feux sacrés & la mort des victimes  
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.  
Tous auspices heureux, & le grand Jupiter  
Par des signes plus clairs ne pouvait l'accepter,  
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa présence,  
Et de sa propre bouche affurer l'alliance.

C A S S I O P E.

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant ;  
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant ;  
Et leurs benins regards envoyés au rivage,  
Avecque notre encens ont reçu notre hommage.  
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,  
Où Neptune à l'envi mêlait ses demi-dieux,  
Toutes ont témoigné d'un panchement de tête,  
Consentir au bonheur que le ciel nous aprête ;  
Et nos soumissions désarmant leurs dédains,  
Toutes ont pour adieu batu l'onde des mains.  
Que si même bonheur fuit les vœux de Persée ;

Qu'il ait vû de Junon sa prière exaucée ,  
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

C É P H É E.

Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait ;  
N'en doutez point, madame, aussi-bien que Neptune,  
Junon consentira notre bonne fortune.  
Mais que nous veut Aglante ?

---

*S C E N E* IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE,  
AGLANTE, fuite du roi & de la reine.

A G L A N T E.

AH, seigneur, au secours,  
Du généreux Persée on attaque les jours.  
Presque au sortir du temple une troupe mutine  
Vient de l'environner, & déjà l'assassine.  
Phinée en les joignant furieux & jaloux,  
Leur a crié, *Main basse, à lui seul, donnez tous.*  
Ceux qui l'accompagnaient tout aussi-tôt se rendent :  
Clyte & Nylée encor vaillamment le défendent ;  
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,  
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

H iiiij



## CASSIOPE.

Dieux , est-ce là l'effet de tant d'heureux présages ?  
Allez , gardes , allez signaler vos courages ,  
Allez perdre ce traître , & punir ce voleur  
Qui prétend sous le nombre acabler la valeur.  
Modérez vos frayeurs , & vous , séchez vos larmes ,  
Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes ;  
Il a de ce héros trop pris les intérêts ,  
Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts ;  
Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire  
Vous entendrez tomber la foudre de son père.  
Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé ;  
Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé ;  
Oui , les dieux à leur sang doivent ce privilège ;  
Y mêler notre main c'est faire un sacrilège.

## CASSIOPE.

Seigneur , sur cet espoir hazarder ce héros ,  
C'est trop . .

---

S C E N E V.

CÉPHÉE , CASSIOPE , ANDROMÉDE ,  
PHORBAS , AGLANTE , fuite du roi & de  
la reine.

P H O R B A S.

**M**ettez , grand roi , votre esprit en repos ;  
La tête de Méduse a puni tous ces traîtres.

C É P H É E.

Le ciel n'est point menteur , & les dieux font nos  
maîtres.

P H O R B A S.

Aussi-tôt que Persée a pû voir son rival ,  
*Descendons , a-t-il dit , en un combat égal ;  
Quoique j'aye en ma main un entier avantage ,  
Je ne veux que mon bras , ne prens que ton courage :  
Prens , prens cet avantage , & j'usurai du mien ;  
Dit Phinée , & soudain sans plus répondre rien ,  
Les siens donnent en foule , & leur troupe pressée  
Fait choir Ménale & Clyte aux pieds du grand  
Persée.*

Il s'écrie aussi-tôt , *Amis , fermez les yeux ,  
Et sauvez vos regards de ce présent des cieux ;  
Pateste qu'on m'y force , & n'en fais plus d'excuse.*

a) Il découvre à ces mots la tête de Méduse.  
 Soudain j'entens des cris qu'on ne peut achever ;  
 J'entens gémir les uns , les autres se sauver ;  
 J'entens le repentir succéder à l'audace ;  
 J'entens Phinée enfin qui lui demande grace.  
*Perfide , il n'est plus tems* , lui dit Persée. Il fuit :  
 J'entens comme à grands pas ce vainqueur le pour-  
 suit ,  
 Comme il court se venger de qui l'osait surprendre ;  
 Je l'entens s'éloigner , puis je cesse d'entendre.  
 Alors , ouvrant les yeux par son ordre fermés ,  
 Je vois tous ces méchans en pierre transformés ;  
 Mais l'un plein de fureur , & l'autre plein de crainte ,  
 En porte sur le front l'image encor empreinte ;  
 Et tel voulait fraper , dont le coup suspendu  
 Demeure en sa statue à demi descendu ,  
 Tant cet affreux prodige . . .

a) *Il découvre à ces mots la tête de Méduse &c.* ] Voici presque le seul morceau où l'on retrouve *Corneille*. Cette image des guerriers pétrifiés par la tête de *Méduse* est imitée d'*Ovide*.

*Immotusque silex armataque mansit imago.*

*Quinault* n'a point exprimé ce qu'*Ovide* & *Corneille* ont si bien peint.

Je ne ferai point ici de remarque sur cette phrase qui

S C E N E V I.

CÉPHÉE , CASSIOPE , ANDROMÉDE ,  
PERSÉE , PHOCAS , AGLANTE , fuite du  
roi & de la reine.

C É P H É E à Persée.

**E**st-il puni , ce lâche ,  
Cet impie ?

P E R S É E.

Oui , feigneur ; & si sa mort vous fâche,  
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état...

C É P H É E.

Il n'est plus de ma race après son attentat ;  
Ce crime l'en dégrade ; & ce coup téméraire  
Efface de mon sang l'illustre caractère.  
Perdons-en la mémoire , & faisons la céder

*n'est pas française ; descendons en un combat ; sur ces mots ,  
ne prens que ton courage ; fait choir Ménéce ; sauvez vos re-  
gards. Je n'ai presque point examiné le stile de cette pièce ;  
il est trop négligé & trop incorrect. La pièce d'ailleurs  
est oubliée , & il n'y a que celles qui sont restées au  
théâtre sur lesquelles on puisse entrer dans des détails  
utiles.*

A l'heur de vous revoir , & de vous posséder ;  
 Vous que le juste ciel , remplissant son oracle ,  
 Par miracle nous donne , & nous rend par miracle.

Entrons dedans ce temple , où l'on n'attend que  
 vous ,

Pour nous unir aux dieux par des liens si doux ;  
 Entrons sans diférer.

( *Les portes se ferment comme ils veulent entrer.* )

Mais quel nouveau prodige  
 Dans cet excès de joie à craindre nous oblige ?  
 Qui nous ferme la porte , & nous défend d'entrer  
 Où tout notre bonheur se devait rencontrer ?

P E R S É E.

Puissant maître du foudre , est-il quelque tempête  
 Que le destin jaloux à dissiper m'apprête ?  
 Quelle nouvelle épreuve ataque ma vertu ?  
 Après ce qu'elle a fait le défavoûrais-tu ?  
 Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie,  
 Au bonheur de ton fils te fait porter envie ?

---

S C E N E V I I.

MERCURE , CÉPHÉE , CASSIOPE ,  
ANDROMÉDE , PERSÉE , PHORBAS ,  
AGLANTE , suite du roi & de la reine.

MERCURE *au milieu de l'air.*

**R**Oi, reine, & vous princesse, & vous heureux  
vainqueur,

Que Jupiter mon père

Tient pour mon digne frère,

Ne craignez plus du fort la jalouse rigueur.

Ces portes du temple fermées,

Dont vos ames sont allarmées,

Vous marquent des faveurs où tout le ciel consent :

Tous les dieux sont d'accord de ce bonheur suprême ;

Et leur monarque tout-puissant

Vous le vient apprendre lui-même.

( *Mercury revole en haut.* )

C A S S I O P E.

Redoublons donc nos vœux , redoublons nos fer-  
veurs ,

Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

C H Œ U R *de musique.*

Maître des dieux , hâte-toi de paraître ,

Et de verser sur ton sang & nos rois

Les graces que garde ton choix

A ceux que tu fais naître.

Fais cheoir sur eux de nouvelles couronnes,

Et fais-nous voir , par un cœur accompli,

Qu'ils ont tous dignement rempli

Le rang que tu leur donnes.

*Tandis qu'on chante , Jupiter descend du ciel dans un trône tout éclatant d'or & de lumières , enfermé dans un nuage qui l'environne. A ses deux côtés deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon & Neptune apaisés par les sacrifices des amans. Ils se déploient en rond autour de celui de Jupiter, & occupant toute la face du théâtre , ils font le plus agréable spectacle de toute cette représentation.*

---

SCENE DERNIERE.

JUPITER , JUNON , NEPTUNE ,  
CÉPHÉE , CASSIOPE , ANDROMÉDE ,  
PERSÉE , PHORBAS , AGLANTE ,  
suite du roi & de la reine.

JUPITER *dans son trône au milieu de l'air.*

**D**Es noces de mon fils la terre n'est pas digne,  
La gloire en appartient aux cieus ;



Et c'est là ce bonheur infigne  
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les  
dieux.

Roi, reine, & vous amans, venez sans jalousie  
Vivre à jamais en ce brillant séjour,  
Où le nectar & l'ambrosie

Vous feront comme à nous prodigués chaque jour :  
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,  
Vos corps semés de nouvelles étoiles,  
Du haut du ciel éclairant aux mortels,  
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

*J U N O N à Persée.*

Junon même y consent, & votre sacrifice  
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

*N E P T U N E à Cassiope.*

Neptune n'est pas moins propice,  
Et vos encens désarment son couroux.

*J U N O N.*

Venez héros, & vous Céphée,  
Prendre là-haut vos places de ma main.

*N E P T U N E.*

Reine, venez, que ma haine étouffée  
Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

*P E R S É E.*

Acablés & surpris d'une faveur si grande. . .

J U N O N.

Arrêtez là votre remerciement,  
L'obéissance est le seul compliment

Qu'agrée un dieu quand il commande.

*Si-tôt que Junon a dit ces vers , elle fait prendre place au roi & à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine & à la princesse Andromède ; & tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend , pendant que le peuple , pour acclamation publique , chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.*

C H Œ U R.

Allez , amans , allez fans jaloufie  
Vivre à jamais en ce brillant séjour ,  
Où le nectar & l'ambrosie  
Vous feront comme aux dieux prodigués chaque  
jour :

Et quand la nuit aura tendu ses voiles ,  
Vos corps semés de nouvelles étoiles ,  
Du haut du ciel éclairant aux mortels ,  
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---

EXAMEN

---

# E X A M E N

## D'ANDROMÈDE.

**L**E sujet de cette pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide au quatrième & cinquième livre de ses métamorphoses, qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité de l'ordre du théâtre, & pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille, que de la sienne propre, d'autant qu'il est plus extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée, ait encor d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, & qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vû que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, & que le jugement étant moins formé, donne plus de lieu à des vanités de cette nature; & non pas lorsque cette même beauté commence d'être sur le retour, & que l'âge a mûri

l'esprit de la personne qui s'en ferait enorgueillie en un autre tems.

Ensuite j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avait ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on jettât le sort pour voir celle qui lui devait être livrée, & que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait suivre pour la sixième, qui par-là devient un jour illustre, remarquable & attendu, non-seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant, qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, & non pas comme se rencontrant par hazard dans le tems qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse, qu'après que ses parens l'ont assuré qu'elle l'épouserait, si-tôt qu'il l'aurait déli-

vrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi dont Ovide le nomme frère ; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle & de la nièce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoiqu'Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuse, & empêche que Persée ne soit pris pour Mercure : outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vû que le même Ovide raconte, que si-tôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, & que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée & Andromède-

de , m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce , pour y faire les nûces de ces amans , comme si la terre n'en était pas digne.

Au reste , comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure , je ne me suis point non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnait en Ethiopie , sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées là n'est pas fort connue , & celle du tems de Céphée encor moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il falait que Céphée régnât en quelque pays maritime , & que sa ville capitale fût sur le bord de la mer.

Je fais bien qu'au raport de Pline , les habitans de Joppé , qu'on nomme aujourd'hui Jaffa dans la Palestine , ont prétendu que cette histoire s'était passée chez eux. Ils envoyèrent à Rome des os de poisson d'une grandeur extraordinaire , qu'ils disaient être du monstre à qui Andromède avait été exposée. Ils montraient un rocher proche de leur ville , où ils affuraient qu'elle avait été atachée , & encor maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquité à nos pélerins qui vont en Jérusalem , & prennent terre en leur port. Il se peut faire que



cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme , qui s'attribuaient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable , que l'erreur commune y faisait passer pour histoire. Ils se croyaient par-là bien fondés à se donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voisins , & prenaient avidement toutes sortes d'ocasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi il n'a falu que la rencontre par hazard de ces os monstrueux que la mer avait jettés sur leurs rivages , pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction , & de placer la scène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moi je me suis attaché à Ovide qui la fait arriver en Ethiopie , où il met le royaume de Céphée par ces vers :

*Æthiopum populos , Cépheaque conspicit arva ,  
Illic immeritam maternæ pendere linguæ  
Andromedam pœnas &c.*

Il se pouvait faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé , & la Syrie même où elle est située. Pline l'assure au vingt-neuvième chapitre du sixième livre , par cette raison , que l'histoire d'Andromède s'y est passée , *Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis*. Mais ceux qui voudront contester cette opini on peuvent répondre,



que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur, & éclaircir une chose douteuse par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là, & quelques bons yeux qu'eût Persée, il est impossible qu'il découvrit d'une seule vûe l'Ethiopie & Joppé, ce qu'il aurait dû faire, si ce qu'entend ce poète par *Cephea arva*, n'était autre chose que son territoire.

Le même Ovide dans quelque'une de ses épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais bazanée,

*Andromedè patriæ fusca colore suæ.*

Néanmoins dans la métamorphose, il nous en donne une autre idée à former, lorsqu'il dit, que n'eût été ses cheveux qui voltigeaient au gré du vent, & les larmes qui lui coulaient des yeux, Persée l'eût prise pour une statue de marbre.

*Marmoreum ratus esset opus.*

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides que jamais on n'a fait noires, il fallait que son teint eût quelque rapport avec le leur, & que par conséquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Ethiopiens. Disons donc qu'elle était

blanche , puisqu'à moins de cela il n'aurait pas été vraisemblable que Persée qui était né dans la Grèce fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le consentement de tous les peintres , & l'autorité du grand Héliodore , qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée , que sur un tableau d'Andromède. Plin au huitième chapitre de son cinquième livre , fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Æthiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom , ces peuples devaient être blancs , & nous en pouvons faire les sujets de Céphée , pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changemens de théâtre , que chaque acte , aussi bien que le prologue a sa décoration particulière , & du moins une machine volante , avec un concert de musique , que je n'ai employé qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs , tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine , ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs , comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien

chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à les instruire de quelque chose qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agrémens détachés; elles en sont en quelque sorte le nœud & le dénouement, & y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune, que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, & en constitue l'unité. Il est malaisé qu'une ville y fût, il y faut ajouter quelques dehors voisins, comme est ici le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie, les quatre autres sont de pure invention. Il aurait été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la vûe, & je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles

soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se soit pû passer ailleurs aussi commodément ; il suffit qu'il n'y ait pas de raison pourquoi il se doive plutôt passer ailleurs, qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le premier acte est une place publique proche du temple où se doit jeter le sort, pour savoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monstre. Tout ce qui s'y dit se dirait aussi-bien dans un palais, ou dans un jardin ; mais il se dit aussi-bien dans cette place qu'en ce jardin, ou dans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vraisemblable, ou le nécessaire, & il suffit qu'il n'y ait aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faisons, pour le rendre vraisemblable, puisque cette action ne nous présente pas toujours un lieu nécessaire, comme est la mer & ses rochers au troisième acte, où l'on voit l'exposition d'Andromède, & le combat de Persée contre le monstre, qui ne pouvait se faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des apparitions des dieux qu'on introduit. Andromède au second acte ferait aussi-bien dans son cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses nymphes, & avec son amant ; mais comment se ferait l'apparition d'Æole dans ce cabinet, comment

les vents l'en pourraient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos forciers? Par cette raison il peut y avoir quelque chose à dire à celle de Junon au quatrième acte, qui se passe dans la salle du palais royal; mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse qui peut se montrer ou disparaître, où, & quand il lui plaît, & ne fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y aurait quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de nos théâtres serait cause qu'elle ne serait pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre, ou une salle, ils ne sont fermés par le haut que de nuages; & quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été continuellement en vûe, on ne fait pas une réflexion assez prompte, ni assez sévère sur le lieu qui devrait être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus au premier acte est inventé avec assez d'artifice, pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la pièce, autrement elle serait achevée dès le troisième, où



l'on en verrait le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède ; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée à qui elle est promise, & son dénouement en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisième acte n'en éclaircit que les premiers vers, & que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Jupiter, & des autres dieux qui terminent la pièce.

La diversité de la mesure, & de la croisure des vers que j'y ai mêlés, me donne occasion de tâcher à les justifier, & particulièrement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poèmes, & contre qui je vois quantité de gens d'esprit & savans au théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait, mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel, qui ferme chacun de leurs couplets, & que cette affectation est une espèce de bassesse, qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard, mais puis-

qu'il embellit notre ouvrage , & nous aide mieux à atteindre le but de notre art , qui est de plaire , pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage ? Des anciens se servaient sans scrupule , & même dans les choses extérieures , de tout ce qui les y pouvait faire arriver. Euripide vêtait ses héros malheureux d'habits déchirés , afin qu'ils fissent plus de pitié ; & Aristophane fait commencer sa comédie des grenouilles par Xanthias monté sur un âne , afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose , qui tout à la fois nous donne de la gloire , & de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les règles , & c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable , en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que bien qu'on parle en vers sur le théâtre , on n'est présumé ne parler qu'en prose , qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous apellons alexandrins , à qui l'usage laisse tenir nature de prose , que les stances ne sauraient passer que pour vers , & que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vraisem-



blance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, & de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théâtre sont présumés être prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, & sans cette fiction leur mesure & leur rime sortiraient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, & que ceux des stances n'en peuvent faire autant ? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au théâtre des vers qui sont les moins vers, & qui se mêlent au langage commun sans y penser plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poètes tragiques ont choisi l'iambique, plutôt que l'hexamètre qu'ils ont laissé aux épopées, parce qu'en parlant sans dessein d'en faire, il se mêle dans notre discours plus d'iambiques que d'hexamètres. Par cette même raison les vers de stances sont moins vers que les alexandrins, parce que parmi notre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées & éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, & les rimes toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poètes grecs, ils ne se sont pas

tellement arrêtés aux iambiques , qu'ils ne se soient servis d'anapestiques , de trochaïques, & d'hexamètres même , quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux , & les espagnols ses compatriotes changent aussi souvent de genre de vers que de scènes. Mais l'usage de France est autre , à ce qu'on prétend , & ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, & qui peut l'établir sur le théâtre , que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques-uns des poèmes qu'ils y ont donnés; je ne dis pas dans tous , car il ne s'en offre pas d'occasion en tous , & elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout. La colère , la fureur , la menace , & tels autres mouvemens violens ne leur sont pas propres ; mais les déplaisirs , les irrésolutions , les inquiétudes , les douces rêveries , & généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine , & de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre , s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales , & avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadence imprévu , rappelle puissam-

ment les atentions égarées : mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par - là que les stances du Cid sont inexcusables , & les mots de *peine* & *Chimène* , qui font la dernière rime de chaque strophe , marquent un jeu du côté du poète qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins , il ferait bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure , ni sur les mêmes croisures de rimes , ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles aprocherait davantage du discours ordinaire , & sentirait l'emportement & les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide , & non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même tour. J'y ai hazardé celle de la paix dans le prologue de la toison d'or , & tout le dialogue de celui de cette pièce qui ne m'a pas mal réussi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines , on trouvera le même ordre , ou le même désordre. Mais je ne pourrais aprouver qu'un acteur touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie , se donnât la patience de faire des stances , ou prît soin d'en faire faire par un autre , & de les aprendre par cœur , pour exprimer son déplaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucherait pas beaucoup , parce que cette

étude marquerait un esprit tranquille , & un effort de mémoire plutôt qu'un effet de passion. Outre que ce ne ferait plus le sentiment présent de la personne qui parlerait , mais tout au plus celui qu'elle aurait eu en composant ces vers , & qui serait assez ralenti par cet effort de mémoire , pour faire que l'état de son ame ne répondît plus à ce qu'elle prononcerait. L'auditeur ne s'y laisserait pas émouvoir , & le ver-rait trop prémédité pour le croire véritable. Du moins c'est l'opinion d'Horace , avec lequel je finis cette remarque.

*Nec nocte paratum*

*Plorabit , qui me volet incurvassè querela.*

---

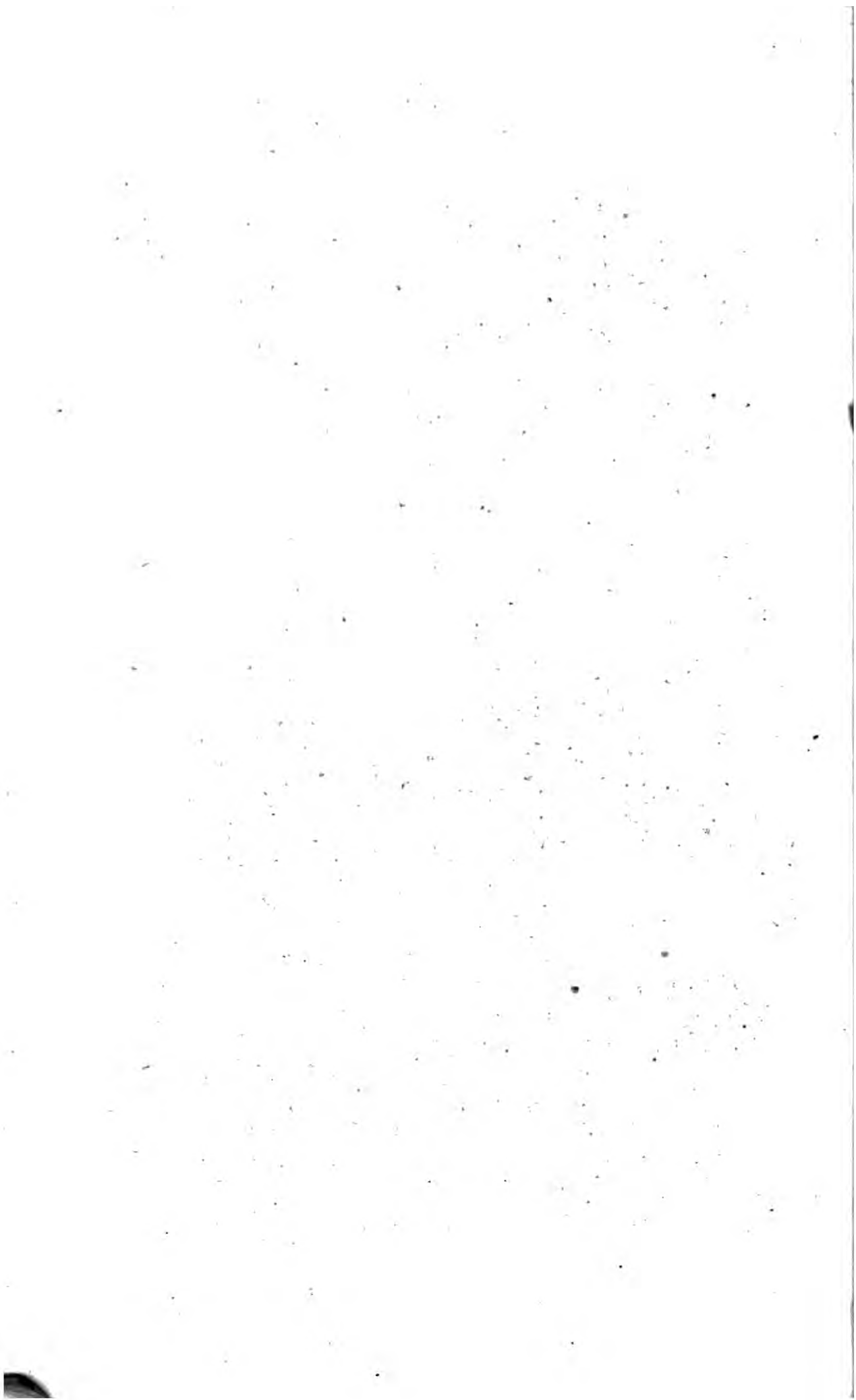
**NICOMÈDE,**



Gravelot inven.

N le Miro Sculp.

Ou laissez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire ;



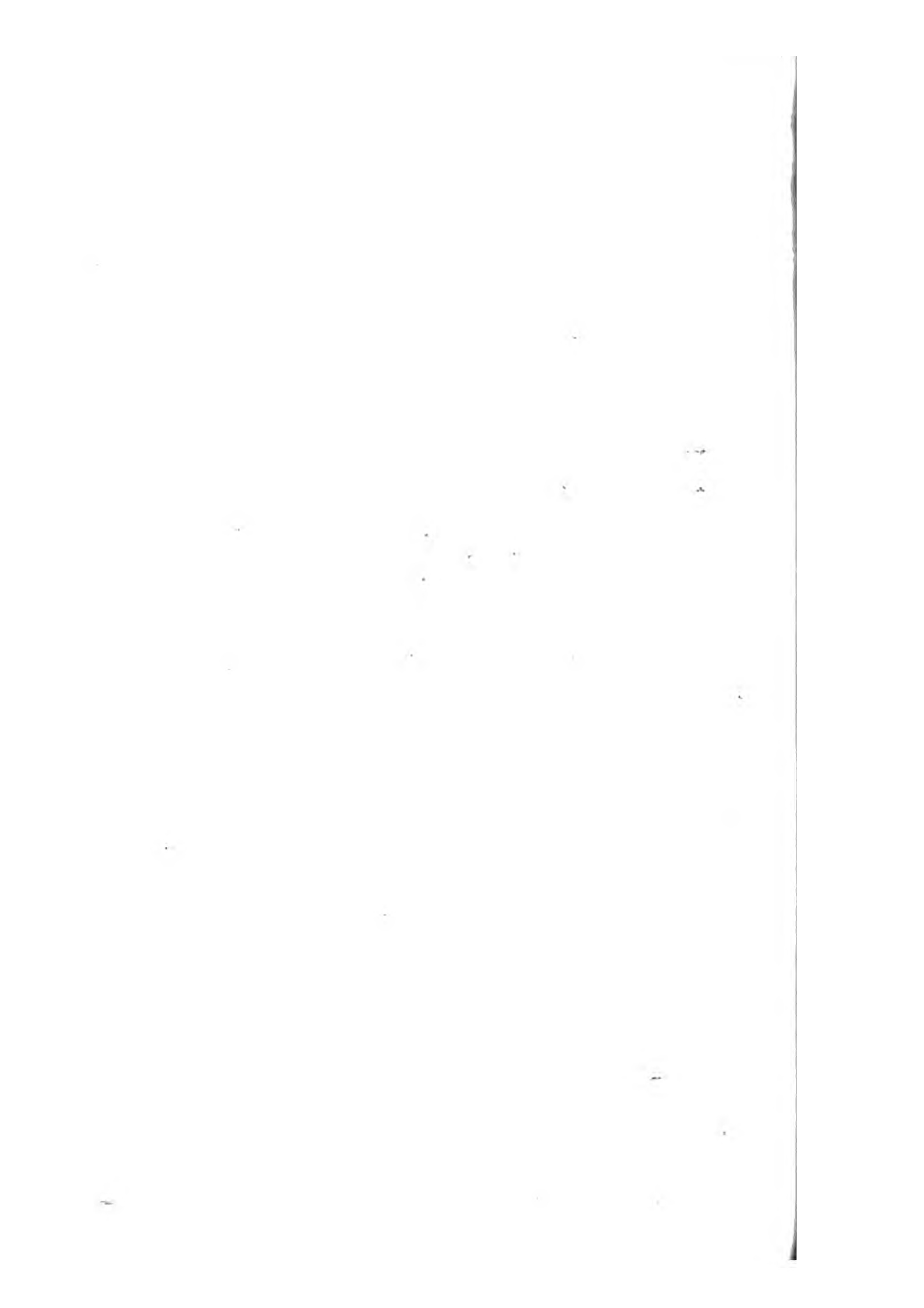
NICOMÉDE,  
TRAGÉDIE.

1657.

*P. Corneille.* Tom. VI.

K





---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

**N***I*comède est dans le gout de *Don Sanche d'Aragon*. Les espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur, ni la pitié de la vraie tragédie. Ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentimens généreux, & une intrigue dont le dénouement heureux ne coute ni de sang aux personages ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples; la vie commune, la vie champêtre, les païssages, les grotesques même, entrent dans cet art. *Raphaël* a peint les horreurs de la mort, & les noces de *Psiché*. C'est

ainfi que dans l'art dramatique on a la pastorale , la farce , la comédie , la tragédie plus ou moins héroïque , plus ou moins terrible , plus ou moins attendrissante.

Lorsqu'on rejoua en 1756. *Nicomède*, oubliée pendant plus de quatre-vingt ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de *Corneille*, & je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit si bien *Horace* :

*Ille per extinctum funem mihi posse videtur  
Ire poeta meum qui pectus inaniter angit  
Irritat & mulcet, falsis terroribus implet,  
Ut magus & modo me Thebis modo ponit Athenis.*

Ce genre de tragédie ne se soutenant

point par un fujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guères l'ame, ne la trouble point. C'est de tous les sentimens celui qui se refroidit le plutôt: Le caractère de *Nicomède* avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre.

---

---

A U L E C T E U R.

**V**OICI une pièce d'une constitution assez extraordinaire , auffi est-ce la vingt & uniéme que j'ai fait voir fur le théâtre ; & après y avoir fait réciter quarante mille vers , il est bien mal-aifé de trouver quelque chose de nouveau , fans s'écarter un peu du grand chemin , & se mettre au hazard de s'égarer. La tendresse & les paffions , qui doivent être l'âme des tragédies , n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y régne feule , & regarde fon malheur d'un œil fi dédaigneux , qu'il n'en faudrait arracher une plainte. Elle y est combatue par fa politique , & n'opofe à fes artifices qu'une prudence généreufe , qui marche à vifage découvert , qui prévoit le péril fans s'émouvoir , & qui ne veut point d'autre apui que celui de fa vertu , & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'hiftoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est de Juftin , & voici comme il la raconte à la fin de fon trente-quatrième livre.

*En même tems Prufias roi de Bithynie prit defsein de faire affaffiner fon fils Nicomède , pour avan-*

*cer ses autres fils qu'il avait eus d'une autre femme, & qu'il faisait élever à Rome : mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avaient entrepris. Ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel, & faire retomber sur sa tête les embuches qu'il lui avait préparées, & n'eurent pas grande peine à le persuader. Si-tôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père, qui l'avait appelé auprès de lui, il fut proclamé roi; & Prusias chassé du trône, & délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué par ce fils, & perdit la vie par un crime aussi grand que celui qu'il avait commis, en donnant les ordres de l'assassiner.*

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, & n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux romains, & leur fît prendre plus de soin d'y mettre plus d'obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, & dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur



& plus de fierté contre les romains ; & prenant l'ocasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié , pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur , je l'ai chargé d'une commiffion fecrete de traverser ce mariage , qui leur devait donner de la jaloufie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine , qui fuivant l'ordinaire des secondes femmes avait tout pouvoir fur celui de son vieux mari , il lui ramène un de fes fils que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets ; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse , & de l'autre , il opose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des romains , jaloux de sa gloire & de sa grandeur naiffante.

Les affassins qui découvrirent à ce prince les sanglans desseins de son père , m'ont donné jour à d'autres artifices , pour le faire tomber dans les embuches que sa belle-mère lui avait préparées ; & pour la fin , je l'ai réduite en sorte que tous mes personages y agissent avec générosité ; & que les uns rendans ce qu'ils doivent à la vertu , & les autres demeurans dans la fermeté de leur devoir , laissent un exemple assez illustre , & une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a pas déplu ; & comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main , j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici , & ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des romains au dehors , & comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés , leurs maximes pour les empêcher de s'acroître , & les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter & de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius , qui rencontre un prince intrépide , qui voit sa perte assurée sans s'ébranler , & brave l'orgueilleuse masse de leur puissance , lors même qu'il en est acablé. Ce héros de ma façon fort un peu des règles de la tragédie , en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs , qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur , est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour

leurs misères. Il est bon de hazarder un peu, & ne s'attacher pas toujours si fervilement à ses préceptes, ne fussent que pour pratiquer celui-ci de notre Horace:

*Et mihi res, non me rebus submittere coror.*

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse, & dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

### A C T E U R S.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOË, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias & d'Arfinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arfinoé.

*La scène est à Nicomédie.*

---

# NICOMÉDE,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

NICOMÉDE, LAODICE.

LAODICE.

**A** PRÈS tant de hauts faits, il m'est bien doux,  
seigneur,

- a) De voir encor mes yeux régner sur votre cœur,
- b) De voir sous les lauriers qui vous couvrent la tête
- c) Un si grand conquérant être encor ma conquête,

a) *De voir encor mes yeux.* ] On ne voit point ses yeux. Cette figure manque un peu de justesse, mais c'est une faute légère.

b) *De voir sous les lauriers qui vous couvrent la tête.* ] Ce *vous* rend l'expression trop vulgaire. Je me suis couvert la tête, vous vous êtes fait mal au pied. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son stile.

c) *Un si grand conquérant être encor ma conquête.* ] *Cornille* paraît affectionner ces vers d'antithèses :

Et de toute la gloire acquise à ses travaux  
*d)* Faire un illustre hommage à ce peu que je vauz.  
 Quelques biens toutefois que le ciel me renvoye,  
 Mon cœur épouvanté se refuse à la joye.  
 Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux  
 Trouve la cour pour vous un séjour dangereux :  
 Votre marâtre y régne ; & le roi votre père  
 Ne voit que par ses yeux , seule la confidère ,  
 Pour souveraine loi n'a que sa volonté ;

*Ce qu'il doit au vaincu brulant pour le vainqueur.*

*Et pour être invaincu l'on n'est pas invincible.*

*J'irai sous mes ciprès acabler ses lauriers.*

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. *Racine* s'en sert très rarement. Cependant il a imité ce vers dans *Andromaque*.

*Mener en conquérant sa superbe conquête.*

Il dit aussi ,

*Vous ne voulez aimer , & je ne peux vous plaire.*

*Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr :*

*Non ego paucis offendar maculis.*

*d) Faire un illustre hommage à ce peu que je vauz. ]*

Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le stile familier , *au peu que je vauz.* L'épithète d'*illustre* gâte presque tous les vers où elle entre , parce qu'elle ne sert qu'à remplir le vers , qu'elle est vague , qu'elle n'ajoute rien au sens.

Jugez après cela de votre sûreté.

e) La haine que pour vous elle a si naturelle,

f) A mon occasion encor se renouvelle.

Votre frère son fils depuis peu de retour...

## N I C O M É D E.

g) Je le fais, ma princesse, & qu'il vous fait la cour.

Je fais que les romains, qui l'avaient en ôtage,

L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;

Que ce don à sa mère était le prix fatal

h) Dont leur Flaminius marchandait Annibal;

e) *La haine que pour vous elle a si naturelle.* ] L'inversion de ce vers gêne & obscurcit un sens clair, qui est, la haine naturelle qu'elle a pour vous. - Que Racine dit la même chose bien plus élégamment !

Des droits de ses enfans une mère jalouse

Pardonne rarement au fils d'une autre épouse.

f) *A mon occasion encor se renouvelle.* ] *A mon occasion*, est de la prose rempante.

g) *Je le fais, ma princesse, & qu'il vous fait la cour.* ] *Faire la cour*, dans cette acception, est bannie du stile tragique. *Ma princesse*, est devenu comique, & ne l'était point alors.

h) *Dont leur Flaminius marchandait Annibal.* ] Cette expression populaire *marchandait* devient ici très-énergique & très-noble, par l'opposition du grand nom d'*Annibal* qui inspire du respect. On dirait très-bien, même en



Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme ,

i) S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome ,

k) Et rompu par sa mort les spectacles pompeux

Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.

Par mon dernier combat je voyais réunie

La Capadoce entière avec la Bithynie ,

Lorsqu'à cette nouvelle enflammé de couroux

D'avoir perdu mon maître, & de craindre pour

vous ,

J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène ,

Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.

Vous en aviez besoin, madame, & je le voi,

Puisque Flaminius obsède encor le roi.

Si de son arrivée Annibal fut la cause ,

Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;

Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter ,

prose, Cet empereur après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du sang des nations.

i) *S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome.* ] Eviter une ville par le poison est une espèce de barbarisme; il veut dire, éviter par le poison la honte d'être livré aux romains, l'opprobre qu'on lui destinait à Rome.

k) *Et rompu par sa mort les spectacles pompeux.* ] Rompre des spectacles n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues, on interrompt des spec-



Pour aider à mon frère à vous persécuter.

L A O D I C E.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine  
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :

Annibal qu'elle vient de lui sacrifier,

l) L'engage en sa querelle, & m'en fait défier ;

Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurais tort de m'en  
plaindre ;

Et quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de  
craindre ?

Ma gloire & mon amour peuvent bien peu sur moi,

m) S'il faut votre présence à soutenir ma foi ;

Et si je puis tomber en cette frénésie

De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;

Attale, qu'en ôtage ont nourri les romains ;

Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,

tacles, quoiqu'on ne les rompe pas. On corrompt le goût,  
on ne le rompt pas. Souvent le composé est en usage  
quand le simple n'est pas admis. Il y en a mille exemples.

l) *L'engage en sa querelle, & m'en fait défier.* ] A quoi  
se rapporte cet *en* ? *Me fait défier* n'est pas français. Il veut  
dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier  
d'elle.*

m) *S'il faut votre présence à soutenir ma foi.* ] *Une pré-  
sence à soutenir la foi* n'est pas français ; *il faut à*, n'est  
pas français. On dit, *il faut soutenir*, & non *à soutenir.*

Sans lui rien mettre au cœur *n*) qu'une crainte  
fervile ,

Qui tremble à voir un aigle , & respecte un édile !

## N I C O M É D E.

Plutôt , plutôt la mort , que mon esprit jaloux

Forme des sentimens si peu dignes de vous ;

Je crains la violence , & non votre faiblesse :

*o*) Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

## L A O D I C E.

Je suis reine , seigneur , & Rome a beau tonner ,

Elle , ni votre roi , n'ont rien à m'ordonner.

Si de mes jeunes ans il est dépositaire ,

C'est pour exécuter les ordres de mon père ;

Il m'a donnée à vous , & nul autre que moi

N'a droit de l'en dédire , & me choisir un roi.

Par son ordre & le mien la reine d'Arménie

Est dûe à l'héritier du roi de Bithynie ,

Et

*n*) *Une crainte fervile qui tremble à voir.* ] *La crainte qui tremble* paraît une expression faible & négligée , un pléonafme. Ce vers est très beau , *Qui tremble à voir un aigle , & respecte un édile.*

*o*) *Et si Rome une fois contre nous s'intéresse.* ] On se ligue , on entreprend , on agit , on conspire contre ; mais *on s'intéresse pour.* On peut dire , Rome est intéressée dans un traité contre nous. *Contre* , tombe alors sur le traité.

Cepen-

p) Et ne prendra jamais un cœur assez abjet  
 Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.  
 Mettez vous en repos.

## N I C O M É D E.

Et le puis-je , madame ,  
 Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme ,  
 Qui pouvant tout ici , se croira tout permis  
 Pour se mettre en état de voir régner son fils ?  
 Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.  
 Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre ,  
 Et saura vous garder même fidélité  
 Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

## L A O D I C E.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège  
 Qui vous assure d'elle après ce sacrilège ?  
 q) Seigneur, votre retour , loin de rompre ses coups,

Cependant je crois qu'on peut dire en vers , *s'intéresse*  
*contre nous*. C'est une espèce d'ellipse.

p) *Et ne prendra jamais un cœur assez abjet.* ) Cette  
 expression de *prendre un cœur* pour signifier *prendre des*  
*sentimens* , n'est guères permise que quand on dit , *prenez*  
*un cœur nouveau* , ou bien , *reprendre cœur* , *reprendre cou-*  
*rage*.

q) *Seigneur , votre retour , loin de rompre ses coups &c.* ]  
 On ne rompt pas plus des coups que des spectacles.

Vous expose vous-même , & m'expose après vous.

r) Comme il est fait sans ordre , il passera pour crime ;

Et vous serez bientôt la première victime

Que la mère & le fils , ne pouvant m'ébranler ,

Pour m'ôter mon apui se voudront immoler.

s) Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne ,

J'ai besoin que le roi , qu'elle-même vous craigne.

Retournez à l'armée , & pour me protéger

Montrez cent mille bras tous prêts à me venger ;

r) *Comme il est fait sans ordre.* ] *Faire un retour est un barbarisme.*

s) *Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne.* ] Il faudrait pour que la phrase fût exacte , la négation *ne* , qu'on ne me contraigne. En général , voici la règle. Quand les Latins employent le *ne* , nous l'employons aussi. *Vereor ne cadat* , je crains qu'il ne tombe. Mais quand les Latins se servent d'*ut* , d'*utrum* , nous supprimons ce *ne*. *Dubito utrum eas* , je doute que vous alliez : *opto ut vivas* , je souhaite que vous viviez. Quand je doute est accompagné d'une négation , je ne doute pas , on la redouble pour exprimer la chose ; je ne doute pas que vous ne l'aimiez. La suppression du *ne* , dans les cas où il est d'usage , est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner.

t) *S'ils vous tiennent ici , tout est pour eux sans crainte ,]*

Parlez la force en main , & hors de leur atteinte.

t) S'ils vous tiennent ici , tout est pour eux sans crainte ;

Et ne vous flatez point, ni sur votre grand cœur ,  
Ni u) sur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.

x) Quelque haute valeur que puisse être la vôtre ,

y) Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre ;

Et fussiez-vous du monde & l'amour , & l'effroi ,  
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.

n'est pas français , & n'a de sens en aucune langue. Il veut dire , Tout est sûr pour eux , ils n'ont rien à craindre , ils sont maîtres de tout , ils peuvent tout , tout les rassure.

u) *Sur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.* ] Un nom n'est pas vainqueur , à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait. On dit alors noblement, *son nom seul a vaincu.* Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles , *cent & cent fois.*

x) *Quelque haute valeur que puisse être la vôtre.* ] Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile ; mais ce sont ces mêmes difficultés , qui lorsqu'elles sont vaincues rendent la belle poésie si supérieure à la prose.

y) *Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.* ] Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettrait trop souvent dans le stile noble.

Je vous le dis encor , retournez à l'armée ,  
 Ne montrez à la cour que votre renommée ;  
 Assurez votre fort pour assurer le mien ;  
 Faites que l'on vous craigne , & je ne craindrai rien.

## N I C O M É D E.

Retourner à l'armée ! ah , sachez que la reine  
 La sème d'affassins achetés par sa haine.  
 Deux s'y sont découverts que j'amène avec moi ,  
 ζ) Afin de la convaincre , & détromper le roi.  
 Quoiqu'il soit son époux , il est encor mon père ;  
 Et quand il forcera la nature à se taire ,  
 a) Trois sceptres à son trône atachés par mon bras ,  
 Parleront au lieu d'elle , & ne se tairont pas.  
 Que si notre fortune à ma perte animée ,

ζ) *Afin de la convaincre , & détromper le roi.* ] Il faut ,  
 pour l'exaétitude , & de *détromper*. Mais cette licence est  
 souvent très-excusable en vers. Il n'est pas permis de la  
 prendre en prose.

a) *Trois sceptres à son trône atachés par mon bras*  
*Parleront au lieu d'elle , & ne se tairont pas.* ]

Toute métaphore , comme on l'a dit , pour être bonne ,  
 doit être une image qu'on puisse peindre. Mais comment  
 peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône &  
 qui parlent ? D'ailleurs , puisque les sceptres parleront , il  
 est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonaf-



La prépare à la cour aussi-bien qu'à l'armée,  
 Dans ce péril égal qui me fuit en tous lieux,  
 M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

L A O D I C E.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,  
 Mais que s'il faut périr, nous périrons ensemble.

Armons nous de courage, & nous ferons trem-  
 bler

Ceux dont les lâchetés pensent nous acabler.

Le peuple ici vous aime, & hait ces cœurs infames;  
 Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.

Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

N I C O M É D E.

b) Il ne m'a jamais vû, ne me découvrez pas.

mes sont les plus vicieux ; ils retombent quelquefois dans ce qu'on appelle le stile niais ; hélas ! s'il n'était pas mort, il serait encor en vie.

b) *Il ne m'a jamais vû, ne me découvrez pas.* ] Il serait mieux, à mon avis, que *Nicomède* aportât quelque raison qui fit voir qu'il ne doit pas être reconnu par son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que *Nicomède* veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarasser son frère, & que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théatrales.



## SCÈNE II.

LAODICE, NICOMÉDE, ATTALE.

ATTALE.

Q Uoi, madame, toujours un front inexorable ?  
 Ne pourrai-je surprendre un regard favorable ,  
 Un regard défarmé de toutes ces rigueurs ,  
 Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

c) Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre ,  
 Quand j'en aurai dessein , j'en saurai prendre un  
 autre.

c) *Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre.* ] *Mal propre* , dans toutes ses acceptions , est absolument banni du stile noble ; & par la construction il semble que le front de *Laodice* soit mal propre à acquérir le front d'*Attale*. De plus , *prendre un front* est un barbarisme. On dit bien , *il prit un visage sévère , un front serein ou triste* ; mais en général on ne peut pas dire *prendre un front* , parce qu'on ne peut pas prendre ce qu'on a. Il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front , sur son visage.

d) *Vous ne l'aquerrez point.* ] Ces complimens , ces

A T T A L E .

d) Vous ne l'aquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

L A O D I C E .

e) Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

A T T A L E .

Conservez le , de grace , après l'avoir sù prendre.

L A O D I C E .

f) C'est un bien mal aquis que j'aime mieux vous rendre.

A T T A L E .

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

L A O D I C E .

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.

dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans le tragique.

e) *Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.* ] Avoir besoin d'un visage !

f) *C'est un bien mal aquis que j'aime mieux vous rendre.* ] *Laodice* commence à prendre le ton de l'ironie. *Cornille* l'a prodiguée dans cette pièce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique ; il faudrait au moins qu'elle fût noble ; mais *un bien mal aquis* est comique.

Votre rang & le mien ne sauraient le permettre;  
 g) Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre;  
 h) La place est occupée, & je vous l'ai tant dit,  
 Prince, que ce discours vous dût être interdit;  
 On le souffre d'abord, mais la suite importune.

## A T T A L E.

i) Que celui qui l'occupe a de bonne fortune!  
 k) Et que ferait heureux, qui pourrait aujourd'hui  
 Disputer cette place, & l'emporter sur lui!

## N I C O M É D E.

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,

g) *Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre.* ] Après les beaux vers que *Laodice* a débités dans la scène précédente & va débiter encore, on ne peut sans chagrin lui voir prendre si souvent le ton du bas comique. Ce vers ferait à peine souffert dans une farce.

h) *La place est occupée,* ] ressemble trop à la *Signora è impedita* des italiens. On ne doit jamais employer de ces expressions familières qui rappellent des idées comiques. C'est alors surtout qu'on doit chercher des tours nobles.

i) *Que celui qui l'occupe a de bonne fortune,* ] est comique, & n'est pas français. On ne dit point, *il a bonne fortune, mauvaise fortune*; & on fait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la conversation; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique.

Seigneur ; ce conquérant garde bien ses conquêtes ;  
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis  
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

A T T A L E.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de forte

l) Que tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

L A O D I C E.

Vous pourriez vous méprendre.

A T T A L E.

m) Et si le roi le veut ?

k) *Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui.* ] *Que serait heureux qui*, n'est pas français. *Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un fort joli vers. *Que sont heureux ceux qui peuvent aimer !* est un barbarisme. Remarquez qu'un seul mot de plus ou de moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées & les plus belles expressions.

l) *Que tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.* ] Toutes les fois que l'on employe un pronom dans une phrase, il se rapporte au dernier nom substantif ; ainsi dans cette phrase, *celui-ci* se rapporte au *fort*, & les deux pronoms *il*, se rapportent à *celui-ci*. Le sens grammatical est, *quelque vaillant que soit ce fort, il faudra qu'il sorte* : & l'on voit assez combien ce sens est vicieux. *Corneille* veut dire, *quelque vaillant que soit le conquérant*, mais il ne le dit pas.

m) *Et si le roi le veut.* ] On peut faire ici une réflexion.

L A O D I C E.

Le roi juste & prudent ne veut que ce qu'il peut.

A T T A L E.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

L A O D I C E.

Ne parlez pas si haut, s'il est roi, je suis reine;  
Et vers moi tout l'effort de son autorité  
n) N'agit que par prière, & par civilité.

A T T A L E.

Non, mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire  
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire;  
Et si ce n'est assez des prières d'un roi,  
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

*Attale* parle de son amour, & des intérêts de l'état, & des secrets du roi devant un inconnu. Cela n'est pas conforme à la prudence dont *Attale* est souvent loué dans la pièce. Mais aussi sans ce défaut, la scène ne subsisterait pas ; & quelquefois on souffre des fautes qui amènent des beautés.

n) *N'agit que par prière & par civilité.* ] *Civilité*, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans *Laodice*; mais est-il bien fondé ? elle est reine d'Arménie ; mais elle n'est point dans son royaume, elle est à la cour de *Prusias*, qui de son aveu est le dépositaire de ses jeunes ans, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de

N I C O M É D E.

Rome, seigneur!

A T T A L E.

Oui, Rome, en êtes-vous en doute ?

N I C O M É D E.

Seigneur, o) je crains pour vous qu'un romain vous  
écoute ;

Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,  
Bien loin de vous prêter l'apui dont vous parlez,  
Elle s'indignerait de voir sa créature  
A l'éclat de son nom faire une telle injure,  
Et vous dégraderait peut-être dès demain  
Du titre glorieux de citoyen romain.  
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine,

son père, qui est le maître enfin, & dont les prières  
sont des ordres. La jeune *Laodice* peut avec bienséance  
n'écouter que sa fierté, & se tromper un peu par gran-  
deur d'ame. Elle peut avoir tort dans le fonds ; mais il  
est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin, *n'agit que  
par prière*, peut signifier, *ne doit agir que par prière*.

o) *Je crains pour vous qu'un romain vous écoute.* ] Voyez  
la note ci-dessus. C'est encor ici une expression de doute,  
& la négation *ne* est nécessaire. *Je crains qu'un romain ne  
vous écoute* ; mais en poésie on peut se dispenser de cette  
règle. )



En le déshonorant par l'amour d'une reine ?  
 Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes, ni rois,  
 Qu'elle daigne égaler *p*) à ses moindres bourgeois ?  
 Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,  
 Vous en avez bientôt oublié les maximes.  
 Reprenez un orgueil digne d'elle & de vous ;  
 Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons  
     tous ;  
 Et fans plus l'abaïffer à cette ignominie ,  
 D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie ,  
 Songez qu'il faut du moins pour toucher votre cœur  
 La fille d'un tribun, ou celle d'un préteur ;  
 Que Rome vous permet cette haute alliance ,  
 Dont vous aurait exclus le défaut de naissance ,  
 Si l'honneur souverain de son adoption  
 Ne vous autorisait à tant d'ambition.  
 Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;  
 Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ,

*p*) *A ses moindres bourgeois.* ] Cette expression est bannie du stile noble. Elle y était admise à Rome, & l'est encor dans les républiques : *le droit de bourgeoisie, le titre de bourgeois.* Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parce que nous ne jouïssons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois dans une république est en général un homme capable de parvenir aux emplois ; dans un

Et concevez enfin des vœux plus élevés,  
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

## A T T A L E.

Si cet homme est à vous, imposez lui silence,  
Madame, & retenez une telle insolence.

Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,  
J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;  
q) Mais je crains qu'elle échape, & que s'il continue,  
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

## N I C O M É D E.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?  
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?  
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.

Ce grand nom de Romain est un précieux titre,  
Et la reine, & le roi l'ont assez acheté  
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,  
r) Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,  
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.

état monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de *Nicomède*, & n'ôte rien à la noble fermeté de son discours.

q) *Mais je crains qu'elle échape.* ] Voyez les notes ci-dessus ; il faudrait, *qu'elle n'échape.*

r) *Puisqu'ils se sont privés pour ce nom d'importance.* ] Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas.

s) Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné :  
 Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,  
 Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,  
 A la part qu'ils avaient à la grandeur Romaine.  
 D'un si rare trésor l'un & l'autre jaloux...

## A T T A L E.

t) Madame, encore un coup, cet homme est-il à  
 vous?  
 u) Et pour vous divertir est-il si nécessaire,  
 Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

## L A O D I C E.

Puisqu'il vous a déplû vous traitant de Romain,  
 Je veux bien vous traiter de fils de souverain.  
 En cette qualité vous devez reconnaître

s) *Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné.* ] Ce vers est très-adroit ; il paraît sans artifice ; & il y a beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'*Attale* ne reconnaisse son frère.

t) *Madame encor un coup.* ] Ce terme trop familier a été employé par *Racine* dans *Bérénice* : *Madame, encor un coup, qu'en peut-il arriver ?* Ce sont des négligences qui étaient pardonables.

u) *Et pour vous divertir est-il si nécessaire.* ] Le mot *divertir*, & même les trois vers que dit *Attale*, sont absolument du stile comique.

Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,  
 Craindre de lui déplaire, & favoir que le sang  
 Ne vous empêche pas de différer de rang,  
 Lui garder le respect qu'exige sa naissance,  
 Et x) loin de lui voler son bien en son absence...

## A T T A L E.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,  
 Dites un mot, madame, & ce sera le mien;  
 Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,  
 Vous en corrigerez la fatale injustice.

Mais si je lui dois tant en fils de souverain,  
 Permettez qu'une fois je vous parle en romain.

y) Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait  
 naître

Pour commander aux rois, & pour vivre sans maître;

x) *Loin de lui voler son bien en son absence.* ] Le mot *voler* est bas ; on employe dans le stile noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, &c.

y) *Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître &c.* ] Ces deux vers sont de la tragédie de *Cinna* dans le rôle d'*Emilie* ; mais ils conviennent bien mieux à *Emilie* romaine, qu'à un prince arménien.

Au reste, cette scène est très-attachante : toutes les fois que deux personnages se bravent sans se connaître, le succès de la scène est sûr.

Sachez que mon amour est un noble projet  
 Pour éviter l'afront de me voir son fujet.  
 Sachez...

L A O D I C E.

Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne  
 Vous charmait bien du moins autant que ma per-  
 sonne ;  
 Mais telle que je suis, & ma couronne, & moi,  
 Tout est à cet aîné qui fera votre roi ;  
 Et s'il était ici, peut-être en sa présence  
 Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

A T T A L E.

Que ne puis-je l'y voir ! Mon courage amoureux...

N I C O M É D E.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux ;  
 Seigneur, s'il les faisait, il pourrait bien lui-même  
 Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

A T T A L E.

Infolent, est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

N I C O M É D E.

Je ne fais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

A T T A L E.

Peux-tu bien me connaître, & tenir ce langage ?

N I C O M É D E.

N I C O M É D E.

Je fais à qui je parle , & c'est mon avantage ,  
Que n'étant point connu, prince, vous ne savez  
Si je vous dois respect , ou si vous m'en devez.

A T T A L E.

Ah , madame , souffrez que ma juste colère...

L A O D I C E.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère ;  
Je m'en entre.

## S C E N E III. 2)

N I C O M É D E , A R S I N O É , L A O D I C E ,  
A T T A L E , C L É O N E .

N I C O M É D E.

**I**nstruisez mieux le prince votre fils ;  
Madame , & dites lui , de grace , qui je suis :  
Faute de me connaître , il s'emporte , il s'égare ;  
Et ce désordre est mal dans une ame si rare :  
J'en ai pitié.

2) Presque toute la fin de la scène 2<sup>e</sup>. & le commencement de celle-ci font une ironie perpétuelle.

A R S I N O É.

Seigneur, *a)* vous êtes donc ici ?

N I C O M É D E.

Oui, madame, *b)* j'y suis, & Métrobate aussi.

A R S I N O É.

Métrobate ! Ah, le traître !

N I C O M É D E.

Il n'a rien dit, madame,

Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

A R S I N O É.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant ?

Et votre armée ?

N I C O M É D E.

Elle est sous un bon lieutenant ;

Et quant à mon retour, peu de chose le presse.

*a) Vous êtes donc ici. ]* C'est une naïveté qui échape à tout le monde, quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité & cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie.

*b) J'y suis, & Métrobate aussi. ]* Si *Nicomède* eût établi dans la première scène que ce *Métrobate* était un des assassins gagés par *Arsinoé*, ce vers ferait un grand effet ; mais il en fait moins, parce qu'on ne connaît pas encore *Métrobate*.

*c) Et ma maîtresse. ]* On permettait alors ce terme



J'avais ici laissé mon maître, c) & ma maîtresse :  
 Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les romains,  
 Et je viens sauver l'autre, & d'eux, & de vos mains.

A R S I N O É.

C'est ce qui vous amène ?

N I C O M É D E.

Oui, madame, & j'espère  
 Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

A R S I N O É.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

N I C O M É D E.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

A R S I N O É.

d) Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

N I C O M É D E.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace ?

peu tragique. *Maître & maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble.

d) *Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.* ]  
 Souvent en ce tems là on supprimait le *ne* quand il falait l'employer, & on s'en servait quand il falait l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire, *il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte &c.* : *il ne tient qu'à vous* est la même chose qu'*il tient à vous* ; donc le *ne* suivant est un solécisme.

A R S I N O É.

Tenez vous assuré que je n'oublierai rien.

N I C O M É D E.

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

A T T A L E.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

N I C O M É D E.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

A T T A L E.

Ah, seigneur, excusez si vous connaissez mal... e)

N I C O M É D E.

f) Prince, faites moi voir un plus digne rival.  
 Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,  
 Ne vous départez point d'une si noble audace :  
 Mais comme à son secours je n'amène que moi,  
 Ne la menacez plus de Rome, ni du roi.  
 Je la défendrai seul ; attaquez-la de même,

e) On connaît mal, quand on se trompe au caractère :  
*Laodice* dit à *Cléopâtre*, Je vous connaissais mal : *Photin*  
 dit, J'ai mal connu *César*. Mais quand on ignore quel est  
 l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaissais pas*.

f) *Prince, faites moi voir un plus digne rival.* ] Tout  
 ce discours est noble, ferme, élevé : c'est là de la vé-  
 ritable grandeur ; il n'y a ni ironie, ni enflure.

Avec tous les respects qu'on doit au diadème.  
 Je veux bien mettre à part avec le nom d'ainé  
 Le rang de vôtre maître où je suis destiné ;  
 Et nous verrons ainsi g) qui fait mieux un brave  
 homme,  
 Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.  
 Adieu, pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

---

S C E N E I V.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

A R S I N O É.

Q Uoi, tu faisais excuse à qui m'osait braver !

A T T A L E.

Que ne peut point, madame, une telle surprise ?  
 Ce prompt retour me perd, & rompt votre entre-  
 prise.

A R S I N O É.

h) Tu l'entens mal, Attale, il la met dans ma main.

g) *Qui fait mieux des leçons &c.* ] Dans la règle, il faut *qui font* ; & *faire mieux un brave homme* n'est pas élégant.

h) *Tu l'entens mal, Attale, il la met dans ma main.* ] *Tu l'entens mal* est comique, & *mettre dans la main* n'est pas noble.

Va trouver de ma part l'ambassadeur Romain ;  
*i)* Dedans mon cabinet amène le sans fuite ,  
 Et de ton heureux fort laisse moi la conduite.

A T T A L E.

Mais , madame , s'il faut . . .

A R S I N O É.

Va , n'appréhende rien ;  
 Et pour avancer tout hâte cet entretien.

S C E N E V.

A R S I N O É , C L É O N E.

C L É O N E.

**V**ous lui cachez , madame , un dessein qui le  
 touche !

A R S I N O É.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche.

*i)* *Dedans mon cabinet.* ] Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans*.

*k)* *Qu'un trône aquis par-là ne rende légitime* ] est de la conversation la plus négligée , & ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut , toutes les fois que *Corneille* fait raisonner un prince , un ministre ; tous disent qu'il faut être fourbe & méchant pour régner. On a déjà remarqué , que jamais homme d'état ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est très-difficile de ménager

Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,  
 De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,  
 Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe, ni crime,  
 k) Qu'un trône aquis par-là ne rende légitime.

## C L É O N E.

J'aurais crû les Romains un peu moins scrupuleux,  
 Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

## A R S I N O É.

Ne leur impute pas une telle injustice,  
 Un Romain seul l'a faite, & par mon artifice.  
 l) Rome l'eût laissé vivre, & sa légalité  
 N'eût point forcé les loix de l'hospitalité.  
 m) Savante à ses dépens de ce qu'il savait faire,  
 Elle le souffrait mal auprès d'un adverfaire;  
 Mais quoique par ce triste & prudent souvenir,  
 n) De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,

ses expressions, & de faire entendre avec art des choses  
 qui révoltent.

l) *Rome l'eût laissé vivre, & sa légalité.* ] *Légalité* n'a  
 jamais signifié *justice, équité, magnanimité*; il signifie *au-*  
*tenticité d'une loi, revêtue des formes ordinaires.*

m) *Savante de ce qu'il savait faire.* ] *Savante de* est un  
 barbarisme. *Savante, savait*, répétition fautive.

n) *De chez.* ] *Expression trop basse, de chez lui, de*  
*chez nous.*

Elle aurait vû couler fans crainte, & fans envie ,  
 Chez un prince allié les restes de sa vie.  
 Le seul Flaminius trop piqué de l'afront  
 Que son père défait lui laisse sur le front ,  
 o) ( Car je crois que tu fais que quand l'aigle romaine  
 p) Vit choir ses légions aux bords du Trasimène ,  
 Flaminius son père en était général ,  
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal : )  
 q) Ce fils donc qu'a pressé la soif de la ven-  
 geance ,  
 r) S'est aisément rendu de mon intelligence.

o) *Car je crois que tu fais que quand l'aigle romaine.* ]  
 Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui  
 se heurtent : *car que quand*. Mais ce qu'on doit plus  
 éviter, c'est de dire à sa confidente ce qu'elle fait. Ce  
 tour n'est pas assez adroit.

p) *Vit choir ses légions aux bords du Trasimène.* ] *Choir*,  
 expression absolument vieillie.

q) *Ce fils donc qu'a pressé la soif de la vengeance.* ] Ca-  
 cophonie qu'il faut éviter encore : *donc qu'a*.

r) *S'est aisément rendu de mon intelligence* ] n'est pas  
 français. On est en *intelligence*, on se rend du parti de  
 quelqu'un.

s) *L'espoir d'en voir l'objet.* ] Il faut un effort pour de-  
 viner quel est cet *objet*. C'est par la phrase, l'objet de  
 leur intelligence : par le sens, c'est *Laodice*. La première

- s) L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis  
A pratiqué par lui le retour de mon fils ;  
t) Par lui j'ai jetté Rome en haute jalousie  
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie ,  
Et de voir Laodice unir tous ses états ,  
Par l'hymen de ce prince , à ceux de Prusias :  
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage  
D'un empire si grand sous un si grand courage ,  
u) Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur ,  
Pour rompre cet hymen , & borner sa grandeur ;  
x) Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

loi est d'être clair ; il ne faut jamais y manquer.

t) *Par lui j'ai jetté Rome en haute jalousie* , ] n'est pas français. On inspire de la *jalousie* , on la fait naître. La *jalousie* ne peut être haute ; elle est grande , elle est violente , soupçonneuse , &c.

u) *Il s'en est fait nommer lui-même* . ] Cet *il* se rapporte au prince *Attale* ; mais il en est trop loin. Cela rend la phrase obscure , de même que *borner sa grandeur* ; il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles , les pronoms mal placés jettent toujours de l'embarras dans le stile ; c'est le plus grand inconvénient de la langue française , qui est d'ailleurs si amie de la clarté.

x) *Et voilà le seul point où Rome s'intéresse* . ] Pourquoi *Arfinoé* dit - elle tout cela à une confidente inutile ? *Cléopâtre* dans *Rodogune* tombe dans le même défaut.



## CLÉONE.

γ) Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse :  
 Mais que n'agissait Rome, avant que le retour  
 De cet amant si cher afermit son amour ?

## ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée  
 Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée ,  
 C'était trop hazarder , ζ) & j'ai cru pour le mieux  
 Qu'il falait de son fort l'atirer en ces lieux.  
 a) Métrobate l'a fait par des terreurs paniques ,  
 b) Feignant de lui trahir mes ordres tyraniques ;  
 Et pour l'assaffiner se disant suborné ,  
 Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.  
 Il vient s'en plaindre au roi , lui demander justice ,  
 Et sa plainte le jette au bord du précipice.

La plûpart des confidences sont froides & déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires. Il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, & non pas envie de parler.

γ) *Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse.* ] On *entrep*rend de faire quelque chose, ou bien, on *entrep*rend quelque chose; mais on n'*entrep*rend pas quelqu'un. Cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, & encor c'est dans un autre sens; cela veut dire, *ataquer, demander raison, embarrasser, faire querelle.* Ce vers n'est pas français.

Sans prendre aucun souci de m'en fortifier ,  
 Je saurai m'en servir à me justifier .  
 Tantôt en le voyant c) j'ai fait de l'effrayée ,  
 J'ai changé de couleur , je me suis écriée ;  
 Il a crû me surprendre , & l'a crû bien en vain ,  
 Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

C L É O N E.

Mais quoi que Rome fasse , & qu'Attale prétende,  
 Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

A R S I N O É.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour ,  
 Qu'à dessein d'éblouir le roi , Rome , & la cour.  
 Je n'en veux pas , Cléone , au sceptre d'Arménie ,  
 Je cherche à m'affurer celui de Bithynie ;  
 Et si ce diadème d) une fois est à nous ,

z) *Et j'ai cru pour le mieux.* ] Expression de comédie.

a) *Métrobate l'a fait par des terreurs paniques.* ] *L'a fait,*  
 & *terreurs paniques* , expressions qui n'ont rien de noble.

b) *Feignant de lui trahir* ] est un barbarisme ; il faut , *de*  
*lui dévoiler , de lui déceler , de lui apprendre , de trahir mes*  
*ordres tyraniques en sa faveur.*

c) *J'ai fait de l'effrayée.* ] Les comédiens ont corrigé ;  
*j'ai feint d'être effrayée* ; mais la chose n'en est pas moins  
 petite , & moins indigne de la grandeur du tragique.

d) *Une fois est à nous.* ] *Cet une fois* est une explétive  
 trop triviale.

Que cette reine après se choiffie un époux :  
 Je ne la vais preffer que pour la voir rebelle ,  
 Que pour aigrir les cœurs de fon amant & d'elle .  
 Le roi que le Romain pouffera vivement  
 e) De peur d'ofenfer Rome agira chaudement ;  
 Et ce prince f) piqué d'une juſte colère ,  
 S'emportera fans doute & bravera fon père .  
 S'il eſt prompt & bouillant , le roi ne l'eſt pas moins ;  
 g) Et comme à l'échauffer j'apliquerai mes ſoins ,  
 Pour peu qu'à de tels coups cet amant ſoit ſenſible ,

e) *De peur d'ofenfer Rome , agira chaudement.* ] Cet adverbe eſt proſcrit du ſtile noble.

f) *Piqué d'une juſte colère* ] n'eſt pas français : on eſt piqué d'un procédé & animé de colère.

g) *Et comme à l'échauffer j'apliquerai mes ſoins.* ] Cette phrase & ce tour qui commence par *comme* ſont familiers à *Corneille*. Il n'y en a aucun exemple dans *Racine*. Ce tour eſt un peu trop profaïque. Il réuſſit quelquefois ; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent uſage.

h) *Voila mon cœur ouvert.* ] Mais pourquoi a-t-elle ouvert ſon cœur à *Cléone* ? qu'en réſulte-t-il ? Je fais qu'il eſt permis d'ouvrir ſon cœur ; ces confidences ſont pardonnées aux paſſions. Une jeune princeſſe peut avouer à ſa confidente des ſentimens qui échappent à ſon cœur ; mais une reine politique ne doit faire part de ſes projets qu'à ceux qui les doivent ſervir.

Mon entreprise est sûre, & sa perte infaillible.

h) Voilà mon cœur ouvert, & tout ce qu'il prétend.

i) Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend, Allons, & garde bien le secret de ta reine.

C L É O N E.

Vous me connaissez trop k) pour vous en mettre en peine.

*Fin du premier acte.*

---

i) *Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.* ] Il est clair que *Flaminius* attend la reine, qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. *Nicomède* est arrivé; il va trouver le roi; il n'y a pas un moment à perdre: cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à *Cléone* des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette manière d'instruire le spectateur est sans art & sans intérêt.

k) *Pour vous en mettre en peine.* ] Cela est trop trivial, & ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de *Cléone*; c'est un très grand art de savoir intéresser les confidens à l'action; *Néarque* dans *Polyeucte* montre comment un confident peut être nécessaire.

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

**R**EVENIR sans mon ordre, & se montrer ici!

ARASPE.

Seigneur, vous auriez tort d'en prendre aucun souci;  
Et la *a*) haute vertu du prince Nicomède  
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant  
remède;

Mais tout autre que lui devrait être suspect:  
*b*) Un retour si soudain manque un peu de respect,  
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance

*a*) . Une haute vertu . . . . .

*Pour ce qu'on en peut craindre est un puissant remède.* ]

*Une haute vertu, remède pour ce qu'on en peut craindre, n'est  
ni correct ni clair.*

*b*) *Un retour qui manque de respect!*

*c*) *Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes.* ] *Des  
têtes au-dessus des bras! Il n'était plus permis d'écrire  
ainsi en 1657. mais Corneille ne châtia jamais son style:  
il passe pour valoir mieux par la force des idées que par*

Des secrettes raisons de tant d'impudence.

P R U S I A S .

Je ne les vois que trop , & sa témérité  
 N'est qu'un pur attentat sur mon autorité ,  
 Il n'en veut plus dépendre, & croit que ses conquêtes  
*c)* Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ,  
 Qu'il est lui seul sa règle, & que sans se trahir  
 Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

A R A S P E .

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent.  
*d)* A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ;  
*e)* Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs  
 combats ,  
 Souverains dans l'armée, & parmi leurs soldats,  
 Font du commandement une douce habitude ,  
 Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

l'expression. Cependant observez que toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble & juste, & ses vers sont bons.

*d) A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent. ]* Il semble que les hauts faits suivent un devoir, & qu'ils se ternissent en le suivant. Ce n'est pas parler sa langue.

*e) Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats. ]* Des cœurs enflés de bruit, sont aussi intolérables que des têtes au-dessus des bras.

Dis tout , Arafpe , dis que le nom de fujet  
*f)* Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet ;  
 Que bien que leur naissance au trône les destine ,  
*g)* Si son ordre est trop lent , leur grand cœur s'en  
 mutine :  
 Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû ,  
 Et qui perd de son prix étant trop attendu :  
 Qu'on voit naître de-là mille fourdes pratiques  
*h)* Dans le gros de son peuple , & dans ses domesti-  
 ques ;  
 Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours

De

*f) Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet.* ] Qu'est-ce que le rang d'une gloire ? On ne réduit pas *en* , on réduit *à*. Presque tout le stile de cette pièce est vicieux ; la raison en est , que l'auteur employe le ton de la conversation familière , dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés , & souvent des solécismes & des barbarismes. Le stile de la conversation peut être admis dans une comédie héroïque ; mais il faut que ce soit la conversation des *Condés* , des *la Rochefoucault* , des *Rets* , des *Pascals* , des *Arnauds*.

*g) Si son ordre est trop lent.* ] L'ordre de qui ? de la naissance ? cela ne fait point de sens ; & *mutine* n'est ni assez fort , ni assez relevé.



De son règne ennuyeux, & de ses tristes jours,  
Du moins une insolente & fausse obéissance,  
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

## A R A S P E.

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,  
Seigneur, & qu'en tout autre il faudrait arrêter.  
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;  
Le prince est vertueux, & vous êtes bon père.

## P R U S I A S.

i) Si je n'étais bon père, il serait criminel ;  
Il doit son innocence à l'amour paternel ;  
C'est lui seul qui l'excuse, & qui le justifie ;  
Ou lui seul qui me trompe, & qui me sacrifie.  
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu  
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,

h) *Dans le gros de son peuple & dans ses domestiques.* ] Ces expressions n'appartiennent qu'au stile familier de la comédie.

i) *Si je n'étais bon père.* ] On retrouve un peu *Corneille* dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée & retournée en plusieurs façons ; ce qui était un vice commun en ce tems là. Mais à quoi bon tous ces discours ? que veut *Prusias* ? rien. Quelle résolution prend-il avec *Araspe* ? aucune. Cette scène paraît peu nécessaire, ainsi que celle d'*Arfinoé* & de sa confidente.

Qu'il ne force en fon cœur la nature à se taire.  
 Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père;  
 Mille exemples sanglans nous peuvent l'enseigner ;  
 Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner ;  
 Et depuis qu'une fois elle nous inquiète ,  
 La nature est aveugle, & la vertu muette.

Te le dirai-je , Araspe ? Il m'a trop bien servi ;  
 Augmentant mon pouvoir , il me l'a tout ravi :  
 Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ,  
 Et qui me fait régner en effet est mon maître.  
 Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand.  
 On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.  
 Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'a-  
 proche ;  
 Et sa seule présence est un secret reproche.  
 Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ,  
 Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;  
 Et que si je lui laisse un jour une couronne ,

k) *Qui m'en donne trois , peut m'en ôter une.*

. . . . . *il peut tout ce qu'il veut.*

. . . . . *s'il veut tout ce qu'il peut.*

Ces antithèses & ces figures de mots , comme on l'a déjà remarqué , doivent être bien rares. La versification héroïque exige que les vers ne finissent point par des verbes en monosyllabes , l'harmonie en souffre : *il peut , il veut , il*

Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.  
 J'en rougis dans mon ame ; & ma confusion,  
 Qui renouvelle & croît à chaque occasion,  
 Sans cesse offre à mes yeux cette vûe importune,  
 Que k) qui m'en donne trois peut bien m'en ôter  
 une ;  
 Qu'il n'a qu'à l'entreprendre , & peut tout ce qu'il  
 veut.  
 Juge , Araspe , où j'en suis , s'il veut tout ce qu'il  
 peut.

## A R A S P E.

Pour tout autre que lui je fais comme s'explique  
 La règle de la vraie & saine politique.

Aussi-tôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,  
 Encor qu'il soit sans crime , il n'est pas innocent :  
 On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;  
 C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre ;  
 Et qui fait bien régner l'empêche prudemment

*fait , il court , font des syllabes fêches & rudes ; il n'en est pas de même dans les rimes féminines ; il vole , il presse , il prie ; ces mots sont plus soutenus , ils ne valent qu'une syllabe. Mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllabe longue & harmonieuse. Ces petites finesse de l'art sont à peine connues , & n'en sont pas moins importantes.*

De mériter un juste & plus grand châtement;  
 Et prévient par un ordre à tous deux salutaire,  
 Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait  
 faire.

Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu,  
 Je vous l'ai déjà dit.

P R U S I A S.

Et m'en répondras-tu?

Me feras-tu garant de ce qu'il pourra faire  
 Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère?  
 l) Et le prens-tu pour homme à voir d'un œil égal  
 Et l'amour de son frère, & la mort d'Annibal?  
 Non, ne nous flatons point, il court à sa vengeance,  
 Il en a le prétexte, il en a la puissance,  
 Il est l'astre naissant qu'adorent mes états,  
 Il est le Dieu du peuple, & celui des soldats.  
 Sûr de ceux-ci sans doute l) il vient soulever l'autre,  
 Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre :  
 Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,  
 N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.  
 Je veux bien toutefois agir avec adresse,

l) *Et le prens-tu pour homme...*

*Il vient soulever l'autre,*

*Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre.]*

Expressions vicieuses. On ne peut dire *l'autre* que quand

Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse ,  
 Le chasser avec gloire , & mêler doucement  
 Le prix de son mérite à mon ressentiment.  
 Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre ,  
 Quoi qu'il ait fait pour moi , quoi que j'en voye à  
 craindre,  
 Duffai-je voir par-là tout l'état hazardé . . .

A R A S P E.

Il vient.

---

S C E N E II.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ARASPE.

P R U S I A S.

**V**ous voilà, Prince ! Et qui vous a mandé ?

N I C O M É D E.

La seule ambition de pouvoir en personne  
 Mettre à vos pieds, seigneur, encor une couronne ,  
 De jouir de l'honneur de vos embrassemens ,  
 Et d'être le témoin de vos contentemens.  
 Après la Capadoce heureusement unie

on l'opose à *l'un*. Le *nôtre* ne peut se dire à la place du  
*mien* , à moins qu'on n'ait déjà parlé au pluriel. Je le ré-  
 pète encore , rien n'est si difficile & si rare que de bien  
 écrire.

Aux royaumes du Pont & de la Bithynie ;  
 Je viens remercier & mon père, & mon roi,  
 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,  
*m)* D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,  
 Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

## P R U S I A S.

Vous pouviez vous passer de mes embrassemens,  
 Me faire par écrit de tels remercimens ;  
 Et vous ne deviez pas enveloper d'un crime  
 Ce que votre victoire *n)* ajoute à votre estime.  
 Abandonner mon camp en est un capital,  
 Inexcusable en tous, & plus *o)* au général ;  
 Et tout autre que vous, malgré cette conquête,  
 Revenant sans mon ordre eût payé de sa tête.

## N I C O M É D E.

J'ai failli, je l'avoue, & mon cœur imprudent

*m)* *D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire.* ] On ne choisit point un bras pour une gloire.

*n)* *Ajoute à votre estime,* ] n'est pas français en ce sens : l'estime où nous sommes n'est pas notre estime. On ne peut dire *votre estime*, comme on dit *votre gloire*, *votre vertu*.

*o)* *Au général* ] est un solécisme ; il faut *dans un général*.

*p)* *Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime.* ] *Un petit crime*, cette épithète n'est pas du stile de la tra-



A trop crû les transports d'un désir trop ardent :  
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense ,  
Lui seul à mon devoir fait cette violence.

Si le bien de vous voir m'était moins précieux ,  
Je serais innocent ; mais si loin de vos yeux ,  
Que j'aime mieux , seigneur , en perdre un peu  
d'estime ,

p) Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit  
crime ,

Qui ne craindra jamais la plus sévère loi ,  
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

P R U S I A S.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père ,  
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.  
Je ne veux voir en vous que mon unique apui.  
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.  
L'ambassadeur Romain me demande audience ,

gédie. Le crime de *Nicomède* est en effet bien faible. *Nicomède* parle ici ironiquement à son père, comme il a parlé à son frère ; car par ce *désir trop ardent* il entend le désir qu'il avait de voir sa maîtresse. Il n'a point du tout d'*amour* pour son père ; le public n'en est pas fâché. On méprise *Prusias* ; on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté. *Petit crime* , *bonheur si grand* ; ces contrastes affectés font un mauvais effet.



Il verra ce qu'en vous je prens de confiance ;  
 Vous l'écouteriez, prince, & répondrez pour moi.  
 Vous êtes aussi-bien le véritable roi ,  
 Je n'en suis plus que l'ombre, & l'âge ne m'en laisse  
 q) Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma  
 vieillesse ;  
 Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder.  
 L'intérêt de l'état vous doit seul regarder.  
 Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute :  
 Mais gardez vous aussi d'oublier votre faute ;  
 r) Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain,  
 Pour la bien réparer , retournez dès demain.  
 s) Remettez en éclat la puissance absolue,  
 Attendez la de moi comme je l'ai reçue,

q) *Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend.* ] On rend un honneur ; on ne rend point un titre d'honneur.

r) *Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain.* ] Cette expression *faire brèche* n'est plus d'usage ; ce n'est pas que l'idée ne soit noble , mais en français toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article , il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire assaut*, *faire force de voiles*, *faire de nécessité vertu*, *faire ferme*, *faire brèche*, *faire alte* &c. Toutes expressions bannies du vers héroïque.

s) *Remettez en éclat la puissance absolue.* ] Comme on

Inviolable , entière ; & n'autorisez pas  
 De plus méchans que vous *t*) à la mettre plus bas.  
 Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,  
 Vous défobéiraient sur votre propre exemple.  
 Donnez leur en un autre , & montrez à leurs yeux  
 Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

N I C O M É D E.

J'obéirai , seigneur , & plus tôt qu'on ne pense ;  
 Mais je demande un prix de mon obéissance.

La reine d'Arménie est dûe à ses états,  
 Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats ;  
*u*) Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire ;  
 De grace , acordez moi l'honneur de l'y conduire.

P R U S I A S.

Il n'appartient qu'à vous , & cet illustre emploi

ne met rien en éclat, on n'y remet rien ; on donne de l'éclat ; on met en lumière , en évidence , en honneur , en son jour.

*t*) *A la mettre plus bas.* ] Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage & n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosyllabe ; ne finissez jamais un vers par *bas* , à *bas* , plus *bas* , *haut* , plus *haut*.

*u*) *Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire.* ] Cette métaphore est vicieuse , en ce qu'elle suppose que cet astre de *Laodice* est descendu du ciel en terre.

Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi :  
 Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,  
 x) Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie.  
 Tandis que je ferai préparer son départ,  
 Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

N I C O M É D E.

y) Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

P R U S I A S.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.  
 Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;  
 z) Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

S C E N E III.

PRUSIAS, NICOMÉDE, FLAMINIUS,  
 A R A S P E.

F L A M I N I U S.

**S**UR le point de partir, Rome, seigneur, me mande

x) *Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie.* ] Prusias veut aussi railler. Cette pièce est trop pleine de railleries & d'ironies.

y) *Elle est prête à partir sans plus grand équipage.* ] Ce dernier hémistiche est absolument du stile de la comédie.

z) *Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.* ] Vers trop familier : mais à quoi se rapporte cet ordre, à l'ambassadeur, à l'outrage, ou à l'équipage ?

Que je vous fasse encor pour elle une demande.

Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;

Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris,

Par les hautes vertus, & les a) illustres marques

Qui font briller en lui le sang de vos monarques.

Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner ;

C'est à vous de le croire, & de le témoigner.

b) Si vous faites état de cette nourriture,

Donnez ordre qu'il régne, elle vous en conjure ;

c) Et vous ofenseriez l'estime qu'elle en fait,

Si vous le laissiez vivre & mourir en fujet.

Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire,

Où vous lui destinez un souverain empire.

## P R U S I A S.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple & le sénat ;

Ne trouveront en moi jamais un père ingrat ;

[ a) *Illustres marques.* ] On a déjà plusieurs fois remarqué ce mot vague qui n'est que pour la rime.

[ b) *Si vous faites état de cette nourriture.* ] *Nourriture* est ici pour *éducation* ; & dans ce sens il ne se dit plus : c'est peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* est aussi aboli.

[ c) *Et vous ofenseriez l'estime qu'elle en fait.* ] On ne fait point l'estime : cela n'a jamais été français ; on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime, & c'est

d) Je crois que pour régner il en a les mérites,  
 Et n'en veux point douter après ce que vous dites :  
 Mais vous voyez , seigneur , le prince son aîné,  
 Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;  
 Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;  
 Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire.  
 e) Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

N I C O M É D E.

Seigneur , c'est à vous seul de faire Attale roi.

P R U S I A S.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

N I C O M É D E.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.

précisément parce qu'on la sent , qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour , de l'amitié : on ne fait de l'amour ni de l'amitié.

d) *Je crois que pour régner il en a les mérites.* ] Ni ces expressions , ni cette construction ne sont françaises : *Il en a les mérites pour régner !*

e) *Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.* ] Le roi *Prusias* , qui n'est déjà pas trop respectable , est peut-être encor plus avili dans cette scène , où *Nicomède* lui donne en présence de l'ambassadeur de Rome des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que connaissant la fierté de son fils , & sachant combien ce disciple d'*Annibal* hait les Romains , il le char-

De quoi se mêle Rome , & d'où prend le sénat ,  
 Vous vivant , vous régnaut , ce droit sur votre état ?  
 Vivez , réglez , seigneur , jusqu'à la sépulture ,  
 Et laissez faire après , ou Rome , ou la nature.

P R U S I A S.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

N I C O M É D E.

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;  
 Et de pareils amis en bonne politique . . .

P R U S I A S.

Ah , ne me brouillez point avec la république ,  
 Portez plus de respect à de tels alliés.

ge de répondre à l'ambassadeur de Rome qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. *Prusias* n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche , & il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par *Nicomède*. Il joue un rôle un peu bas ; mais aussi celui de *Nicomède* est bien noble.

C'est toujours un problème à résoudre , si les caractères bas & faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'élève contre eux à une première représentation. On aime à faire tomber sur l'auteur le mépris que lui-même inspire pour le personnage. Les critiques se déchainent. Cependant ces caractères sont dans la nature. *Maxime* dans *Cinna* , *Felix* dans *Polyeucte*.



## N I C O M É D E.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;  
 Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie ,  
 Seigneur , je lui rendrais son présent avec joye .  
 S'il est si bien instruit en l'art de commander ,  
 C'est un rare trésor *f*) qu'elle devait garder ,  
 Et conserver chez soi sa chère nourriture ,  
 Ou pour le consulat , ou pour la dictature .

F L A M I N I U S à *Prusias*.

Seigneur , dans ce discours qui nous traite si mal ,  
 Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;  
 Ce perfide ennemi de la grandeur romaine ,  
*g*) N'en a mis en son cœur que mépris & que haine .

## N I C O M É D E.

Non , mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point ,  
 D'estimer beaucoup Rome , & ne la craindre point .  
 On me croit son disciple , *h*) & je le tiens à gloire ;

*f*) *Qu'elle devait garder , Et conserver sa chère nourriture .* ] Cela n'est pas français ; & *conserver* ne se lie pas avec *qu'elle devait* .

*g*) *N'en a mis en son cœur que mépris .* ] Cela n'est pas français ; *n'en mettre que mépris !*

*h*) *Et je le tiens à gloire .* ] Cette manière de s'exprimer a vicilli .



Et quand Flaminius ataqne sa mémoire,  
 Il doit savoir qu'un jour il me fera raison,  
 D'avoir réduit mon maître au secours du poison,  
 Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme  
 Commença par son père à triompher de Rome.

F L A M I N I U S.

Ah ! c'est trop m'outrager.

N I C O M É D E.

N'outragez plus les morts.

P R U S I A S.

Et vous , ne cherchez point à former de discords ;  
 Parlez , & nettement sur ce qu'il me propose.

N I C O M É D E.

Hé bien , s'il est besoin de répondre autre chose,  
 Attale doit régner , Rome l'a résolu ;  
 Et puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,  
 C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

i) Attale a le cœur grand , l'esprit grand , l'ame  
 grande ,

i) *Attale a le cœur grand , l'esprit grand , l'ame grande.* ] Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés. En effet cette distinction du cœur , de l'esprit & de l'ame , cette énumération de parties faite ironiquement est trop loin du ton de la tragédie , & cette répétition de *grand* & *grande* est comique.

Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi ;  
 Mais c'est trop que d'en croire un romain sur sa foi.  
 Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,  
 S'il a cette vertu, cette valeur insigne :  
 Donnez lui votre armée, & voyons ces grands  
 coups ;

k) Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;  
 Qu'il régne avec éclat sur sa propre conquête,  
 Et que de sa victoire il couronne sa tête.  
 Je lui prête mon bras, & veux dès maintenant,  
 S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.  
 L'exemple des romains m'autorise l) à le faire ;  
 Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;  
 Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,  
 Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'aîné.  
 Les bords de l'Hellepont, ceux de la mer Ægée,  
 m) Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,  
 Offrent une matière à son ambition . . . .

FLAMINIUS.

k) *Qu'il en fasse pour lui &c.* ] On ne devine pas d'abord ce que veut dire cet *en* ; il est très-inutile, & il se rapporte à *vertu* qui est deux vers plus haut.

l) *A le faire.* ] On a déjà dit que cette expression ne doit jamais être admise ; elle est ici vicieuse, parce que  
 le

## F L A M I N I U S.

Rome prend tout ce reste en sa protection ;  
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes ,  
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

## N I C O M É D E.

J'ignore sur ce point les volontés du roi ;  
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;  
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces places ,  
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins ,  
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;  
Et n) si Flaminius en est le capitaine ,  
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

## P R U S I A S.

Prince , vous abusez trop tôt de ma bonté.  
Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;  
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère . . .

*le faire se rapporte à être , & signifie à la lettre , faire son lieutenant.*

*m) Le reste de l'Asie à nos côtes rangée. ] On dit ranger les côtes ; mais non une côte rangée , pour située.*

*n) Si Flaminius. ] Ce n'est pas le même Flaminius , mais l'insulte n'en est pas moindre.*

N I C O M É D E.

o) Ou laissez moi parler, sire, ou faites moi taire.  
Je ne fais point répondre autrement pour un roi,  
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

P R U S I A S.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte ;  
Et vous devez domter l'ardeur qui vous emporte.

N I C O M É D E.

Quoi ? je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,  
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,  
Que de vous menacer on a même l'audace,  
Et je ne rendrai point menace pour menace ?  
Et je remercierai qui me dit hautement  
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément ?

P R U S I A S à *Flaminius*.

Seigneur, vous pardonnez aux p) chaleurs de son  
âge ;  
Le tems & la raison q) pourront le rendre sage.

o) *Ou laissez moi parler, sire, ou faites moi taire.* ] Il est clair qu'il n'y a pas de milieu ; le sens est, *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez moi parler.*

p) *Chaleurs de son âge.* ] Mauvais terme.

q) *Pouront le rendre sage.* ] C'est ce qu'on dit à un en-

## N I C O M É D E .

La raison & le tems m'ouvrent assez les yeux,  
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,  
Avec une vertu qui fût imaginaire,  
( Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets,  
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits,  
Dont il a vû dans Rome éclater le mérite,  
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite : )  
Si j'avais donc vécu dans ce même repos  
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,  
Elle me laisserait la Bithynie entière,  
Telle que de tout tems l'aîné la tient d'un père,  
Et s'empresse moins à le faire régner,  
Si vos armes sous moi n'avaient sù rien gagner.  
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie  
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,  
Il faut la diviser, & dans ce beau projet  
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet;  
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,  
Il a plus de vertu que n'en eût Alexandre;

fant mal moriginé ; ce n'est pas ainsi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes ; & si ce jeune homme n'est pas sage , pourquoi *Prusias* l'a-t-il chargé de parler pour lui ?

r) Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon  
rang,

Le bien de mes ayeux, ou le prix de mon sang.  
Graces aux immortels, l'effort de mon courage,  
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage:  
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, & promptement;  
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement.  
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,  
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

F L A M I N I U S.

A ce que je puis voir, vous avez combatu,  
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.  
Les plus rares exploits que vous avez pû faire  
N'ont s) jetté qu'un dépôt sur la tête d'un père;  
Il n'est que gardien de leur illustre prix,  
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,  
Puisque cette grandeur à son trône atachée

r) *Et je lui dois quitter.* ] On ne dit point *quitter à*; on dit, *quitter pour*; je dois *quitter pour lui*, ou, je lui *dois céder*, *laisser*, *abandonner*.

s) *Jetter un dépôt sur une tête; être gardien d'un illustre prix; une grandeur épanchée.* ] Toutes expressions impropres & incorrectes. De plus, ce discours de *Flaminius* semble un peu sophistique. L'exemple de *Scipion* qui ne prit point Carthage pour lui, & qui ne le pouvait pas,



Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.  
 Certes, je vous croyais un peu plus généreux.  
 Quand les romains le font, ils ne font rien pour  
 eux.

Scipion dont tantôt vous vantiez le courage,  
 Ne voulait point régner sur les murs de Carthage;  
 Et de tout ce qu'il fit pour l'empire Romain,  
 Il n'en eut que la gloire & le nom d'Africain.  
 Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;  
 Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir  
 Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,  
 1) Si vous en consultiez des têtes bien sensées,  
 Elles vous déferaient de ces belles pensées;  
 Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.  
 Prenez quelque loisir de rêver là-dessus;  
 u) Laissez moins de fumée à vos feux militaires,

ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas  
 républicain, & qui a des droits sur ses conquêtes.

1) *Si vous en consultiez des têtes bien sensées,  
 Elles vous déferaient de ces belles pensées.  
 Prenez quelque loisir de rêver.]*

*Des têtes bien sensées & de belles pensées, cela est du stile  
 de madame Pernelle dans Molière.*

\* ) *Laissez moins de fumée à vos feux militaires,*

Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

N I C O M É D E.

Le tems pourra donner quelque décision,

x) Si la pensée est belle, ou si c'est vision.

Cependant...

F L A M I N I U S.

Cependant, si vous trouvez des charmes

A pousser plus avant la gloire de vos armes,

Nous ne la bornons point; mais comme il est permis

Contre qui que ce soit de servir ses amis,

Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,

Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez

Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez :

Le Pont fera pour vous avec la Galatie,

Avec la Capadoce, avec la Bithynie.

Ce bien de vos ayeux, ce prix de votre sang,

*Et vous pourrez avoir des visions plus claires.]*

*Laisser de la fumée est inintelligible. D'ailleurs la fumée des feux militaires est une figure trop bizarre. Le second vers est du bas comique.*

x) *Si la pensée est belle, ou si c'est vision.]* Même stîle & même défaut.

y) *La pièce est délicate & ceux qui l'ont tissée.]* Le mot de *pièce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire.

Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;  
 Et puisque leur partage est pour vous un supplice ,  
 Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.  
 Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

( à Prusias.

La reine d'Arménie a besoin d'un époux ,  
 Seigneur , l'ocasion ne peut être plus belle ;  
 Elle vit sous vos loix , & vous disposez d'elle.

N I C O M É D E.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi ,  
 Comme vous l'avez dit , sans rien prendre sur moi.  
 γ) La pièce est délicate , & ceux qui l'ont tissue  
 A de si longs détours font une digne issue.  
 Je n'y répons qu'un mot , ζ) étant sans intérêt.

Traitez cette princesse en reine comme elle est ;  
 Ne touchez point en elle aux droits du diadème ,

C'est d'ailleurs une expression populaire lorsqu'elle signifie *intrigue*.

ζ) *Etant sans intérêt.* ] Comment peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit publiquement au premier acte que *Laodice* est sa maîtresse, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre sa défense ? Voudrait-il cacher son amour à *Flaminius* & le tromper ? Un tel dessein convient-il à la fierté du caractère de *Nicomède* ? *Flaminius* ne doit-il pas être instruit ?

Ou pour les maintenir je périrai moi-même.  
 Je vous en donne avis, & que jamais les rois,  
 Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos loix;  
 Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

P R U S I A S.

a) N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose?

N I C O M É D E.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,  
 Sachant ce que je puis, b) me pousse trop à bout.

P R U S I A S.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

N I C O M É D E.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.  
 Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,  
 A traiter Laodice en reine comme elle est :  
 C'est moi qui vous en prie.

a) *N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose?* ] Cette interrogation de *Prusias*, qui n'a rien dit pendant le cours de cette scène, n'a-t-elle pas quelque chose de comique?

b) *Me pousse trop à bout.* ] Cette expression est encore comique, ou du moins familière; *Racine* s'en est servi dans *Bajazet* :

Pouffons à bout l'ingrat ;

mais le mot *ingrat* qui finit la phrase la relève. Ce sont de petites nuances qui distinguent souvent le bon du mauvais.

## S C E N E I V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

F L A M I N I U S.

**H**É quoi, *c)* toujours obstacle?

P R U S I A S.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.  
 Cet orgueilleux esprit enflé de ses succès,  
 Pense bien de son cœur *d)* nous empêcher l'accès;  
 Mais il faut que chacun suive sa destinée.  
*e)* L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;  
 Et les raisons d'état plus fortes que ses nœuds,  
 Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

*c) Toujours obstacle* ] n'est pas français; & *grand miracle* n'est pas noble.

*d) Nous empêcher l'accès.* ] On ne dit point *empêcher à*, cela n'est pas français.

*e) L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée.* ] Ce tour est impropre. Il semble que des rois se marient l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement.

f) Comme elle a de l'amour , elle aura du caprice.

## P R U S I A S .

Non, non , je vous répons, seigneur, de Laodice ;  
Mais enfin elle est reine , & cette qualité  
Semble exiger de nous quelque civilité.

J'ai sur elle après tout une puissance entière ,  
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.

Rendons lui donc visite , & comme ambassadeur

g) Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.

Je seconderai Rome , & veux vous introduire ;

h) Puisqu'elle est en nos mains , l'amour ne nous  
peut nuire .

*f) Comme elle a de l'amour , elle aura du caprice.* ] Et ce vers & l'idée qu'il représente appartient absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours.

*g) Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.* ] Il semble qu'il appelle ici la reine Laodice *sa grandeur* , comme on dit *sa majesté* , *son excellence*.

*h) Puisqu'elle est en nos mains.* ] Le pronom *elle* se rapporte à Rome qui est le dernier nom. La construction dit , *Puisque Rome est en nos mains* ; & l'auteur veut dire , *Puisque Laodice est en nos mains*. Voyez la note au premier acte.



i) Allons de sa réponse à votre compliment  
Prendre l'ocasion de parler hautement.

*Fin du second acte.*

i) *Allons de sa réponse à votre compliment.*] Ces deux vers font trop mal construits ; le mot de *compliment* ne se peut recevoir dans la tragédie , s'il n'est annobli par une épithète. Pour le mot de *civilité* il ne doit jamais entrer dans le stile héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être annobli , c'est le rôle de *Prusias*.

---

---



---

## A C T E III.

### S C E N E P R E M I E R E.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

P R U S I A S.

**R**EINE, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,

- a) Sa perte vous devrait donner quelques allarmes.
- b) Qui tranche trop du roi ne régné pas longtems.

L A O D I C E.

J'observerai, seigneur, ces avis importants ;  
Et si jamais je régné, on verra la pratique

a) *Sa perte vous devrait donner quelques allarmes.* ] L'auteur n'exprime pas sa pensée ; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre.* Mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déjà perdu. Or une perte donne des regrets, & non des allarmes.

b) *Qui tranche trop du roi.* ] Cette manière de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique.

c) *Chemin de régner* ] ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses.

d) *Vous devriez faire* ] à la fin d'un vers, & *plus d'estime* au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle

D'une si salutaire & noble politique.

P R U S I A S.

Vous vous mettez fort mal au c) chemin de régner.

L A O D I C E.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

P R U S I A S.

Vous méprisez trop Rome, & d) vous devriez faire  
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

L A O D I C E.

Vous verriez qu'à tous deux je rens ce que je doi,  
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

e) Recevoir ambassade en qualité de reine,  
Ce serait à vos yeux faire la souveraine,  
Entreprendre sur vous, & dedans votre état,  
Sur votre autorité commettre un attentat.

un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remarquer cette faute. Le lecteur la remarquera aisément partout où elle se trouve. Nous avons déjà observé que *faire estime, faire plus d'estime*, n'est pas français.

e) *Recevoir ambassade en qualité de reine.*] Ces petites discussions, ces subtilités politiques sont toujours très-froides. D'ailleurs elle peut fort bien négotier avec *Flaminius* chez *Prusias* qui lui sert de tuteur : & en effet elle lui parle en particulier le moment d'après.

Je la refuse donc , seigneur , & me dénie  
 L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.  
 C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur  
 Je puis honorer Rome en son ambassadeur ,  
 Faire réponse en reine , & comme le mérite  
 Et de qui l'on me parle , & qui m'en sollicite.  
*f)* Ici c'est un métier que je n'entens pas bien ,  
 Car *g)* hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;  
 Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise  
 Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise ,  
 A vivre indépendante , & n'avoir *h)* en tous lieux  
 Pour souverains que moi , la raison , & les dieux.

*f) Ici c'est un métier.* ] Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie , comme , *le métier des armes*. Il est heureusement employé par *Racine* dans le sens le plus bas. *Athalie* dit à *Joas* :

Laissez-là cet habit , quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des juifs.

*g) Hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.* ] Si elle n'est rien hors de l'Arménie , pourquoi dit-elle tant de fois , qu'elle conserve toujours le titre & la dignité de reine , qu'on ne peut lui ravir ? Etre reine & en tenir le rang , c'est être quelque chose. *Cornille* n'aurait-il pas mis , *Hors de l'Arménie , je ne puis rien ?* alors cette phrase & celles qui la suivent deviennent claires. Je ne puis rien ici , mais

## P R U S I A S.

Ces dieux vos souverains , & le roi votre père ,  
 De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;  
 Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois  
 Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.  
 Pour en faire l'épreuve allons en Arménie :  
*i*) Je vais vous y remettre en bonne compagnie ;  
 Partons , & dès demain , puisque vous le voulez.  
 Préparez vous à voir vos pays désolés ,  
 Préparez vous à voir par toute votre terre  
 Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre ,  
*k*) Des montagnes de morts , des rivières de fang.

je n'y conserve pas moins le titre de reine , & en cette  
 qualité je ne connais de véritables souverains que les  
 dieux.

*h*) *En tous lieux* ] ne peut signifier que l'Arménie ; car  
 elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du  
 moins là une apparence de contradiction ; & *en tous lieux*  
 est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut.

*i*) *Je vais vous y remettre en bonne compagnie.* ] C'est-  
 à-dire , accompagnée d'une armée ; mais cette expression ,  
 pour vouloir être ironique , ne devient-elle pas comique ?

*k*) *Des montagnes de morts , des rivières de fang.* ] Cette  
 scène est une suite de la conversation dans laquelle on a  
 proposé à *Laodice* la main d'*Attale* ; sans cela ce long détail  
 de menaces paraîtrait déplacé ; le spectateur ne voit pas

L A O D I C E.

Je perdrai mes états , & garderai mon rang ;  
 Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette  
 Me feront votre esclave , & non votre sujette.  
 Ma vie est en vos mains , mais non ma dignité.

P R U S I A S.

Nous ferons bien changer ce courage indomté ;  
 Et quand vos yeux frappés de toutes ces misères  
 Verront Attale assis au trône de vos pères ,  
 Alors peut-être , alors , vous le prierez en vain  
 Que pour y remonter il vous donne la main.

L A O D I C E.

Si jamais jusques-là votre guerre m'engage,  
 1) Je serai bien changée & d'ame & de courage.  
 Mais peut-être , seigneur , vous n'irez pas si loin ;  
 Les dieux , de ma fortune auront un peu de soin ;

Ils

comment la princesse peut les mériter : elle vient par déférence pour le roi de refuser une ambassade ; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible *Prusias* qui parle tout d'un coup de *montagnes de morts* à une jeune princesse , ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts , & qui sont hardis avec les faibles ?

1) *Je serai bien changée & d'ame.* ] Mauvaise façon de parler. *Ame & courage* , pléonafme.

Ils vous inspireront , ou trouveront un homme  
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

P R U S I A S.

Sur un présomptueux vous fondez votre apui ;  
Mais il court à sa perte , & vous traîne avec lui.

Pensez-y bien , madame , & faites vous justice ;  
Choisissez d'être reine , ou d'être Laodice ;  
Et pour dernier avis que vous aurez de moi ,  
Si vous voulez régner , faites Attale roi.

m) Adieu.



S C E N E II.

F L A M I N I U S , L A O D I C E.

F L A M I N I U S.

**M**Adame, n) enfin une vertu parfaite...

m) *Adieu.* ] Remarquez qu'un ambassadeur de Rome, qui ne dit mot dans cette scène, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler.

n) *Enfin une vertu parfaite.* ] Ce n'est guères que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très-petite ; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention.



## L A O D I C E.

Suivez le roi, seigneur , o) votre ambassade est faite;  
Et je vous dis encor , pour ne vous point flater,  
Qu'ici je ne la dois , ni ne veux l'écouter.

## F L A M I N I U S.

Et je vous parle aussi dans ce péril extrême ,  
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,  
Et qui touché du fort que vous vous préparez ,  
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ose donc comme ami vous dire en confidence ,  
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence ,  
Et doit considérer , pour son propre intérêt ,  
Et les tems où l'on vit , & les lieux où l'on est.  
La grandeur de courage en une ame royale  
p) N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale ,

o) *Votre ambassade est faite* ] est un peu comique.  
*Sofie* dit dans *Amphitryon* :

O juste ciel , j'ai fait une belle ambassade !  
Mais aussi c'est *Sofie* qui parle.

p) *N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale.* ] Cette  
expression est très brutale , surtout d'un ambassadeur à  
une princesse. D'ailleurs ce discours de *Flaminius* , pour  
être fin & adroit , n'en est pas moins entortillé & obscur.  
*Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce  
avec le vrai bonheur , qui se livre à ce qu'elle craint ; &  
cette vertu brutale qui après un grand soupir dit qu'elle avait*

Que son mérite aveugle , & qu'un faux jour d'honneur

Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur ;  
 Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre ,  
 Ne se fait admirer que pour se faire plaindre ,  
 Que pour nous pouvoir dire , après un grand soupir,  
*J'avais droit de régner , & n'ai sù m'en servir.*  
 Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée  
 Nombreuse , obéissante , à vaincre acoutumée.  
 Vous êtes en ses mains , vous vivez dans sa cour.

L A O D I C E.

q) Je ne fais si l'honneur eut jamais un faux jour ,  
 Seigneur , mais je veux bien vous répondre en  
 amie.

Ma r) prudence n'est pas tout-à-fait endormie ;

*droit de régner.* Tout cela est bien étrange ; la clarté , le naturel doivent être les premières qualités de la diction.  
 Quelle différence quand *Néron* dit à *Junie* dans *Racine* :

Et ne préférez point à la folide gloire  
 Des honneurs dont César a dû vous revêtir ,  
 La gloire d'un refus , sujet au repentir.

q) *Je ne fais si l'honneur eut jamais un faux jour.* ] Il semble que *Laodice* par ce vers reproche à *Flaminius* les expressions impropres & les phrases obscures dont il s'est servi.

r) *Prudence endormie , répondre en amie &c.* ] Toutes

Et fans examiner par quel deſtin jaloux

s) La grandeur de courage eſt ſi mal avec vous,  
Je veux vous faire voir que celle que j'étaie  
N'eſt pas tant qu'il vous ſemble une vertu brutale;  
Que ſi j'ai droit au trône, elle ſ'en veut ſervir,  
Et fait bien repouſſer qui me le veut ravir.

Je vois ſur la frontière une puiffante armée,  
Comme vous l'avez dit, à vaincre acoutumée;  
Mais par quelle conduite, & ſous quel général?

t) Le roi, ſ'il ſ'en fait fort, pourrait ſ'en trouver mal;  
Et ſ'il voulait paſſer de ſon pays au nôtre,

u) Je lui confeillerais de ſ'assurer d'un autre.

Mais je vis dans ſa cour, je ſuis dans ſes états,

ces expreſſions ſont familières ; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie.

s) *La grandeur de courage eſt ſi mal avec vous.* ] Stile de converſation familière.

t) *Le roi, ſ'il ſ'en fait fort.* ] Se faire fort de quelque choſe, ne peut être employé pour ſ'en prévaloir ; il ſignifie, J'en répons, je prends ſur moi l'entreprife, je me flatte d'y réuſſir. *Se faire fort*, ne peut être employé qu'en proſe. Pluſieurs étrangers ſe ſont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la proſe & pour la poéſie ; ils ſe ſont bien trompés.

u) *Je lui confeillerais de ſ'assurer d'un autre.* ] *Autre ſe*

Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.  
 Seigneur, dans sa cour même, & hors de l'Arménie,  
*x) La vertu trouve apui contre la tyranie.*  
*y) Tout son peuple a des yeux , pour voir quel*  
 attentat

Font sur le bien public les maximes d'état.  
 Il connaît Nicomède , il connaît sa marâtre ;  
 Il en fait , il en voit la haine opiniâtre ;  
 Il voit la servitude où le roi s'est soumis,  
 Et connaît d'autant mieux les dangereux amis.

Pour moi que vous croyez au bord du précipice ,  
 Bien loin de mépriser Attale par caprice ,  
 J'évite les mépris qu'il recevrait de moi,

raporte à *pays* , & non à *général* , qui est trois vers plus haut.

*x) La vertu trouve apui.* ] Il faut , *trouve un apui* , ou *de l'apui* ; *trouve un secours* , *du secours* , & non *trouve secours*.

*y) Tout son peuple a des yeux.* ] Ce vers & les cinq suivans sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'élève tout d'un coup au 5<sup>e</sup> acte. Reste à favoir s'ils la préparent assez, & s'ils suffisent pour la rendre vraisemblable ; mais un attentat que des maximes d'état font sur le bien public , forment une phrase trop incorrecte , trop irrégulière , & ce n'est pas parler sa langue.

S'il tenait de ma main la qualité de roi.  
 Je le regarderais comme une ame commune,  
 Comme un homme mieux né pour une autre fortune,  
 Plus mon sujet qu'époux ; & le nœud conjugal  
 Ne le tirerait pas de ce rang inégal.  
 Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime ;  
 Ce ferait trop, seigneur, pour un cœur magnanime ;  
 Mon refus lui fait grace ; & malgré ses desirs  
 J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

## F L A M I N I U S .

Si vous me dites vrai , vous êtes ici reine ;  
 Sur l'armée & la cour je vous vois souveraine.  
 ζ) Le roi n'est qu'une idée , & n'a de son pouvoir  
 Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.  
 Quoi , même vous allez jusques à faire grace !  
 Après cela , madame , excusez mon audace ;  
 Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :  
 Recevoir ambassade est encor de vos droits :  
 Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie ,  
 Comme simple romain souffrez que je vous die ,

ζ) *Le roi n'est qu'une idée.* ] On dit bien, *n'est qu'un fantôme*, mais non pas *n'est qu'une idée*. La raison en est que *fantôme* exclut la réalité, & qu'*idée* ne l'exclut pas.

Qu'être allié de Rome , & s'en faire un apui,  
 C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui :  
 Que c'est par-là qu'on tient ses voisins en contrainte,  
 Ses peuples en repos , ses ennemis en crainte :  
 Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi ,  
 Quand il est honoré du nom de son ami :  
 Qu'Attale avec ce titre est plus roi , plus monarque,  
 Que tous ceux dont le front ose en porter la marque ;  
 Et qu'enfin . . .

## L A O D I C E.

Il fufit , *a*) je vois bien ce que c'est :  
 Tous les rois ne font rois *b*) qu'autant comme il  
 vous plaît.

Mais fi de leurs états Rome à son gré dispose ,  
 Certes , pour son Attale elle fait peu de chose ;  
 Et qui tient dans sa main tant de quoi lui donner ,  
 A mendier pour lui devrait moins s'obstiner.  
 Pour un prince si cher sa réserve m'étonne ;  
 Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?  
 C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet ,  
 Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet ,

*a*) *Je vois bien ce que c'est* ] est du stile comique.  
 C'est en général celui de la pièce.

*b*) *Qu'autant comme il vous plaît.* ] Il faut , *autant que.*



S'il venait par votre ordre , & si votre alliance  
 Souillait entre ses mains la suprême puissance.  
 Ce sont des sentimens que je ne puis trahir :  
 Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;  
 Et puisque vous voyez mon ame toute entière ,  
 Seigneur , ne perdez plus menace , ni prière.

## FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?  
 Madame , encor un coup , pensez-y mûrement ;  
 Songez mieux ce qu'est Rome , & ce qu'elle peut  
 faire ;  
 Et si vous vous aimez , craignez de lui déplaire.  
 Carthage étant détruite , Antiochus défait ,  
 Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet.  
 Tout fléchit sur la terre , & tout tremble sur l'onde ;  
 Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

## LAODICE.

c) La maîtresse du monde ! ah , vous me feriez peur ,

c) *La maîtresse du monde , ah vous me feriez peur.* ] Cette expression placée ici ironiquement dégénère peut-être trop en comique. Ce n'est pas là une bonne traduction de cet admirable passage d'Horace , *Et cuncta terrarum subacta , præter atrocem animum Catonis.* Ajoutez que tout tremble sur l'onde est ce qu'on appelle une cheville malheureuse-



S'il ne s'en falait pas l'Arménie , & mon cœur ,  
 Si le grand Annibal n'avait qui lui succède ,  
 S'il ne revivait pas au prince Nicomède ,  
 Et s'il n'avait laissé dans de si dignes mains  
 L'infaillible secret de vaincre les romains.  
 Un si vaillant disciple aura bien le courage  
 D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :  
 L'Asie en fait l'épreuve , où trois sceptres conquis  
*d*) Font voir en quelle école il en a tant appris.  
 Ce sont des coups d'essai , mais si grands , que peut-  
 être  
*e*) Le capitole a lieu d'en craindre un coup de  
 maître ,  
 Et qu'il ne puisse un jour . . .

## F L A M I N I U S .

Ce jour est encor loin ,  
 Madame ; & quelques-uns vous diront au besoin ,

ment amenée par la rime , comme on l'a déjà remarqué  
 tant de fois.

*d*) Font voir en quelle école il en a tant appris. ] Le mot  
*école* est du stile familier ; mais quand il s'agit d'un disci-  
 ple d'*Annibal* , ces mots , *disciple* , *école* , &c. acquièrent  
 de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures.

*e*) Le capitole a lieu d'en craindre un coup de maître. ]

f) Quels dieux du haut en bas renversent les profanes;  
Et que même au sortir de Trébie , & de Cannes,  
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.  
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

## S C E N E III.

NICOMÉDE , LAODICE , FLAMINIUS.

N I C O M É D E.

g) **O**U Rome à ses agens donne un pouvoir  
bien large ,  
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

F L A M I N I U S.

Je fais quel est mon ordre ; & si j'en fors , ou non ,

*Coup d'essai , coup de maître , figure employée dans le Cid , & qu'il ne faudrait pas imiter souvent.*

f) *Quels dieux du haut en bas.* ] Ce mot qui n'est mis là que pour faire le vers , ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux & les profanes ne sont pas là non plus à leur place. Un ambassadeur ne doit pas parler en poète : un poète même ne doit pas dire que son sénat est composé de dieux , que les rois sont des profanes , & que l'ombre du capitolé fit trembler *Annibal*. Un très grand défaut encor est ce mélange d'enflure & de familiarité : *Quelques-uns vous diront au besoin , quels dieux du haut*

C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

N I C O M É D E.

Allez-y donc , de grace , & laissez à ma flame

Le bonheur à son tour d'entretenir madame.

Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès ,

Et vos discours pour elle ont de si grands attraits ,

Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire

Ce que votre harangue y voulait introduire.

F L A M I N I U S.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié ,

Me faisaient lui donner un conseil par pitié.

N I C O M É D E.

Lui donner de la sorte un conseil charitable ,

h) C'est être ambassadeur & tendre , & pitoyable.

*en bas renversent les profanes. Ce stile est entièrement vicieux.*

g) *Ou Rome à ses agens donne un pouvoir bien large. ] Ces deux vers que leur singularité a rendu fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être annoblie; c'est une plaifanterie basse , absolument indigne de la tragédie & de la comédie.*

h) *C'est être ambassadeur & tendre , & pitoyable. ] Le mot pitoyable signifiait alors compatissant , aussi - bien que digne de pitié. Cela forme une équivoque , qui tourne l'am-*

i) Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,  
Madame ?

F L A M I N I U S.

Ah, c'en est trop, & vous vous emportez.

N I C O M É D E.

Je m'emporte ?

F L A M I N I U S.

Sachez qu'il n'est point de contrée  
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée . . .

N I C O M É D E.

Ne nous vantez plus tant son rang & sa splendeur.  
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;  
Il excède sa charge, & lui-même y renonce.  
Mais dites moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

L A O D I C E.

Oui, seigneur.

N I C O M É D E.

Sachez donc que je ne vous prens plus  
Que pour l'agent d'Attale, & pour Flaminius :

bassadeur en ridicule, & on devait retrancher *pitoyable*,  
aussi-bien que *le long & le large*.

i) *Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés.* ] Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du stile burlesque. Mais il y a de tems en tems un air de grandeur qui impose, & sur-

Et si vous me fâchiez , j'ajouterais peut-être ,  
 Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.  
 Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi ;  
 S'ils ne vous satisfont , allez vous plaindre au roi.

F L A M I N I U S.

Il me fera justice , encor qu'il soit bon père ,  
 Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

N I C O M É D E.

Allez de l'un & l'autre embrasser les genoux.

F L A M I N I U S.

Les effets répondront , prince , pensez à vous.

N I C O M É D E.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

S C E N E I V.

N I C O M É D E , L A O D I C E.

N I C O M É D E.

**M**A générosité cède enfin à sa haine.

tout qui intéresse pour *Nicomède* : ce qui est un très grand point.

Au reste jusqu'ici la plupart des scènes ne sont que des conversations assez étrangères à l'intrigue : en général toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau & d'intéressant.

Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas  
 Les infames projets de ses assassinats ;  
 Mais enfin on m'y force , & tout son crime éclate.  
 k) J'ai fait entendre au roi Zénon , & Métrobate ;  
 Et comme leur rapport a de quoi l'étonner ,  
 Lui-même il prend le soin de les examiner.

## L A O D I C E.

Je ne fais pas , seigneur , quelle en fera la fuite ;  
 Mais je ne comprends point toute cette conduite ,  
 Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.  
 Plus elle vous doit craindre, & moins elle vous craint;

k) *J'ai fait entendre au roi Zénon & Métrobate.* ] Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce Zénon. Il ne fait encore quel il est : on fait seulement que Nicomède a conduit deux traîtres avec lui ; mais on ignore que Zénon soit un des deux.

l) *Que les plus clairvoyans y sont bien empêchés.* ] Le mot *clairvoyant* est aujourd'hui banni du stile noble. On ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose* , cela est à peine souffert dans le comique.

Rien n'est plus utile que de comparer ; opofons à ces vers ceux que *Junie* dit à *Britannicus* , & qui expriment un sentiment à peu près semblable , quoique dans une circonstance différente.

Je ne connais Néron , & la cour que d'un jour ;  
 Mais , si je l'ose dire , hélas ! dans cette cour  
 Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !

Et plus vous la pouvez acabler d'infamie,  
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

N I C O M É D E.

Elle prévient ma plainte, & cherche adroitement  
A la faire passer pour un ressentiment ;  
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse  
Nous déguise sa crainte & couvre sa faiblesse.

L A O D I C E.

Les mystères de cour souvent sont si cachés  
D) Que les plus clairvoyans y sont bien empêchés.  
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,

Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence !

Avec combien de joye on y trahit sa foi !

Quel séjour étranger & pour elle & pour moi !

Voilà le stile de la nature. Ce sont là des vers, c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura si longtems entre les gens de lettres sur le mérite de *Corneille* & de *Racine*. Qu'importe à la connaissance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du stile, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, & soit parti de plus loin, & que l'autre ait trouvé la route aplanie ? Ces frivoles questions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne peux trop le redire, est de tâcher de former des poètes, & de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers.



Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre ;  
Rome ne songeait point à troubler notre amour ;  
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour ;  
Et dans ce même jour Rome en votre présence  
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.

m) Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,  
Qui n'attend point le tems de votre éloignement ;  
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage ,  
Qui m'ofusque la vûe , & m'y jette un ombrage.  
Le roi chérit sa femme, il craint Rome, & pour  
vous.

S'il ne voit vos hauts faits d'un œil assez jaloux,  
Qu'il

m) *Pour moi je ne vois goutte.* ] Expression populaire & basse.

n) *Qu'il est trop bon mari, pour être assez bon père.* ] On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Jus- qu'ici on ne voit qu'une petite intrigue & de petites ja- lousies, qui n'ont rien de grand. Ce qui est encor bien plus du ressort de la comédie, c'est cet *Attale* qui vient n'ayant rien à dire, & à qui *Laodice* dit qu'il est un im- portun.

o) *Voyez quel contretems Attale prend ici.* ] On ne dit point *prendre un contretems* ; & quand on le dirait, il ne faudrait pas se servir de ces tours trop familiers.

p) *Qui l'appelle avec nous &c.* ] Est-ce le contretems qui appelle ?

Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire  
*n)* Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.  
*o)* Voyez quel contretens Attale prend ici,  
*p)* Qui l'appelle avec nous, quel projet, quel souci.  
 Je connais mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;  
 Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.  
 Je vous quite.

S C E N E V.

NICOMÉDE, ATTALE, LAODICE.

A T T A L E .

**M** Adame, un si doux entretien

appelle ? A quoi se rapportent *quel projet ! quel souci !*  
 quel mot que celui de *souci* en cette occasion ! elle *connaît*  
*mal ce qu'il faut qu'elle pense ; mais elle en rompra le coup.*  
 Est-ce le coup de ce qu'elle pense ? *Rompre un coup s'il*  
*y faut sa présence !* Il n'y a pas là un vers qui ne soit  
 obscur, faible, vicieux, & qui ne pêche contre la langue.  
 Elle sort en disant, *Je vous quite*, sans dire pourquoi elle  
 quite *Nicomède*. Les personnages importans doivent tou-  
 jours avoir une raison d'entrer & de sortir ; & quand  
 cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se  
 donnent bien de garde de dire, *Je fors*, de peur que le  
 spectateur trop averti de la faute, ne dise, *Pourquoi sor-*  
*tez-vous ?*

N'est plus charmant pour vous , quand j'y mêle le  
mien.

L A O D I C E.

Votre importunité , que j'ose dire extrême ,  
Me peut entretenir en un autre moi-même ;  
Il connaît tout mon cœur , & répondra pour moi ;  
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

---

S C E N E V I.

N I C O M É D E , A T T A L E.

A T T A L E.

**P**uisque c'est la chasser , seigneur , je me retire.

q) *J'ai quelque chose aussi-bien à vous dire.* ] Non-seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi-bien à dire quelque chose* ; mais il faut , autant qu'on peut , dire des choses qui tiennent lieu d'action , qui nouent l'intrigue , qui augmentent la terreur , qui mènent au but. Une simple bravade dont on peut se passer n'est pas un sujet de scène.

r) *Et de ne point mêler. . . ni les secours , ni . . .* ] Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis. Les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance* , c'est un barbarisme de phrase ; dites , *Je n'ai ni crainte ni espérance*.

## N I C O M É D E.

Non , non , *q*) j'ai quelque chose aussi-bien à vous dire ,

Prince. J'avais mis bas , avec le droit d'aîné ,

L'avantage du trône où je suis destiné ;

Et voulant seul ici défendre ce que j'aime ,

Je vous avais prié de l'attaquer de même ,

*r*) Et de ne mêler point , sur-tout dans vos desseins ,

Ni le secours du roi , ni celui des romains :

*s*) Mais , ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne ,

Ou vous n'y mettez rien *t*) de ce qu'on vous ordonne.

## A T T A L E.

Seigneur , vous me forcez à m'en souvenir mal ,

*s*) *Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne.* ] Ces deux vers , ainsi que le dernier de cette scène , sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'Attale , que Corneille cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que Nicomède mette de la grandeur d'ame à injurier tout le monde , & qu'Attale qui est brave & généreux , & qui va bientôt en donner des preuves , ait la complaisance de le souffrir.

Plus on examine cette pièce , plus on trouve qu'il falait l'intituler comédie , ainsi que *Don Sanche d'Aragon*.

*t*) *De ce qu'on vous ordonne* ] est trop fort , & ne s'accorde pas avec le mot de prière.

Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.  
 Vous vous défaites bien de quelques droits d'aïnesse,  
 Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,  
 De toutes les vertus qui vous en font aimer,  
 Des hautes qualités qui savent tout charmer,  
 De trois sceptres conquis, u) du gain de six batailles,  
 u) Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?  
 Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.  
 x) Rendez donc la princesse égale entre nous deux :  
 Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire  
 Qu'à pleine main sur vous a versé la victoire ;  
 Et faites qu'elle puisse oublier une fois  
 Et vos rares vertus, & vos fameux exploits ;  
 Ou contre son amour, contre votre vaillance,  
 Souffrez Rome & le roi dedans l'autre balance.  
 Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger  
 Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids léger.

u) *Du gain, & des glorieux assauts.* ] On ne se défait pas d'un gain de batailles & d'un assaut. Le mot de *se défaire*, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'aïnesse ; mais il est impropre avec des assauts & des batailles gagnées.

x) *Rendez la princesse égale.* ] Il fallait, *rendez le combat égal.*

y) *Si vous n'avez du cœur.* ] Il ne doit pas traiter son

C'est n'avoir pas perdu tout votre tems à Rome ,  
 Que vous favoir ainsi défendre en galant homme.  
 Vous avez de l'esprit, y) si vous n'avez du cœur.

---

## S C E N E VII. 2)

ARSINOÉ, NICOMÉDE, ATTALE, ARASPE.

A R A S P E.

S Eigneur, le roi vous mande.

N I C O M É D E.

Il me mande ?

A R A S P E.

Oui, seigneur.

A R S I N O É.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

N I C O M É D E.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,

frère de poltron, puisque ce frère va faire une action très-belle, & que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire.

2) Cette scène est encor une scène inutile de picoterie & d'ironie entre *Arsinoé* & *Nicomède*. A quel propos *Arsinoé* vient-elle ? quel est son but ? Le roi mande *Nicomède*. Voila une action, petite à la vérité, mais qui peut produire quelque effet. *Arsinoé* n'en produit aucun.

Moi qui ne doute point de cette vérité,  
Madame.

A R S I N O É.

Si jamais vous n'en aviez douté,  
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,  
Amené de si loin Zénon & Métrobate.

N I C O M É D E.

Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler ;  
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

A R S I N O É.

La vérité les force, & mieux que vos largeffes.  
a) Ces hommes du commun tiennent mal leurs  
promesses ;  
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

N I C O M É D E.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

A R S I N O É.

Je le veux bien encor, & je n'en suis fâchée,  
Que d'avoir vû par-là votre vertu tachée,

a) *Ces hommes du commun.* ] Ces mots seuls font la condamnation de la pièce. *Deux hommes du commun stubbornés !* il y a dans cette invention de la froideur & de la basseffe.

b) *A ce compte.* ] On voit assez combien ces termes populaires doivent être proscrits.



Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur  
La noble qualité de mauvais suborneur.

N I C O M É D E.

Je les ai suborné contre vous *b)* à ce compte ?

A R S I N O É.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

N I C O M É D E.

Et vous pensez par-là leur ôter tout crédit ?

A R S I N O É.

Non, seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

N I C O M É D E.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, & que vous vouliez  
croire ?

A R S I N O É.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

N I C O M É D E.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importans ?

A R A S P E.

*c)* Seigneur, le roi s'ennuie, & vous tardez longtems.

A R S I N O É.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

*c) Seigneur, le roi s'ennuie, & vous tardez longtems.] Le roi s'ennuie n'est pas bien noble ; & on est étonné peut-être qu'Araspe, un simple officier, parle d'une manière si pressante à un prince tel que Nicomède.*

N I C O M É D E.

Je commence, madame, enfin à vous entendre.  
 Son amour conjugal chassant le paternel,  
 Vous fera l'innocente, & moi le criminel.  
 Mais...

A R S I N O É.

d) Achevez, seigneur, ce mais, que veut-il dire?

N I C O M É D E.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

A R S I N O É.

Peut-on favoir de vous ces deux mots importans ?

N I C O M É D E.

Vous les faurez du roi, je tarde trop longtems.

d) *Achevez, seigneur, ce mais que veut-il dire ?* ] Cette interrogation qui ressemble au stile de la comédie, n'est évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers suivans qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces répétitions ; elles ne sont plus souffertes aujourd'hui. *Ce mais* est intolérable.

e) Cette fausse accusation ménagée par *Arsinoé* n'est pas sans habileté, mais elle est sans noblesse & sans tragique, & *Arsinoé* est plus basse encor que *Prusias*. Pourquoi les

## S C E N E V I I I. e)

A R S I N O É, A T T A L E.

A R S I N O É.

**N**Ous triomphons, Attale, & ce grand Nicomède  
 Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.  
 Les deux acufateurs que lui-même a produits,  
 Que pour l'affaffiner je dois avoir séduits,  
 Pour me calomnier subornés par lui-même,  
 N'ont sù bien foutenir un si noir stratagême.  
 Tous deux m'ont acufée, & tous deux avoué  
 L'infâme & lâche tour qu'un prince m'a joué.  
 Qu'en présence des rois *f)* les vérités sont fortes!  
*g)* Que pour fortir d'un cœur elles trouvent de  
 portes !

petits moyens déplaisent-ils, & que les grands crimes font tant d'effet ? c'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris ; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant, plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué met le comble à ce défaut.*

*f) Les vérités sont fortes. ]* Ce ne sont point ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître.

*g) Que pour fortir d'un cœur elles trouvent de portes. ]* On

Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !  
Tous deux voulaient me perdre , & tous deux l'ont  
perdu.

## A T T A L E.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture  
Ait laissé votre gloire & plus grande , & plus pure ;  
Mais pour l'examiner , & h) bien voir ce que c'est ,  
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt ,  
Vous ne pourriez jamais sans un peu de scrupule  
Avoir pour deux méchans une ame si crédule.  
Ces perfides tous deux se font dits aujourd'hui  
Et subornés par vous , & subornés par lui :  
Contre tant de vertus , h) contre tant de victoires ,  
Doit-on quelque croyance à des ames si noires ?  
Qui se confesse traître est indigne de foi.

a déjà dit que toute métaphore pour être bonne doit fournir un tableau à un peintre. Il est difficile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette pièce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire , qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment.

h) *Bien voir ce que c'est.* — *Devoir de la croyance contre des victoires.* ] Le premier est trop familier , le second n'est pas exact.

## A R S I N O É.

Vous êtes généreux, Attale, & je le voi ;  
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

## A T T A L E.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère.

*i)* Nous ne sommes qu'un sang, & ce sang dans  
mon cœur

*k)* A peine à le passer pour calomniateur.

## A R S I N O É.

*l)* Et vous en avez moins à me croire assassine,  
Moi dont la perte est sûre à moins que sa ruine ?

## A T T A L E.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,  
Quand ils vous acusaient, je les croyais bien moins.  
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.  
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime.

*i)* *Nous ne sommes qu'un sang.* ] Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas *deux sangs*.

*k)* *A peine à le passer* ] n'est pas français ; on dit dans le comique, *Je le passe pour honnête homme*.

*l)* *Et vous en avez moins à me croire assassine.* ] Je ne fais si le mot *assassine* pris comme substantif féminin se peut dire ; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage.

La fiemme dans la cour lui fait mille jaloux,  
 Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;  
 Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie  
 Qui s'efforce à noircir une si belle vie.

Pour moi, si par foi-même on peut juger d'autrui,  
 Ce que je sens en moi, je le présume en lui.  
 Contre un si grand rival j'agis à force ouverte;  
 Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte,  
 J'emprunte du secours, & le fais hautement:  
 Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,  
 Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,  
 Et n'opose à mes vœux que son propre mérite.

A R S I N O É.

m) Vous êtes peu du monde, & savez mal la cour.

A T T A L E.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'a-  
 mour ?

m) *Vous êtes peu du monde . . .*

. . . . .

*Vous le traitez mon fils & parlez en jeune homme.]*

Stile comique; mais le caractère d'*Attale* trop avili com-  
 mence ici à se développer, & devient intéressant.

On ne peut terminer un acte plus froidement. La rai-  
 son est, que l'intrigue est très froide, parce que personne  
 n'est véritablement en danger.

A R S I N O É.

m) Vous le traitez, mon fils, & parlez en jeune homme.

A T T A L E.

Madame, je n'ai vû que des vertus à Rome.

A R S I N O É.

Le tems vous apprendra, par de nouveaux emplois,  
Quelles vertus il faut à la fuite des rois.

Cependant si le prince est encor votre frère,  
Souvenez vous aussi que je suis votre mère;  
Et malgré les soupçons que vous avez conçus,  
Venez favoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

*Fin du troisième acte.*

---



---



---

 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE. a)

PRUSIAS, ARSINOË, ARASPE.

PRUSIAS.

**F**AITES venir le prince, Araspe.

(*Araspe rentre.*)

Et vous, madame,

Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.

Quel besoin d'acabler mon cœur de vos douleurs,

Quand vous y pouvez tout sans le secours des  
pleurs?

Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?

Doutai-je de son crime, ou de votre innocence?

Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit,

Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOË.

Ah, seigneur, est-il rien qui répare l'injure

a) *Arsinoë* joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, & *Prusias* celui du *malade qui croit sa femme*. Très souvent des scènes tragiques ont le même fonds que des scènes de comédie; c'est alors qu'il faut

Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?  
 Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté,  
 Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?  
 Il en reste toujours quelque indigne mémoire,  
 Qui porte une souillure à la plus haute gloire.  
 Combien dans vôtre cour est-il de médifans,  
 Combien le prince a-t-il d'aveugles partifans,  
 Qui sachant une fois qu'on m'a calomniée,  
 Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?  
 Et si la moindre tache en demeure à mon nom,  
 Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,  
 Suis-je digne de vous ? & de telles allarmes  
 Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

P R U S I A S.

Ah, c'est trop de scrupule, & trop mal présumer  
 D'un mari qui vous aime, & qui vous doit aimer.  
 La gloire est plus solide après la calomnie,  
 Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.  
 Mais voici Nicomède, & je veux qu'aujourd'hui...

---

faire les plus grands efforts pour fortifier par le stile la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entièrement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie. Ainsi dans *Mitridate*, dans *Britannicus* &c.

## SCÈNE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE,  
ARASPE, garde.

ARSINOÉ.

**G**Race , grace , seigneur , à notre unique apui,  
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles ,  
Grace à ce conquérant , *b)* à ce preneur de villes ,  
Grace . . .

NICOMÉDE.

De quoi, madame ? est-ce d'avoir conquis  
Trois sceptres que ma perte expose à votre fils ?  
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie ,  
Que même votre Rome en a pris jalousie ?  
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?  
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?  
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?  
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes,  
Les

*b) A ce preneur de villes. ] C'est encor ici de l'ironie. Nicomède ne doit pas répondre sur le même ton, & ne faire que répéter qu'il a pris des villes.*

*c) Qui n'a que la vertu de son intelligence, ] Cela vent*

Les voilà tous , madame ; & si vous y joignez  
 D'avoir crû des méchans par quelqu'autre gagnés ,  
 D'avoir une ame ouverte , une franchise entière ,  
 Qui dans leur artifice a manqué de lumière ,  
 C'est gloire , & non pas crime à qui ne voit le jour ,  
 Qu'au milieu d'une armée , & loin de votre cour ,  
 c) Qui n'a que la vertu de son intelligence ,  
 Et vivant sans remors , marche sans défiance.

## A R S I N O É.

Je m'en dédis , seigneur , il n'est point criminel ;  
 S'il m'a voulu noircir d'un oprobre éternel ,  
 Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire  
 Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.  
 De cette aversion son cœur préoccupé  
 M'impute tous les traits dont il se sent frappé.  
 Que son maître Annibal , malgré la foi publique ,  
 d) S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique ,  
 Que ce vieillard confie & gloire & liberté  
 Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité ;  
 Ces terreurs , ces fureurs sont de mon artifice.  
 Quelque apas que lui-même il trouve en Laodice ;  
 veut dire , qui ne s'entend qu'avec la vertu.

d) S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique. ] Fureurs d'une terreur est un contresens : fureur est le contraire de la crainte.

C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui,  
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'apui.  
 De cette seule main part tout ce qui le blesse ;  
 Et pour venger ce maître , & sauver sa maîtresse ,  
 S'il a tâché , seigneur , de m'éloigner de vous ,  
 Tout est trop excusable en un amant jaloux.  
 Ce faible & vain effort ne touche point mon ame ;  
 Je fais que tout mon crime est d'être votre femme ,  
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :  
 Car enfin hors de-là que peut-il m'imputer ?  
 Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,  
 A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?  
 Et lorsqu'il l'a falu puissamment secourir ,  
 Que la moindre longueur l'aurait laissé périr ,  
 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?  
 Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?  
 A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent ,  
 Pour hâter les renforts & d'hommes & d'argent ?  
 Vous le savez , seigneur , & pour reconnaissance ,  
 Après l'avoir servi de toute ma puissance ,  
 Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous :  
 Mais tout est excusable en un amant jaloux ,  
 Je vous l'ai déjà dit.

P R U S I A S .

Ingrat , que peux-tu dire ?

N I C O M É D E.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.  
 Je ne vous dirai point que ces puissans secours,  
 Dont elle a confervé mon honneur & mes jours,  
 Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,  
 Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale ;  
 Que par mon propre bras elle amassait pour lui,  
 Et préparait dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.  
 Par quelques sentimens qu'elle ait été poussée,  
 J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée ;  
 Il fait pour mon salut comme elle a fait des  
 vœux ;

Il lui rendra justice, & peut-être à tous deux.

Cependant, puisqu'enfin l'aparence est si belle,  
 Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,  
 Et pour son intérêt vous faire souvenir  
 Que vous laissez longtems deux méchans à punir.  
 Envoyez Métrobate & Zénon au suplice ;  
 Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice ;  
 Tous deux l'ont acufée, & s'ils s'en sont dédits,  
 Pour la faire innocente, & charger votre fils,  
 Ils n'ont rien fait pour eux, & leur mort est trop  
 juste ,

Après s'être joués d'une personne auguste.

L'ofense une fois faite à ceux de notre rang,



- e) Ne se répare point que par des flots de sang.  
 On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire,  
 Il faut sous les tourmens que l'imposture expire,  
 Ou vous exposeriez tout votre sang royal  
 A la légéreté d'un esprit déloyal.  
 L'exemple est dangereux, & hazarde nos vies ;  
 f) S'il met en sûreté de telles calomnies.

## A R S I N O É.

Quoi, feigneur, les punir de la sincérité  
 Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,  
 Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,  
 Qui vous rend votre femme, & m'arrache à ma  
 perte,

e) *Ne se répare point que par des flots de sang.* ] Point que, n'est pas français : il faut, *ne se répare que par des flots.*

f) *Sil met en sûreté de telles calomnies.* ] L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies.* On ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité.

g) *C'est être trop adroit, prince, & trop bien l'entendre.* ] Ce ton bourgeois rend encor le rôle d'Arfinoé plus bas & plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la pièce ; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité.

h) *Laisse là Métrobate, & songe à te défendre.* ] Ce dif-



Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt ,  
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !

g) C'est être trop adroit , prince , & trop bien l'entendre.

P R U S I A S .

h) Laisse là Métrobate , & songe à te défendre.  
Purge toi d'un forfait si honteux & si bas.

N I C O M É D E .

i) M'en purger ! moi , seigneur ! vous ne le croyez pas.

Vous ne savez que trop h) qu'un homme de ma sorte ,

cours est d'un prince imbécile ; c'est précisément de *Métrobate* dont il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables , & cette vérité qu'il néglige lui importe infiniment.

i) *M'en purger ! moi , seigneur ! vous ne le croyez pas.* ] Ce vers est beau , noble , convenable au caractère & à la situation ; il fait voir tous les défauts précédens.

k) *Qu'un homme de ma sorte.* ] *Un homme de sa sorte , qui un peu plus haut se porte , & à qui il faut un grand crime à tenter son devoir , n'a pas un stile digne de ce beau vers ,*

*M'en purger ! moi , seigneur ! vous ne le croyez pas.*  
Il y a de la grandeur dans ce que dit *Nicomède* ; mais il faut que la grandeur & la pureté du stile y répondent.

Quand il se rend coupable , un peu plus haut se  
porte ;

Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,  
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.

Soulever votre peuple , & jeter votre armée  
Dedans les intérêts d'une reine opprimée ,

Venir le bras levé la tirer de vos mains ,

Malgré l'amour d'Attale & l'effort des romains ,

Et fondre en vos pays contre leur tyrannie ,

Avec tous vos soldats , & toute l'Arménie ;

C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi ,

S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.

La fourbe n'est le jeu que des petites ames ,

l) Et c'est là proprement le partage des femmes.

Punissez donc , seigneur , Métrobate & Zénon ;

Pour la reine , ou pour moi , faites vous en raison.

m) A ce dernier moment la conscience presse ;

Pour rendre compte aux dieux tout respect humain  
cesse ;

l) *Et c'est là proprement le partage des femmes.* ] Ce vers quoiqu'indirectement adressé à *Arfinoé* , n'est - il pas un trait un peu fort contre tout le sexe ? Quoique *Cornille* ait pris plaisir à faire des rôles de femmes , nobles , fiers & intéressans , on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas.

n) Et ces esprits légers aprochant des abois,  
Pouraient bien se dédire une seconde fois.

A R S I N O É.

Seigneur...

N I C O M É D E.

Parlez, madame, & dites quelle cause  
A leur juste suplice obstinément s'opose,  
Ou laissez nous penser qu'aux portes du trépas  
Ils auraient des remors qui ne vous plairaient pas.

A R S I N O É.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle;  
Quand je le justifie, il me fait criminelle:  
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,  
Et mon éloignement remettra son esprit;  
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,  
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime,  
Je ne demande point que par compassion

m) *A ce dernier moment la conscience presse.* ] Ces idées sont belles & justes; elles devraient être exprimées avec plus de force & d'élégance.

n) *Et ces esprits légers aprochant des abois.* ] Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus d'usage aujourd'hui. *Un esprit léger qui approche des abois* est une impropriété trop grande.

o) Vous assuriez un sceptre à ma protection ,  
 Ni que pour garantir la personne d'Attale ,  
 Vous partagiez entre eux la puissance royale  
 Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin ,  
 C'était sans mon aveu , je n'en ai pas besoin.

p) Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre ,  
 Si-tôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;  
 Et sur votre tombeau mes premières douleurs  
 Verferont tout ensemble & mon sang, & mes pleurs.

P R U S I A S.

Ah, madame !

A R S I N O É.

Oui, seigneur, cette heure infortunée

q) Par mes derniers soupirs clorra ma destinée ;

o) *Vous assuriez un sceptre à ma protection.* ] Le sens n'est pas assez clair ; elle veut dire , *que ma protection assure le sceptre à mon fils.*

p) *Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre.* ] Cela n'est pas français ; il fallait , *je vous aime trop pour ne vous pas suivre* : ou plutôt, il ne fallait pas exprimer ce sentiment qui est admirable quand il est vrai , & ridicule quand il est faux.

q) *Par mes derniers soupirs clorra ma destinée.* ] *Clorre* , *clos* , n'est absolument point d'usage dans le stile tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène , & ne l'est pas. C'est que *Prusias* sur qui se fixent d'abord les yeux ,

Et puisqu'ainfi jamais il ne fera mon roi ,  
 Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?  
 Tout ce que je demande en faveur de ce gage ,  
 De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage ,  
 C'est que chez les romains il retourne achever  
 Des jours que dans leur sein vous fites élever :  
 Qu'il retourne y traîner , fans péril & fans gloire ,  
 De votre amour pour moi l'impuiffante mémoire.  
 Ce grand prince vous sert , & vous servira mieux ,  
 Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.  
 Et n'appréhendez point Rome , ni sa vengeance ;  
 Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance ;  
 r) Il fait tous les secrets du fameux Annibal ,  
 De ce héros à Rome en tous lieux si fatal ,

partagé entre une femme & un fils , ne dit rien d'intéressant ; il est même encor avili. On voit que sa femme le trompe ridiculement , & que son fils le brave. On ne craint rien au fonds pour *Nicomède* ; on méprise le roi , on hait la reine.

r) *Il fait tous les secrets du fameux Annibal.* ] *Il fait tous les secrets* , est une expression bien basse , pour signifier , *il est l'élève du grand Annibal* , *il a été formé par lui dans l'art de la guerre & de la politique.* *Arsinoé* parle avec trop d'ironie , & laisse peut-être trop voir sa haine , dans le tems qu'elle veut la dissimuler.

Que l'Asie & l'Afrique admirent l'avantage  
 Qu'en tire Antiochus, & qu'en reçut Carthage.

Je me retire donc, afin qu'en liberté  
 Les tendresses du sang pressent votre bonté ;  
 Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence  
 Un prince que j'estime indignement m'ofense,  
 Ni que je sois forcée à vous mettre en couroux  
 Contre un fils si vaillant & si digne de vous.

## S C E N E III.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ARASPE.

P R U S I A S.

s) **N**icomède, en deux mots, ce désordre me  
 fâche ;

s) *Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.* ] Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique & trivial jette du ridicule sur le caractère de *Prusias*, & fait trop apercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie.

t) *Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.* ] Le mot *d'assurer* n'est pas français ici ; il faut *de rassurer*. On assure une vérité ; on rassure une ame intimidée.

u) *J'ai tendresse, j'ai passion.* ] Il faut pour l'exacitude, *j'ai de la tendresse, j'ai de la passion* ; & pour la noblesse & l'élégance, il faut un autre tour.



Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :  
 Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,  
 t) Et tâchons d'affurer la reine qui te craint.  
 u) J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle ;  
 Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,  
 Ni que des sentimens que j'aime à voir durer  
 Ne régner dans mon cœur que pour le déchirer.  
 J'y veux mettre d'accord l'amour & la nature,  
 Etre père, & mari dans cette conjoncture...

## N I C O M É D E.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?  
 Ne soyez l'un ni l'autre.

## P R U S I A S.

x) Et que dois-je être ?

x) *Et que dois-je être ? — Roi &c.* ] Ce morceau sublime jetté dans cette comédie fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pièces de *Corneille*. Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple & noble. Rien de trop ni de trop peu. L'idée est grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car



Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.  
 Un véritable roi n'est ni mari, ni père,  
 Il regarde son trône, & rien de plus. Réglez,  
 Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.  
 Malgré cette puissance & si vaste, & si grande,  
 Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,  
 Combien en me perdant elle espère gagner,  
 Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je régne donc, ingrat, puisque tu me l'ordonnes.  
 Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes ;  
 Ton roi fait ce partage entre ton frère & toi.  
 Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÉDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,  
 Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,  
 Je vous demanderais le loisir d'y penser :  
 Mais enfin pour vous plaire, & ne pas l'offenser,  
 J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,

alors il n'y en aurait point ; mais tout doit être noble. *Nicomède* insulte ici un peu son père, mais *Prusias* le mérite.

y) *Tu la préfères, lâche.* ] *Prusias* ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il est indigne de vivre.

A vos intentions , & non à vos paroles.

A ce frère si cher transportez tous mes droits ,  
Et laissez Laodice en liberté du choix.

Voilà quel est le mien.

P R U S I A S.

Quelle bassesse d'ame !

Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme ?

γ) Tu la préfères, lâche, à ces prix glorieux,

Que ta valeur unit au bien de tes ayeux !

Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

N I C O M É D E.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre.

Ne préférez-vous pas une femme à ce fils ,

Par qui tous ces états aux vôtres sont unis ?

P R U S I A S.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

N I C O M É D E.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?

Que cédaï-je à mon frère en cédañt vos états ?

Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?

Pardonnez moi ce mot , il est fâcheux à dire ;

*après cette infamie. Il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils , & ce que ce prince lui explique bientôt après.*

ζ) Mais un monarque enfin comme un autre homme  
expire ;

Et vos peuples alors ayant besoin d'un roi ,  
Voudront choisir peut-être entre ce prince & moi.

Seigneur , nous n'avons pas si grande ressem-  
blance ,

Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence ;  
Et ce vieux droit d'aïnesse est souvent si puissant ,  
Que pour remplir un trône il rapelle un absent.  
Que si leurs sentimens se réglent sur les vôtres ,  
Sous le joug de vos loix j'en ai bien rangé d'autres ;  
Et dûssent vos romains en être encor jaloux ,  
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

P R U S I A S.

J'y donnerai bon ordre.

N I C O M É D E.

Oui , si leur artifice

De votre sang par vous se fait un sacrifice ;  
Autrement vos états à ce prince livrés ,  
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.

ζ) *Mais un monarque enfin comme un autre homme expire.* Quoique ce vers soit un peu profaïque , il est si vrai , si ferme , si naturel , si convenable au caractère de *Nicomède* , qu'il doit plaire beaucoup , ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures & fières , surtout

Ce n'est point en secret que je vous le déclare,  
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare;  
Le voilà qui m'entend.

P R U S I A S.

Va, fans verser mon sang,  
Je saurai bien, ingrat, l'assurer en ce rang.  
Et demain...

S C E N E I V.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ATTALE,  
FLAMINIUS, ARASPE, gardes.

F L A M I N I U S.

**S**I pour moi vous êtes en colère,  
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère:  
Le sénat en effet pourra s'en indigner,  
a) Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

P R U S I A S.

Je lui ferai raison, & dès demain Attale  
Recevra de ma main la puissance royale:

quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encor par sa situation.

a) *Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.* ] Autre ironie de *Flaminius*.

Je le fais roi de Pont , & mon seul héritier.  
 Et quant à ce rebelle , à ce courage fier ,  
 Rome entre vous & lui jugera de l'outrage.  
 Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'ôtage ;  
 b) Et pour l'y mieux conduire , il vous fera donné,  
 Si-tôt qu'il aura vû son frère couronné.

N I C O M É D E.

Vous m'enverrez à Rome !

P R U S I A S.

On t'y fera justice.

c) Va, va lui demander ta chère Laodice.

N I C O M É D E.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi,  
 Et j'y ferai plus roi que vous n'êtes ici.

F L A M I N I U S.

d) Rome fait vos hauts faits, &amp; déjà vous adore.

N I C O M É D E.

Tout beau, Flaminius, je n'y suis pas encore ;

La

b) *Et pour l'y mieux conduire il vous fera donné.* ]  
 Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer *Nicomède* à Rome ? elle paraît bizarre : *Flaminius* ne l'a point demandé ; il n'en a jamais été question. *Prusias* est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il est bien

La route en est mal sûre, à tout considérer,  
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

P R U S I A S.

Qu'on le remène, Araspe, & redoublez sa garde.

[ à Attale. ]

Toi, rends grâces à Rome, & sans cesse regarde,  
Que comme son pouvoir est la source du tien,  
En perdant son apui tu ne feras plus rien.

Vous, seigneur, excusez si me trouvant en peine  
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,  
Je vais l'en consoler, & vous laissez avec lui.  
Attale, encor un coup, rends grâce à ton apui.

S C E N E V.

F L A M I N I U S, A T T A L E.

A T T A L E.

**S**eigneur, que vous dirai-je après des avantages

bien lâche dans sa colère de remettre son fils aîné entre  
les mains de *Flaminius* son ennemi.

c) *Va, va lui demander ta chère Laodice.* ] Autre ironie qui est dans *Prusias* le comble de la lâcheté & de l'avilissement.

d) *Rome fait vos hauts faits & déjà vous adore.* ] Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé.



Qui font même trop grands pour les plus grands  
courage ?

Vous n'avez point de borne , & votre affection

Passé votre promesse , & mon ambition.

Je l'avoûrai pourtant , le trône de mon père

Ne fait pas le bonheur que plus je confidère.

Ce qui touche mon cœur , ce qui charme mes sens ,

C'est Laodice acquise à mes vœux innocens.

La qualité de roi qui me rend digne d'elle . . .

F L A M I N I U S.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

A T T A L E.

Seigneur , e) l'occasion fait un cœur différent :

D'ailleurs , c'est l'ordre exprès de son père mourant ;

Et par son propre aveu la reine d'Arménie

Est dûe à l'héritier du roi de Bithynie.

*e) L'occasion fait un cœur différent. ] Faire au lieu de rendre ne se dit plus. On n'écrit point ; Cela vous fait heureux , mais, cela vous rend heureux. Cette remarque , ainsi que toutes celles purement grammaticales , sont pour les étrangers principalement.*

Cette scène est toute de politique , & par conséquent très froide : quand on veut de la politique , il faut lire Tacite : quand on veut une tragédie ; il faut lire Phèdre.



F L A M I N I U S.

Ce n'est pas loi pour elle , & reine comme elle est ,  
 Cet ordre , à bien parler , n'est que ce qu'il lui plait.  
 Aimerais-elle en vous l'éclat d'un diadème  
 Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince  
 qu'elle aime ?

En vous qui la privez d'un si cher protecteur ?  
 En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

A T T A L E.

Ce prince hors d'ici , seigneur , que fera-t-elle ?  
 Qui contre Rome & nous soutiendra sa querelle ?  
 Car j'ose me promettre encor votre secours.

F L A M I N I U S.

Les choses quelquefois prennent un autre cours :  
 Pour ne vous point flater , je n'en veux pas ré-  
 pondre.

Cette politique de *Flaminius* est d'ailleurs trop grossière. Il dit que Rome faisait une injustice en procurant le royaume de *Laodice* au prince *Attale* , & que lui *Flaminius* s'était chargé de cette injustice ; n'est-ce pas perdre tout son crédit ? Quel ambassadeur a jamais dit , On m'a chargé d'être un fripon ? Ces expressions , *ce n'est pas loi pour elle , reine comme elle est , à bien parler &c.* , ne relèvent pas cette scène.

A T T A L E.

Ce ferait bien, seigneur, de tout point me confondre;  
 Et je serais moins roi, qu'un objet de pitié,  
 Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.  
 Mais je m'allarme trop, & Rome est plus égale;  
 N'en avez-vous pas l'ordre ?

F L A M I N I U S.

Oui, pour le prince Attale,  
 Pour un homme en son sein nourri dès le berceau :  
 Mais pour le roi de Pont, il faut ordre nouveau.

A T T A L E.

Il faut ordre nouveau ! Quoi, se pourrait-il faire  
 Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devint contraire ?  
 Que ma grandeur naissante y fit quelques jaloux ?

F L A M I N I U S.

Que présumez-vous, prince, & que me dites-vous ?

A T T A L E.

Vous-même, dites-moi comme il faut que j'explique  
 Cette inégalité de votre république ?

F L A M I N I U S.

Je vais vous l'expliquer, & veux bien vous guérir

f) . . . . . Dans le hazard

Que l'on crut artifice ou force de sa part. ]

La plupart de tous ces vers sont des barbarismes. Celui-

D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.  
 Rome qui vous servait auprès de Laodice,  
 Pour vous donner son trône eût fait une injustice :  
 Son amitié pour vous lui faisait cette loi :  
 Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;  
 Et le soin de sa gloire à présent la dispense  
 De se porter pour vous à cette violence.  
 Laissez donc cette reine en pleine liberté ,  
 Et tournez vos désirs de quelque autre côté.  
 Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

A T T A L E.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

F L A M I N I U S.

Ce serait mettre encor Rome f) dans le hazard  
 Que l'on crût artifice , ou force de sa part ;  
 Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.  
 Prince , n'y pensez plus , si vous m'en pouvez croire ;  
 Ou si de mes conseils vous faites peu d'état ,  
 N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

A T T A L E.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède ,

ci en est un ; il veut dire , Ce serait exposer le sénat à  
 passer pour fourbe ou pour tyran.

g) Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède;  
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,  
Elle a voulu le perdre, & non pas m'agrandir.

F L A M I N I U S.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude  
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,  
Suivez votre caprice, offensez vos amis,  
Vous êtes souverain, & tout vous est permis.  
Mais h) puisqu'enfin ce jour vous doit faire connaître  
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,  
Que perdant son apui vous ne ferez plus rien,  
h) Que le roi vous l'a dit, souvenez vous en bien.

g) *Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède.* ] Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais.

h) *Puisqu'enfin ce jour vous doit faire connaître, &c.*  
*Que le roi vous l'a dit, souvenez vous en bien.* ]

Tâchons d'éviter ces phrases louches & embarrassées.

i) *Attale était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?* ] Dans ce monologue qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince *Attale* prendre les sentimens qui conviennent au fils d'un roi qui va régner lui-même. Mais *Flaminius* lui a laissé très imprudemment voir que Rome hait *Nicomède* sans aimer *Attale*. Mais si *Flaminius* est un peu maladroit, *Attale* est un peu imprudent d'abandonner tout

## S C E N E VI.

A T T A L E *seul.*

i) **A**ttale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres ?

Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?  
 Ah, ce titre à ce prix déjà m'est importun ;  
 S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.  
 Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,  
 Pour souffrir qu'aux romains il serve de victime.  
 Montrons leur hautement que nous avons des yeux ;  
 Et d'un si rude joug afranchissons ces lieux.

d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, & cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant. Mais le monologue plait, parce qu'il est noble. Il est toujours défagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parce qu'il s'aperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé. Je ne fais s'il n'eût pas mieux valu qu'il eût puisé ces nobles sentimens dans son caractère à la vûe des lâches intrigues qu'on faisait (même en sa faveur) contre son frère.

Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,  
Que leur vaine amitié cède à leur politique,  
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,  
k) Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour  
nous.

*Fin du quatrième acte.*

k) Et comme ils font, faisons, ] est encor du stile co-  
mique.

---

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

A R S I N O É , A T T A L E .

A R S I N O É .

**J'**AI prévû ce tumulte, & n'en vois rien à craindre,  
*a)* Comme un moment l'allume, un moment peut  
 l'éteindre ;

Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,  
 Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.  
 Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,  
 Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,

*a) Comme un moment l'allume.]* On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue. C'est une machine qu'il n'est plus guères permis d'employer aujourd'hui, parce qu'elle est triviale, parce qu'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la pièce, parce que n'étant pas née du sujet elle est sans art & sans mérite. Cependant si cette sédition est sérieuse, *Arsinoé* & son fils perdent leur tems à raisonner sur la puissance & sur la politique des romains. *Arsinoé* lui dit froidement, *Vous me ravissez d'avoir cette prudence.* Ce vers comique & les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scène.



Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé  
 Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.  
 Venge toi d'une ingrante, & quite une cruelle,  
 A présent que le fort t'a mis au-dessus d'elle.  
 Son trône, & non ses yeux, avait dû te charmer.  
 Tu vas régner sans elle, à quel propos l'aimer ?  
 Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes ;  
 Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,  
 Qui loin de te donner des rigueurs à souffrir,  
 T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

A T T A L E .

Mais, madame...

A R S I N O É .

Hé bien, soit, je veûx qu'elle se rende ;  
 Prévois-tu les malheurs qu'en suite j'appréhende ?  
 Si-tôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,  
 Elle t'engagera dans sa haine pour moi.  
 Mais, ô dieux, pourra-t-elle y borner sa vengeance ?  
 Pouras-tu dans son lit dormir en assurance ?  
 Et refusera-t-elle à son ressentiment  
 Le fer, ou le poison, pour venger son amant ?  
 Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

A T T A L E .

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !  
 Rome qui n'aime pas à voir un puissant roi,

L'a craint en Nicomède, & le craindrait en moi.  
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,  
Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;  
Et puisque la fâcher ce ferait me trahir ,  
Afin qu'elle me souffre , il vaut mieux obéir.  
Je fais par quels moyens sa sagesse profonde  
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.  
Aussi-tôt qu'un état devient un peu trop grand ,  
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.  
C'est bleffer les romains que faire une conquête ,  
Que mettre trop de bras sous une seule tête ;  
Et leur guerre est trop juste après cet attentat ,  
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.  
Eux qui pour gouverner sont les premiers des  
hommes ,  
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous  
sommes ,  
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant ,  
Que leur empire seul demeure indépendant.  
Je les connais, madame, & j'ai vû cet ombrage  
Détruire Antiochus & renverser Carthage.  
De peur de choir comme eux je veux bien m'a-  
baïffer ,  
Et cède à des raisons que je ne puis forcer.  
D'autant plus justement mon impuissance y cède ,

Que je vois qu'en leurs mains on livre *Nicomède* ;  
 Un si grand ennemi leur répond de ma foi ;  
 C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

A R S I N O É.

C'est de quoi je voulais vous faire confiance ;  
 Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.  
 Le tems pourra changer ; cependant prenez soin  
 D'affurer des jaloux dont vous avez besoin.

S C E N E II. b)

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

A R S I N O É.

**S**eigneur, c'est remporter une haute victoire ,  
 Que de rendre un amant capable de me croire.  
 J'ai fû le ramener aux termes du devoir ,  
 Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

F L A M I N I U S.

Madame, voyez donc si vous serez capable  
 De rendre également ce peuple raisonnable.  
 Le mal croît, il est tems d'agir de votre part,

b) Cette scène paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. *Flaminius* vient l'avertir elle & son fils, qu'il n'est pas sage de parler de toute autre chose que d'une sédition

Ou quand vous le voudrez , vous le voudrez trop  
tard.

Ne vous figurez plus que ce soit le confondre ,  
Que de le laisser faire , & ne lui point répondre.  
Rome autrefois a vû de ces émotions ,  
Sans embrasser jamais vos résolutions.  
Quand il falait calmer toute une populace ,  
Le sénat n'épargnait promesse , ni menace ,  
Et rapellait par-là son escadron mutin ,  
Et du mont Quirinal , & du mont Aventin ,  
Dont il aurait vû faire une horrible descente ,  
S'il eût traité longtems sa fureur d'impuissante ,  
Et l'eût abandonnée à sa confusion ,  
Comme vous semblez faire en cette occasion.

A R S I N O É.

Après ce grand exemple en vain on délibère.  
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;  
Et le roi . . . mais il vient.

---

qui est à craindre , & lui cite de vieux exemples de l'histoire de Rome.

## SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS,  
ATTALE.

PRUSIAS.

**J**E ne puis plus douter ;  
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.

c) Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avais soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse , & vos soins sont payés !

c) *Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.* ] Mais que veut *Laodice* ? sauver son amant ? c'est le perdre. Il n'est point libre. Il est en la puissance du roi. *Laodice* en faisant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel , & expose sa vie & la sienne , surtout dans une cour tirannique dont elle a dit ; *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.* On pardonnerait cette action violente & peu réfléchie à une amante emportée par sa passion , à une *Hermione* ; mais ce n'est pas ainsi que *Cornéille* a peint *Laodice*.

*Les mutins n'entendent plus raison* , dit *La Bruyère*. Dénouement vulgaire de tragédie. Ce dénouement n'était

F L A M I N I U S.

Seigneur , il faut agir , & si vous m'en croyez...

---

## S C E N E I V. d)

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS,  
ATTALE, CLÉONE.

C L É O N E.

**T**out est perdu, madame, à moins d'un prompt remède ;

Tout le peuple à grands cris demande Nicomède :  
Il commence lui-même à se faire raison ,  
Et vient de déchirer Métrobate , & Zénon.

pas encor vulgaire du tems de *Corneille* ; il ne l'avait employé que dans *Héraclius*. On ne conseillera pas aujourd'hui d'employer ce moyen, qui ferait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés.

d) C'est une règle invariable, que quand on introduit des personages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révélé ; le public s'y attend ; on doit dans tous les cas lui tenir ce qu'on lui a promis. *Arsinoé* a été menacée de la délation de ces prisonniers. *Arsinoé* a fait croire au roi que *Nicomède* les a subornés. Cet éclaircissement est la chose la plus importante, & il ne

A R S I N O É .

Il n'est donc plus à craindre , il a pris ses victimes ;  
 Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;  
 Elle s'applaudira de cet illustre effet ,  
 Et croira Nicomède amplement satisfait.

F L A M I N I U S .

Si ce désordre était sans chefs , & sans conduite ;  
 Je voudrais comme vous en craindre moins la fuite :  
 Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;  
 e) Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi ,  
 Il fuit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte.  
 Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;  
 Il l'amorce , il l'acharne , il en éteint l'horreur ,  
 Et ne lui laisse plus ni pitié , ni terreur.

S C E N E

se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple.

e) *Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi.* ] *Flaminius* presse toujours d'agir ; cependant le roi , la reine & le prince *Attale* restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire surtout de la part de la reine dont le caractère est remuant. N'a-t-elle pas tort d'être



## S C E N E V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTA-  
LE, CLÉONE, A R A S P E.

A R A S P E.

**S**Eigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;  
De moment en moment votre garde s'écoule;  
Et suivant les discours qu'ici même j'entens,  
Le prince entre mes mains ne fera pas longtems,  
Je n'en puis plus répondre.

P R U S I A S.

Allons, allons le rendre,  
Ce précieux objet d'une amitié si tendre;  
Obéissons, madame, à ce peuple fans foi,  
Qui las de m'obéir en veut faire son roi;  
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,  
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

d'être tranquille, & de ne pas craindre qu'on la traite comme *Métrobate* & *Zénon*. Le peuple ne les a déchirés que parce qu'il les a cru apostés par elle. Si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide; mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger.

*P. Corneille. Tom. VI.*

T

A T T A L E.

Ah, feigneur!

P R U S I A S.

C'est ainfi qu'il lui fera rendu :  
A qui le cherche ainfi , c'est ainfi qu'il est dû.

A T T A L E.

Ah, feigneur, c'est tout perdre, & livrer à fa rage  
Tout ce qui de plus près touche votre courage ;  
Et j'ose dire ici que votre majesté  
Aura peine elle-même à trouver fureté.

P R U S I A S.

Il faut donc se réfoudre à tout ce qu'il m'ordonne ,  
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne ;  
Je n'ai point d'autre choix, & s'il est le plus fort,  
Je dois à son idole, ou mon sceptre, ou la mort.

F L A M I N I U S.

Seigneur, quand ce deffein aurait quelque justice,  
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périffe ?

*f) C'est l'otage de Rome & non plus votre fils. ]* Tout ce discours de *Flaminius* est une conséquence de son caractère artificieux parfaitement soutenue. Mais remarquez que jamais des raisonnemens politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou

Quel pouvoir sur les jours vous demeure permis ?  
*f)* C'est l'ôtage de Rome, & non plus votre fils.  
 Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.  
 C'est atenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;  
 J'en dois compte au sénat, & n'y puis consentir.  
 Ma galère est au port toute prête à partir ;  
 Le palais y répond par la porte secrète ;  
 Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.  
 Souffrez que mon départ fasse connaître à tous  
 Que Rome a des conseils plus justes & plus doux ;  
 Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage,  
 De voir à ses yeux même immoler son ôtage.

A R S I N O É.

Me croirez-vous, seigneur, & puis-je m'expliquer ?

P R U S I A S.

Ah, *g)* rien de votre part ne saurait me choquer.  
 Parlez.

A R S I N O É.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère

sentiment, où la terreur & la pitié doivent s'emparer de  
 tous les cœurs.

*g)* Rien de votre part ne saurait me choquer. ] On sent  
 assez que cette manière de parler est trop familière. Je  
 passe plusieurs termes déjà observés ailleurs.

T ij

Et satisfaire Rome, & ne vous pas déplaire.

S'il est prêt à partir, il peut en ce moment  
Enlever avec lui son ôtage aisément :

Cette porte secrète ici nous favorise :

Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,

Montrez vous à ce peuple, & flatant son couroux,

*h)* Amusez-le du moins à débatre avec vous ;

Faites lui perdre tems, tandis qu'en assurance

La galère s'éloigne avec son espérance.

S'il force le palais, & ne l'y trouve plus,

Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;

Vous acuferez Rome, & promettrez vengeance

Sur quiconque fera de son intelligence.

Vous enverrez après, si-tôt qu'il sera jour,

Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,

Où mille empêchemens que vous ferez vous-même

*i)* Pouront de toutes parts aider au stratagême.

Quelqu'aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,  
d'hui,

*h) Amusez-le du moins à débatre avec vous.]* *Débatre* est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui. Il en est ainsi de *plaindre*, *souvenir* ; on dit, *se plaindre*, *se souvenir*, *se débatre*. Mais quand *débatre* est actif, il faut un sujet, un objet, un régime. Nous avons *débatu* ce point ; cette opinion fut *débatue*.

Il n'atentera rien tant qu'il craindra pour lui,  
 Tant qu'il présuamera son effort inutile.  
 Ici la délivrance en paraît trop facile ;  
 Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous & moi ;  
 S'il le voit à sa tête, il en fera son roi,  
 Vous le jugez vous-même.

P R U S I A S.

Ah, j'avoûrai, madame,  
 Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.  
 Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

F L A M I N I U S.

Il vous assure & vie, & gloire, & liberté ;  
 Et vous avez d'ailleurs Laodice en ôtage :  
 Mais qui perd tems ici perd tout son avantage.

P R U S I A S.

Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.

A R S I N O É.

Ne prenez avec vous qu'Arafpe, & trois foldats,

*i) Pourront de toutes parts aider au stratagème. ]* Le roi & son épouse, qui dans une situation si pressante ont resté si longtems paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti ; mais il paraît que le lâche conseil que donne *Arsinoé* est petit, indigne de la tragédie ; & ses expressions, *faire le surpris, le confus, si-tôt qu'il sera jour, & fuir vous & moi*, sont d'un stile aussi lâche que le conseil.

Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle :

J'irai chez Laodice , & m'affurerai d'elle.

## S C E N E VI.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

A R S I N O É.

**A**ttale , où courez-vous ?

A T T A L E.

Je vais de mon côté

De ce peuple mutin amuser la fierté ,

k) A votre stratagème en ajoûter quelqu'autre.

A R S I N O É.

Songez que ce n'est qu'un que mon fort & le votre ,  
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

A T T A L E.

Je vais périr , madame , ou vous en dégager.

A R S I N O É.

Allez donc : j'aperçois la reine d'Arménie.

k) *A votre stratagème en ajoûter quelqu'autre.* ] Le projet que forme sur le champ le prince *Attale* de délivrer son frère est noble , grand , & produit dans la dernière

## S C E N E V I I.

A R S I N O É , L A O D I C E , C L É O N E .

A R S I N O É .

**L**A cause de nos maux doit-elle être impunie ?

L A O D I C E .

Non, madame, & pour peu qu'elle ait d'ambition,  
Je vous répons déjà de sa punition.

A R S I N O É .

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

L A O D I C E .

Un peu d'abaissement suffit pour une reine ;  
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

A R S I N O É .

Dites, pour châtement de sa témérité,  
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème.

L A O D I C E .

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;  
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,  
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

scène un très bel effet ; mais la manière dont il l'annonce  
aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie ?



A R S I N O É.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente!

L A O D I C E.

1) Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

A R S I N O É.

Soulever des fujets contre leur souverain,  
 Leur mettre à tous le fer, & la flame en la main,  
 Jusque dans le palais pouffer leur insolence,  
 Vous apellez cela fort peu de violence ?

L A O D I C E.

Nous nous entendons mal, madame, & je le voi;  
 Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.

Je suis hors de souci pour ce qui me regarde,  
 Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma  
 garde,

Pour ne hazarder pas en vous la majesté  
 Au manque de respect d'un grand peuple irrité.  
 Faites venir le roi, rapellez votre Attale,  
 Que je conserve en eux la dignité royale :

1) *Le ciel ne m'a point fait l'ame plus violente.* ] Voici encore au 5<sup>e</sup> acte, dans le moment où l'action est la plus vive, une scène d'ironie, mais remplie de beaux vers. *Laodice* en qualité de chef de parti, au lieu de venir braver la reine sous le frivole prétexte de la prendre sous sa protection, devrait veiller plus soigneusement à la fuite de

Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

A R S I N O É.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal ?  
 Vous par qui seule ici tout ce désordre arrive,  
 Vous qui dans ce palais vous voyez ma captive,  
 Vous qui me répondrez au prix de votre sang  
 De tout ce qu'un tel crime atente sur mon rang,  
 Vous me parlez encor avec la même audace,  
 Que si j'avais besoin de vous demander grace !

L A O D I C E.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,  
 C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,  
 Que quand il me plaira vous ferez ma victime ;  
 Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime.  
 Votre peuple est coupable, & dans tous vos sujets  
 Ces cris féditieux sont autant de forfaits :  
 Mais pour moi qui suis reine, & qui dans nos quer-  
 relles,  
 Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,

la révolte & à la fureté du prince qu'elle apelle son  
 époux. Elle vient inutilement ; elle n'a rien à dire à *Ar-  
 sinoé*. Ces deux femmes se bravent sans favoir en quel  
 état sont leurs affaires : mais les scènes de bravades réus-  
 sissent presque toujours au théâtre.

Par le droit de la guerre il fut toujours permis  
 D'allumer la révolte entre ses ennemis :  
 M'enlever mon époux , c'est vous faire la mienne.

A R S I N O É.

Je la fuis donc , madame , & quoi qu'il en avienne ,  
 Si ce peuple une fois enfonce le palais ,  
 C'est fait de votre vie , & je vous le promets.

L A O D I C E.

Vous tiendrez mal parole , ou bientôt sur ma tombe,  
 Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.  
 Mais avez-vous encor parmi votre maison  
 Quelqu'autre Métrobate ou quelqu'autre Zénon ? |  
 N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques  
 Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?  
 En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir ,  
 Si las de voir le jour , que de vous obéir ?

Je ne veux point régner sur votre Bithynie ;  
 Ouvrez moi seulement les chemins d'Arménie ;  
 Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés ,  
 Rendez moi cet époux qu'en vain vous retenez.

A R S I N O É.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ,  
 Flaminius l'y mène , & pourra vous le rendre :

Mais hâtez-vous, de grace, *m*) & faites bien ramer,  
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

L A O D I C E.

Ah, si je le croyais!

A R S I N O É.

N'en doutez point, madame.

L A O D I C E.

Fuyez donc les fureurs qui faïffent mon ame.

Après le coup fatal de cette indignité,

Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'ôtage,

Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.

J'irai jusque dans Rome en briser les liens,

Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;

Aussi-bien Annibal nommait une folie

De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.

Je veux qu'elle me voye au cœur de ses états

Soutenir ma fureur d'un million de bras,

Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

A R S I N O É.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?

*m*) . . . . . *Et faites bien ramer.*] Ironie, ou plutôt  
plaïsanterie, indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes  
celles qu'on a remarquées.

Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui  
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

L A O D I C E.

J'y régnerai, madame, & sans lui faire injure ;  
Puisque le roi veut bien *n*) n'être roi qu'en peinture,  
Que lui doit importer qui donne ici la loi ?  
Et qui régné pour lui des Romains, ou de moi ?  
Mais un second ôtage entre mes mains se jette.

S C E N E V I I I.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE,  
CLÉONE.

A R S I N O É.

**A**ttale, avez-vous fû comme ils ont fait retraite ?

A T T A L E.

Ah, madame !

A R S I N O É.

Parlez.

*n*) . . . . *N'être roi qu'en peinture.* ] Cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières.

*o*) C'est dommage que la belle action d'*Attale* ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge & d'une su-

A T T A L E .

Tous les dieux irrités  
 Dans les derniers malheurs nous ont précipités. o)  
 Le prince est échappé.

L A O D I C E .

Ne craignez plus , madame.  
 La générosité déjà rentre en mon ame.

A R S I N O É .

Attale , prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

A T T A L E .

Ne vous flatez point tant que de le présumer.  
 p) *Le malheureux Araspe*, avec sa faible escorte,  
 L'avait déjà conduit à cette fausse porte,  
 L'ambassadeur de Rome était déjà passé,  
 Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé  
 Le jette aux pieds du prince ; il s'écrie , & sa fuite,  
 De peur d'un pareil fort , prend aussi-tôt la fuite.

A R S I N O É .

Et qui dans cette porte a pû le poignarder ?

percherie. *Le prince est échappé* tient encor trop du comique.

p) *Le malheureux Araspe*. ] Je pense qu'on doit rarement parler dans un 5<sup>e</sup> acte de personages qui n'ont rien fait dans la pièce. *Araspe* sacrifié ici , n'est pas un objet assez important.

A T T A L E .

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder ;  
Et ce prince . . .

A R S I N O É .

Ah, mon fils, qu'il est partout de traitres !  
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !  
Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

A T T A L E .

Des compagnons d'Araspe , & d'Araspe mourant .  
Mais écoutez encor ce qui me défespère .

J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ,  
Il n'en était plus tems , ce monarque étonné  
A ses frayeurs déjà s'était abandonné ,  
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre  
Ce romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre .

q ) *Non , non , nous revenons l'un & l'autre en ces lieux .* ]  
Corneille dit lui-même dans son examen , qu'il avait d'a-  
bord fini sa pièce , sans faire revenir l'ambassadeur & le  
roi , qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au pu-  
blic , qui aime à voir à la fin d'une pièce tous les acteurs  
réunis . Il convient que ce retour avilit encor plus le caractè-



## S C E N E I X.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ,  
LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

P R U S I A S.

q) **N** On, non, nous revenons l'un & l'autre en  
ces lieux,

Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

A R S I N O É.

Mourons, mourons, seigneur, & dérobons nos vies  
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies,  
N'atendons pas leur ordre, & montrons nous jaloux  
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

L A O D I C E.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme,  
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome:  
Vous devez le connaître, & puisqu'il a ma foi,

re de *Prusias*, de même que celui de *Flaminius*, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son ennemie. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impraticable.

Vous devez présumer qu'il est digne de moi.  
 Je le défavoûrais, s'il n'était magnanime,  
 S'il manquait à remplir l'effort de mon estime,  
 S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.  
 Mais le voici, voyez si je le connais mal.

---

## S C E N E D E R N I E R E.

PRUSIAS, NICOMÉDE, ARSINOÉ,  
 LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE,  
 CLÉONE.

## N I C O M É D E.

**T**out est calme, seigneur, un moment de ma  
 vûe

A foudain apaisé la populace émûe.

## P R U S I A S.

Quoi, me viens-tu braver jusque dans mon palais,  
 Rebelle ?

*r) Je viens en bon sujet vous rendre le repos. ] Nicomède toujours fier & dédaigneux, bravant toujours son père, sa marâtre & les romains, devient généreux & même docile, dans le moment où ils veulent le perdre & où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'Arfinoé. Quant au royaume qu'il offre de con-*

## N I C O M É D E.

C'est un nom que je n'aurai jamais.

Je ne viens point ici montrer à votre haine  
 Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;  
 Je viens en bon sujet vous rendre le repos  
 Que d'autres intérêts troublaient mal-à-propos.  
 Non que je veuille à Rome imputer quelque crime ;  
 Du grand art de régner elle fuit la maxime ;  
 Et son ambassadeur ne fait que son devoir,  
 Quand il veut entre nous partager le pouvoir :  
 Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne.  
 Rendez moi votre amour, afin qu'elle vous craigne.  
 Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur  
 Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;  
 Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,  
 Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites lui grace aussi, madame, & permettez  
 Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.

quérir au prince *Attale*, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque ? & ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles & sensés qui la précèdent ? Au reste le retour de *Nicomède* dut faire grand plaisir aux spectateurs ; & je présume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie.

Je fais par quel motif vous m'êtes si contraire ;  
 Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;  
 Et je contribûrai moi-même à ce dessein ,  
 Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.  
 Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes ,  
 Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes ;  
 Commandez seulement , choisissez en quels lieux ,  
 Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

## A R S I N O É.

Seigneur , faut-il si loin pouffer votre victoire ,  
 Et qu'ayant en vos mains & mes jours, & ma gloire,  
 La haute ambition d'un si puissant vainqueur  
 Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur ?  
 Contre tant de vertu je ne puis le défendre ,  
 Il est impatient lui-même de se rendre.  
 Joignez cette conquête à trois sceptres conquis ,  
 Et je croirai gagner en vous un second fils.

## P R U S I A S.

Je me rends donc aussi , madame, & je veux croire  
 Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire :

s) *Mais il m'a demandé mon diamant pour gage.* ] *At-tale* paraît ici bien prudent , & *Nicomède* bien peu curieux ; mais si ce moyen n'est pas digne de la tragédie , la situation n'en est pas moins belle. Il paraît seulement bien

Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons ,  
Faites nous savoir , prince , à qui nous vous devons.

N I C O M É D E.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;  
s) Mais il m'a demandé mon diamant pour gage ,  
Et me le doit ici rapporter dès demain.

A T T A L E.

Le voulez-vous, seigneur , reprendre de ma main ?

N I C O M É D E.

Ah , laissez moi toujours à cette digne marque  
Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.  
Ce n'est plus des romains l'esclave ambitieux ,  
C'est le libérateur d'un sang si précieux.

Mon frère , avec mes fers vous en brisez bien d'au-  
tres ,

Ceux du roi , de la reine , & les siens , & les vôtres.  
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état ?

A T T A L E.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ,  
Pour la voir seule agir contre notre injustice ,  
Sans la préoccuper par ce faible service ,

injuste & bien odieux qu'*Attale* ait assassiné un officier du  
roi son père qui faisait son devoir. Ne pouvait-il pas  
faire une belle action sans la souiller par cette horreur ?

Et me venger enfin , ou sur vous , ou sur moi ,  
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.  
Mais , madame . . .

A R S I N O É .

Il fufit , voilà le stratagême  
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-  
même.

( à Nicomède . )

Et j'ai l'esprit , feigneur , d'autant plus fatisfait ,  
Que mon fang rompt le cours du mal que j'avais  
fait.

N I C O M É D E à *Flaminius*.

Seigneur , à découvert , toute ame généreuse  
D'avoir votre amitié doit fe tenir heureufe ;  
1) Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix ,  
Qu'elle jette toujours fur la tête des rois ;  
Nous vous la demandons hors de la fervitude ,  
Ou le nom d'ennemi nous fera moins rude.

1) *Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix  
Qu'elle jette toujours fur la tête des rois.* ]

*Jetter des loix fur la tête.* Cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres , de manquer de juftesse ; parce qu'on ne peut jetter une loi comme on jette de l'opprobre , de l'infamie , du ridicule. Dans ces cas le

FLAMINIUS à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer ;  
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer ,  
Prince , qu'à ce défaut vous aurez son estime ,  
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;  
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi ,  
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

P R U S I A S.

Nous autres réunis sous de meilleurs auspices ,  
Préparons à demain de justes sacrifices ;  
Et demandons aux dieux , nos dignes souverains ,  
Pour comble de bonheur l'amitié des romains.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---

mot *jetter* rapelle l'idée de quelque souillure dont on peut phisiquement couvrir quelqu'un ; mais on ne peut couvrir un homme *d'une loi*. Je n'ai rien à dire de plus sur la pièce de *Nicomède*. Il faut lire l'examen que l'auteur lui-même en a fait.



## E X A M E N

## . D E N I C O M È D E .

**V**OICI une pièce d'une constitution assez extraordinaire ; aussi est-ce la vingt & unième que j'ai mise sur le théâtre ; & après y avoir fait réciter quarante mille vers , il est bien mal aisé de trouver quelque chose de nouveau , sans s'écarter un peu du grand chemin , & se mettre au hazard de s'égarer. La tendresse & les passions , qui doivent être l'ame des tragédies , n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y régne seule , & regarde son malheur d'un œil si dédaigneux , qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combatue par la politique , & n'opose à ses artifices qu'une prudence généreuse , qui marche à visage découvert , qui prévoit le péril sans s'émouvoir , & qui ne veut point d'autre apui que celui de sa vertu , & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré , est tirée du quatrième livre de

Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père qui lui en avait voulu faire autant, & n'ai donné ni à Prusias, ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux romains. & leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, & dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur & plus de fierté contre les romains; & prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère am-

bitieuse, & de l'autre, il opose à Nicomède un rival apuyé de toute la faveur des romains, jaloux de sa gloire, & de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglans desseins de son père, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que sa belle - mère lui avait préparées; & pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, & que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, & une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplû, & ce ne font pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des romains au déhors, & comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'acroître, & les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter, & de se rendre considérables par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'opose un prince in-

trépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, & qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est acablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelque-une, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, & à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, & qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié & de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion contre la pusillanimité, & la généreuse reconnaissance d'Héraclius qui expose sa vie

pour Martian, à qui il est redevable de la *fiene*, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point diffimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, & où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias & Flaminius, qui après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, & viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avait pris de la diviser & les instructions qu'il en avait apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine & du prince Attale, qu'il avait choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, & semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avais fini la pièce sans les faire revenir, & m'étais contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère un grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettait pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentait point l'effet historique, puis

qu'il laissait sa mort en incertitude ; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement , où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction , bien qu'avec moins de régularité.

---

**PERTHARITE,**

**R O I**

**DES LOMBARDS,**

***T R A G È D I E.***

1 6 5 9.

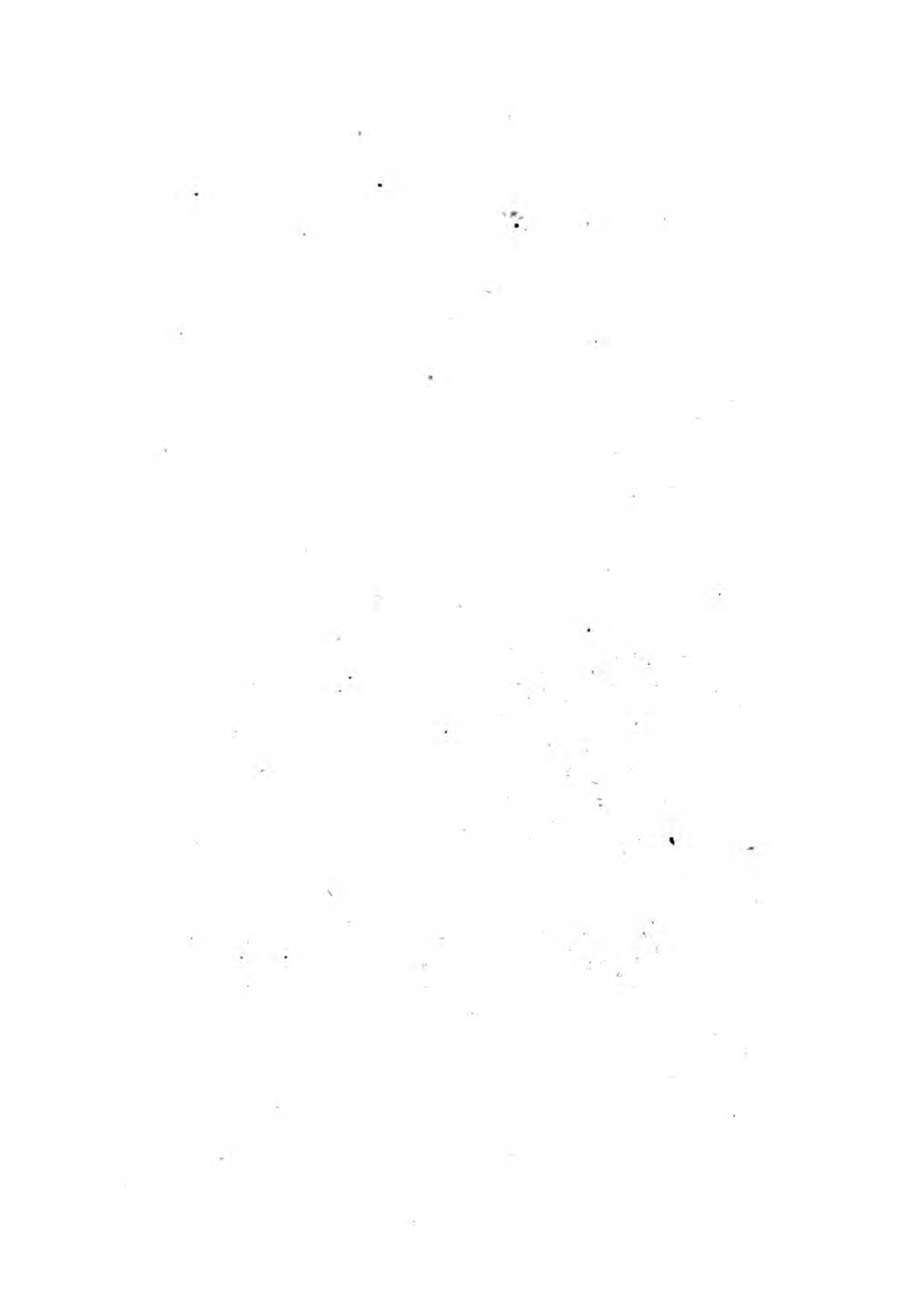




H. Gravelot Inv.

De Longval Sculp.

Tu me revois, Tyran qui méconnois les Rois



---

# P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

CETTE pièce , comme on fait , fut malheureuse ; elle ne put être représentée qu'une fois ; le public fut juste. *Corneille* , à la fin de l'examen de *Pertharite* , dit que les sentimens en sont assez vifs & nobles , & les vers assez bien tournés. Le respect pour la vérité , toujours plus fort que le respect pour *Corneille* , oblige d'avouer que les sentimens sont outrés , ou faibles , & rarement nobles ; & que les vers , loin d'être bien tournés , sont presque tous d'une prose comique rimée.

Dès la seconde scène *Eduige* dit à *Rodelinde* :

*Je ne vous parle pas de votre Pertharite ,  
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite ,  
Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur ;  
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.*

. . . . .  
*Vous êtes donc , madame , un grand exemple à  
 suivre.*

*Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter ;  
 Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter.*

Les noms seuls des héros de cette pièce révoltent ; c'est une *Eduige* , un *Grimoald* , un *Unulphe*. L'auteur de *Childebrand* ne choisit pas plus mal son sujet & son héros.

Il est peut - être utile pour l'avancement de l'esprit humain , & pour celui de l'art théâtral , de rechercher comment *Corneille* qui devait s'élever toujours après ses belles pièces , qui connaissait le théâtre , c'est - à - dire , le cœur humain , qui était plein de la lecture des anciens , & dont l'expérience devait avoir fortifié le génie , tomba pourtant si bas , qu'on ne peut supporter ni la conduite , ni les sentimens , ni la diction de plusieurs de ses dernières pièces. N'est - ce point qu'ayant aquis un grand nom , & ne

possédant pas une fortune digne de son mérite , il fut forcé souvent de travailler avec trop de hâte : *Conatibus obstat res angusta domi*. Peut-être n'avait-il pas d'ami éclairé & sévère ; il avait contracté une malheureuse habitude de se permettre tout , & de parler mal sa langue. Il ne savait pas , comme *Racine* , sacrifier de beaux vers , & des scènes entières.

Les pièces précédentes de *Nicomède* , & de *Don Sanche d'Aragon* , n'avaient pas eu un brillant succès : cette décadence devait l'avertir de faire de nouveaux efforts ; mais il se reposait sur sa réputation ; sa gloire nuisait à son génie ; il se voyait sans rival ; on ne citait que lui ; on ne connaissait que lui. Il lui arriva la même chose qu'à *Lulli* , qui ayant excellé dans la musique de déclamation , à l'aide de l'inimitable *Quinault* , fut très-faible , & se négligea souvent dans presque tout le reste , manquant

de rival comme *Corneille* , il ne fit point d'efforts pour se surpasser lui-même. Ses contemporains ne connaissaient pas sa faiblesse ; il a fallu que longtems après il soit venu un homme supérieur , pour que les français , qui ne jugent des arts que par comparaison , sentissent combien la plûpart des airs détachés & des symphonies de *Lulli* ont de faiblesse.

Ce serait à regret que j'imprimerais la pièce de *Pertharite* , si je ne croyais y avoir découvert le germe de la belle tragédie d'*Andromaque*.

Serait-il possible que ce *Pertharite* fût en quelque façon le père de la tragédie patétique , élégante & forte d'*Andromaque* ? pièce admirable , à quelques scènes de coquetterie près , dont le vice même est déguisé par le charme d'une poésie parfaite , & par l'usage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue française.

L'ex-



L'excellent *Racine* donna son *Andromaque* en 1668. , neuf ans après *Pertharite*. Le lecteur peut consulter le commentaire qu'on trouvera dans le second acte ; il y trouvera toute la disposition de la tragédie d'*Andromaque* , & même la plûpart des sentimens que *Racine* a mis en œuvre avec tant de supériorité ; il verra comment d'un sujet manqué , & qui paraît très mauvais , on peut tirer les plus grandes beautés , quand on fait les mettre à leur place.

C'est le seul commentaire qu'on fera sur la pièce infortunée de *Pertharite*. Les amateurs & les auteurs ajouteront aisément leurs propres réflexions , au peu que nous dirons sur cet honneur singulier qu'eut *Pertharite* de produire les plus beaux morceaux d'*Andromaque*.



---

# A U L E C T E U R ,

S U R

P E R T H A R I T E .

I M P R I M É E N 1653.

**L**A mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage , m'avertit qu'il est tems que je fonce la retraite , & que des préceptes de mon Horace , je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

*Solve senescentem mature sanus equum , ne  
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.*

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même , que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait ; & il est juste qu'après vingt années de travail , je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encor à la mode. J'en remportè cette satisfaction , que je laisse le théâtre français en meilleur état que je ne l'ai trouvé , & du côté de l'art , & du côté des mœurs. Les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon tems , y ont beaucoup contribué , & je me flate jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui ; il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection , & qui achèveront de l'é-

purer : je le fouhaite de tout mon cœur. Cependant agréez que je joigne ce malheureux poëme aux vingt-un qui l'ont précédé avec plus d'éclat : ce fera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature ; non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre , mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien touchant la justification de Pertharite : ce n'est pas ma coûtume de m'oposer au jugement du public ; mais vous ne ferez pas fâché que je vous fasse voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement , afin que vous puissiez séparer le faux d'avec le vrai , & les embellissemens de nos feintes d'avec la pureté de l'histoire. Celui qui l'a écrite le premier , a été Paul Diacre , à la fin de son quatrième livre , & au commencement du cinquième des gestes des Lombards ; & , pour n'y mêler rien du mien , je vous en donne la traduction fidèle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ses diverses leçons : j'y ajoute un mot d'Erycius Puteanus , pour quelques circonstances en quoi ils diffèrent , & je le laisse en latin , de peur de corrompre la beauté de son langage par la faiblesse de mes expressions. Flavius Blondus dans son histoire de la décadence

de l'empire romain , parle encor de *Pertharite* ;  
mais , comme il le fait chasser de son royaume ,  
étant encore enfant , sans nommer *Rodelinde* ,  
je n'ai pas crû qu'il fût à propos de vous nommer  
un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

---

---

---

E X A M E N

D E

P E R T H A R I T E ,

I M P R I M É E N 1663.

**L**E succès de cette tragédie a été si malheureux , que pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir , je n'en dirai presque rien. Le sujet est écrit par Paul Diacre au 4. & 5. livre des gestes des Lombards , & depuis lui par Erycius Puteanus au second Livre de son histoire des invasions de l'Italie par les barbares. Ce qui l'a fait avorter au théâtre , a été l'événement extraordinaire qui me l'avait fait choisir. On n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume , après avoir fait tout son possible pour y rentrer , se voyant sans forces , & sans amis , en cède à son vainqueur les droits inutiles , afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains : tant les vertus de bon mari sont peu à la mode. On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième acte , quoique le bruit de son re-

326 *EXAMEN DE PERTHARITE.*

tour soit épandu dès le premier , ni que Grimoald reporte toutes ses affections à Eduige , si-tôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite , qu'il avoit crû mort jusques - là , le mettait dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des personages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes , & la réduit au second ou au troisiéme dans les deux derniers. J'ajoute ici , malgré sa disgrâce , que les sentimens en sont assez vifs & nobles , les vers assez bien tournés , & que la façon dont le sujet s'explique dans la première scène ne manque pas d'artifice.

---

---

A N T O I N E  
D U V E R D I E R ,

*Livre IV. de ses diverses Leçons,  
Chapitre 12.*

**P**ERTHARITE fut fils d'Aripert , roi des Lombards , lequel , après la mort du père , régna à Milan , & Gondebert son frère à Pavie : & étant survenue quelque noise & querelle entre les deux frères , Gundevert envoya Garibalde , duc de Turin , par devers Grimoald , comte de Bénévent , capitaine généreux , le priant de le vouloir secourir contre Pertharite , avec promesses de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde usant de trahison envers son seigneur , persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume , qui , par la discorde des frères , était en mauvais état & prochain de sa ruine. Ce qu'entendant Grimoald se dépouilla de sa comté de Bénévent , de laquelle il fit comte son fils , & avec le plus de forces qu'il put assembler , se mit en chemin pour aller à Pavie , & par toutes les cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à

prendre le royaume. Etant arrivé à Pavie , & parlé qu'il eut à Gondebert , il le tua par l'intelligence & le moyen de Garibalde , & occupa le royaume. Pertharite entendant ces nouvelles , abandonna Rodelinde sa femme & un sien petit-fils , lesquels Grimoald confina à Bénévent , & s'enfuit , & retira vers Cacan , roi des Avariens ou Huns. Grimoald ayant confirmé & établi son royaume à Pavie , entendant que Pertharite s'était sauvé vers Cacan , lui envoya des ambassadeurs pour lui faire entendre que s'il gardait Pertharite en son royaume , il ne jouirait plus de la paix qu'il avait eue avec les Lombards , & qu'il aurait un roi pour ennemi. Suivant laquelle ambassade le roi des Avariens apella en secret Pertharite , lui disant qu'il allât la part où il voudrait , afin que par lui les Avariens ne tombassent en l'inimitié des Lombards. Ce qu'ayant entendu Pertharite , s'en retourna en Italie , vint trouver Grimoald , se fiant à sa clémence ; & , comme il fut près de la ville de Lodi , il envoya devant un sien gentilhomme nommé Unulphe , auquel il se fait grandement , pour avertir Grimoald de sa venue. Unulphe se présentant au nouveau roi , lui donna avis comme Pertharite avait recours à



sa bonté , à laquelle il se venait librement soumettre , s'il lui plaisait l'accepter. Quoi entendant Grimoald , lui promet & jura de ne faire aucun déplaisir à son maître , lequel pouvait venir sûrement quand il voudrait sur sa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponse à son seigneur Pertharite , celui-ci vint se présenter à Grimoald , & se prosterner à ses pieds , lequel le reçut gracieusement , & le baïsa. Quoi fait , Pertharite lui dit , je vous suis serviteur ; & sachant que vous êtes très-chrétien & ami de piété , bien que je pûsse vivre entre les payens , néanmoins , me confiant en votre douceur & débonnairété , me suis venu rendre à leurs pieds. Lors Grimoald usant de ses sermens acôûtumés , lui promet , disant : *Par celui qui m'a fait naître , puisque vous avez recours à ma foi , vous ne souffrirez mal aucun en chose qui soit , & donnerai ordre que vous pourrez honnêtement vivre.* Ce dit , lui ayant fait donner un bon logis , commanda qu'il fût entretenu selon sa qualité , & que toutes choses à lui nécessaires lui fussent abondamment baillées. Or , comme Pertharite eut prins congé du roi , & se fut retiré en son logis , advint que soudain les citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir & le fa-

luer , comme l'ayant auparavant connu & honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaise langue. Quelques flatteurs malins ayant pris garde aux caresses faites par le peuple à Pertharite , vinrent trouver Grimoald , & lui firent entendre que si bien-tôt il ne faisait tuer Pertharite , il était en branle de perdre le royaume & la vie , lui assurant qu'à cette fin tous ceux de la ville lui faisaient la cour. Grimoald , homme facile à croire , & bien souvent trop de léger , s'étonna aucunement ; & atteint de défiance , ayant mis en oubli sa promesse , s'enflamma subitement de colère , & dès lors jura la mort de l'innocent Pertharite , commençant à prendre avis en soi par quel moyen & en quelle sorte il lui pourrait le lendemain ôter la vie , pour ce que lors était trop tard ; & à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes , & vins des plus friands en grande abondance pour le faire enyvrer , afin que par trop boire & manger , & étant enseveli en vin & à dormir , il ne pût penser aucunement à son salut : mais un gentilhomme qui avait jadis été serviteur du père de Pertharite , qui lui portait de la viande de la part du roi , baissant la tête sous la table , comme s'il lui eût voulu faire la révérence & embrasser le

genouil , lui fit favoir fecrettement que Grimoald avait délibéré de le faire mourir ; donc Pertharite commanda à l'inſtant à ſon échanſon qu'il ne lui verſât autre breuvage durant le repas , qu'un peu d'eau dans ſa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les courtiſans qui lui préſentaient les viandes de diverſes fortes , de faire brin-des , & ne laiffer rien dans ſa coupe pour l'amour du roi : lui , pour l'honneur & révérence de Grimoald , promettait de la vuider du tout ; & toutefois ce n'était qu'eau qu'il buvait. Les gentils-hommes & ſerviteurs raportèrent à Grimoald comme Pertharite hauffait le gobelet , buvait à ſa bonne grace démeſurément : de quoi ſe réjouiffant Grimoald , dit en riant , *que cet yvrogne boive ſon ſaoul ſeulement , car demain il rendra le vin mêlé avec ſon ſang*. Le ſoir même il envoya ſes gardes entourer la maiſon de Pertharite , afin qu'il ne s'en pût fuir ; lequel , après qu'il eût ſoupé , & que tous furent ſortis de la chambre , lui demeuré ſeul avec Unulphe & le page qui avait accoûtumé le vêtir , & leſquels étaient tous les deux plus fidèles ſerviteurs qu'il eût , leur découvrit comme Grimoald avait entrepris de le faire mourir : pour à quoi obvier , Unulphe lui chargea ſur les épaules

les couvertes d'un lit, une coudre, & une peau d'ours qui lui couvrait le dos & le visage; &, comme si c'eût été quelque rustique ou faquin, commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâton hors de la chambre, & à lui faire plusieurs outrages & vilainies; tellement que chassé & ainsi batu, il se laissait cheoir souvent en terre. Ce que voyant les gardes de Grimoald qui étaient en sentinelle à l'entour de la maison, demandant à Unulphe que c'était: c'est, répondit-il, un mairaut de valet que j'ai, qui, outre mon commandement, m'avait dressé mon lit en la chambre de cet yvrogne Pertharite, lequel est tellement rempli de vin qu'il dort comme un mort, & partant je le frappe. Eux entendant ces paroles, les croyant véritables, se réjouirent tous, & ne pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place & à Unulphe; & les laissèrent aller. La même nuit Pertharite arriva en la ville d'Ast, & de-là passa les monts, & vint en France. Or, comme il fut sorti, & Unulphe après, le fidèle page avait diligemment fermé la porte après lui, & demeuré seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du roi vinrent pour mener Pertharite au palais, & ayant frappé à l'huis, le page priait d'attendre, di-

fant, pour Dieu, ayez pitié de lui, & laissez le achever de dormir; car étant encor lassé du chemin, il dort de profond sommeil. Ce que lui ayant accordé, le raportèrent à Grimoald, lequel lui dit que tant mieux, & commanda que quoi que ce fût, on y retournât, & qu'ils l'amenaissent; auquel commandement les soldats revinrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre, & le page les pria de permettre qu'il reposât encor un peu: mais ils criaient & tempestaient de tant plus, disant, n'aura meshuy dormi assez cet yvrogne? Et en même tems rompirent à coups de pied la porte, & entrés dedans cherchèrent Pertharite dans le lit; mais ne le trouvant point, demandèrent au page où il était, lequel leur dit qu'il s'en était fui. Lors ils prindrent le page par les cheveux, & le menèrent en grande furie au palais; & comme ils furent devant le roi, dirent que Pertharite avait fait vie, à quoi le page avait tenu la main, dont il méritait la mort. Grimoald demanda par ordre, par quel moyen Pertharite s'était sauvé, & le page lui conta le fait de la sorte qu'il était advenu. Grimoald connaissant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ses pages, l'exhortant à garder cette foi qu'il avait à Pertharite, lui promet-







S,

us,

gam

ndâ

jam

ibus

stem

ere-

am;

us,

fratre

pu-

eri-

eban-

nec li-

s erat.

ntiam

ceptri-

ti, re-

ost fi-

ticinum

, soro-



tant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant sa foi & sa prudence : quelques jours après il lui demanda s'il ne voulait pas être bientôt avec Pertharite ; à quoi Unulphe avec serment répondit, que plutôt il aurait voulu mourir avec Pertharite, que vivre en tout autre lieu en tout plaisir & délices. Le roi fit pareille demande au page, à savoir, s'il trouvait meilleur de demeurer avec soi au palais, que de vivre avec Pertharite en exil : mais le page lui ayant répondu comme Unulphe avait fait, le roi prenant en bonne part leurs paroles, & louant la foi de tous deux, commanda à Unulphe de demander tout ce qu'il voudrait de sa maison, & qu'il s'en allât en toute sûreté trouver Pertharite. Il licencia, & donna congé de même au page, lequel avec Unulphe portant avec eux par la courtoisie & libéralité du roi, ce qui leur était de besoin pour leur voyage, s'en allèrent en France trouver leur désiré seigneur Pertharite.

---

---

*E R Y C I U S P U T E A N U S ,*

Historiæ Barbaricæ, libro 2<sup>o</sup>. n. XV.

**J**AM tragico nuncio obstupefactus Pertharitus, ampliusque tyrannum, quàm fratrem timens, fugam ad Cacanum Hunnorum regem arripuit, Rodelindâ uxore & filio Cuniperto Mediolani relictiis; sed jam magnâ sui parte miser, & in carissimis pignoribus captus, cùm à rege hospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, & cujus sævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obesset? Non regnum, sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortuna contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit: & quia amplius putavit Grimoaldus, reddere vitam, quàm renum eripere, facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur: ut ne securus esset, qui parcere voluit; nec liber à discrimine, quia salutem duntaxat pactus erat. Atque interea rex novus destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam sibi Virginem, tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familiâ Ariperti, regium permanere nomen videbatur; quippe post filios gener diadema sumpserat. Venit igitur Ficinum Pertharitus, & suæ oblitus appellationis, foro-

*rem reginam salutavit. Plenus mutuae benevolentiae hic congressus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quòd non imperaret. Domus & familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid fit? Visendi & salutandi causà cum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Insubres, humanitatis regem pœnituit. Sic officia nocuere: & quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A populo coli, & regnum moliri, juxtà habitum. Itaque, ut rex metu solveretur, secundùm parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuere: elapsus est. Amicâ & ingeniosâ Unulfi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum & obfessum ursinâ pelle circumtegens, & tanquàm pro mancipio pellens, cubiculo eiecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant: & quia nox erat, falli satellites potuere. Facinus quemadmodum regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est.*

---

**ACTEURS.**

---

*A C T E U R S.*

**PERTHARITE**, roi des Lombards.

**GRIMOALD**, comte de Bénévent, ayant conquis le royaume des Lombards sur Pertharite.

**GARIBALDE**, duc de Turin.

**UNULPHE**, seigneur Lombard.

**RODELINDE**, femme de Pertharite.

**EDUIGE**, sœur de Pertharite.

Soldats.

*La scène est à Milan.*

---

---

PERTHARITE,

TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

QUI, l'honneur qu'il me rend ne fait que  
m'outrager ;

Je vous le dis encor, rien ne peut me changer ;  
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine ;  
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine ;  
Et comme son amour redouble mon tourment,  
Si je le hais vainqueur, je le déteste *amant*.

Voilà quelle je suis, & quelle je veux être ;  
Et ce que vous direz au comte votre maître.

UNULPHE.

Dites au roi, Madame.

RODELINDE.

Ah, je ne pense pas

Que

Que de moi Grimoald exige un cœur si bas ;  
S'il m'aime , il doit aimer cette digne arrogance  
Qui brave ma fortune , & remplit ma naissance.

Si d'un roi malheureux & la fuite & la mort  
L'affurent dans son trône à titre du plus fort ,  
Ce n'est point à sa veuve à traiter de monarque  
Un prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.  
Qu'il ne se flate point d'un espoir décevant ,  
Il est toujours pour moi comte de Bénévent ,  
Toujours l'usurpateur du sceptre de nos pères ,  
Et toujours , en un mot , l'auteur de mes misères.

U N U L P H E.

C'est ne connaître pas la source de vos maux ,  
Que de les imputer à ses nobles travaux :  
Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite ;  
Et n'en accusez plus que votre Pertharite.  
Son ambition seule . . .

R O D E L I N D E.

Unulphe , oubliez-vous  
Que vous parlez à moi , qu'il était mon époux ?

U N U L P H E.

Non , mais vous oubliez que bien que la naissance  
Donnât à son aîné la suprême puissance ,  
Il osa toutefois partager avec lui  
Un sceptre dont son bras devait être l'appui ;

Y ij

Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie ;  
 Pertharite à Milan, Gundevert à Pavie,  
 Dont ce dernier piqué par un tel attentat  
 Voulut entre ses mains réunir son état,  
 Et ne put voir long-tems en celles de son frère . . .

## R O D E L I N D E.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.  
 Le roi qui connaissait ce qu'ils valaient tous deux,  
 Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux.  
 Il vit en Pertharite une ame trop royale,  
 Pour ne lui pas laisser une fortune égale ;  
 Et vit en Gundevert un cœur assez abjet,  
 Pour ne mériter pas son frère pour sujet.  
 Ce n'est pas atenter aux droits d'une couronne,  
 Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne ;  
 De son dernier vouloir c'est se faire des loix,  
 Honorer sa mémoire, & défendre son choix.

## U N U L P H E.

Puisque vous le voulez, j'excuse son courage ;  
 Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,  
 Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,  
 Les faisant tous deux rois, les a perdu tous deux.  
 Ce mauvais politique avait dû reconnaître  
 Que le plus grand état ne peut souffrir qu'un maître,  
 Que les rois n'ont qu'un trône, & qu'une majesté,



Que leurs enfans entre eux n'ont point d'égalité,  
Et qu'enfin la naissance a son ordre infallible,  
Qui fait de leur couronne un point indivisible.

R O D E L I N D E.

Et toutefois le ciel par les événemens  
Fit voir qu'il aprouvait ses justes sentimens.

Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine  
Fondant sur Pertharite, y trouva tôt sa peine.  
Une bataille entre eux voidait leur différend;  
Il en sortit défait, il en sortit mourant;  
Son trépas nous laiffait toute la Lombardie,  
Dont il nous enviait une faible partie;  
Et j'ai versé des pleurs qui n'auraient pas coulé,  
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.  
Il lui promit vengeance, & sa main plus vaillante  
Rendit après sa mort sa haine triomphante:  
Quand nous croyions le sceptre en la nôtre affermi,  
Nous changeames de sort en changeant d'ennemi;  
Et le voyant régner où régnaient les deux frères,  
Jugez à qui je puis imputer nos misères.

U N U L P H E.

Excusez un amour que vos yeux ont éteint;  
Son cœur pour Eduige en était lors atteint;  
Et pour gagner la sœur à ses desirs trop chère,  
Il falut épouser les passions du frère.

Il arma ses fujets , plus pour la conquérir ,  
Qu'à dessein de vous nuire , ou de le secourir :

Alors qu'il arriva , Gundebert rendait l'ame ,  
Et fut en ce moment abuser de sa flamme.

*Bien , dit-il , que je touche à la fin de mes jours ,  
Vous n'avez pas en vain amené du secours ;  
Ma mort vous va laisser ma sœur , & ma querelle ;  
Si vous l'osez aimer , vous combatrez pour elle.*

Il la proclame reine , & sans retardement  
Les chefs & les soldats ayant prêté serment ,  
Il en prend d'elle un autre , & de mon prince même :  
*Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime ,  
Je vous donne , dit-il , Grimoald pour époux ,  
Mais à condition qu'il soit digne de vous ;  
Et vous ne croirez point , ma sœur , qu'il vous mérite ,  
Qu'il n'ait vengé ma mort , & détruit Pertharite ,  
Qu'il n'ait conquis Milan , qu'il n'y donne la loi.  
A la main d'une reine il faut celle d'un roi.*

Voilà ce qu'il voulut , voilà ce qu'ils jurèrent ,  
Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animèrent ;  
Non que souvent mon prince , impatient amant ,  
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment :  
Mais contre son amour la princesse obstinée  
A toujours opposé la parole donnée ;  
Si bien que ne voyant autre espoir de guérir ,

Il a falu fans cefle , & vaincre , & conquérir.

Enfin après deux ans Milan par fa conquête  
Lui donnait Eduigue en couronnant fa tête ,  
Si ce même Milan dont elle était le prix ,  
N'eût fait perdre à fes yeux ce qu'ils avaient  
conquis.

Avec un autre fort il prit un cœur tout autre ;  
Vous futes fa captive , & le fites le vôtre ;  
Et la princeffe alors , par un bizarre effet ,  
Pour l'avoir voulu roi le perdit tout-à-fait.  
Nous le vimes quitter fes premières penfées ,  
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empreffées ,  
Eviter Eduige , à peine lui parler ,  
Et fous divers prétextes à fon tour reculer.  
Ce n'eft pas que long-tems il n'ait tâché d'éteindre  
Un feu dont vos vertus avaient lieu de fe plaindre ;  
Et tant que dans fa fuite a vécu votre époux ,  
N'étant plus à fa fœur , il n'ofait être à vous :  
Mais fi-tôt que fa mort eut rendu légitime  
Cette ardeur qui n'était jufques-là qu'un doux cri-  
me. . .

---

## S C E N E II.

RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

É D U I G E.

**M** Adame, si j'étais d'un naturel jaloux,  
 Je m'inquiéteraïs de le voir avec vous;  
 Je m'imaginerais, ce qui pourrait bien être,  
 Que ce fidèle agent vous parle pour son maître :  
 Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret,  
 Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,  
 De cette opinion j'aime mieux me défendre,  
 Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,  
 La régler par votre ordre, & croire avec respect  
 Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

R O D E L I N D E.

Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,  
 Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.  
 Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux,  
 Et s'il m'en pouvait croire, il en userait mieux.

É D U I G E.

Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,  
 Il vous échapera, si vous n'y prenez garde.  
 Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,

Et vouloir ce qu'il veut, quand & comme il lui plait.

R O D E L I N D E.

Avez-vous reconnu par votre expérience  
Qu'il faille déferer à son impatience ?

E D U I G E.

Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

R O D E L I N D E.

Autre est celle d'un comte , autre celle d'un roi ;  
Et comme un nouveau rang forme une ame nouvelle ,  
D'un comte déloyal il fait un roi fidelle.

E D U I G E.

Mais quelquefois, madame, avec facilité  
On croit des maris morts qui sont pleins de santé ;  
Et lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées ;  
On voit par leur retour des veuves étonnées.

R O D E L I N D E.

Qu'avez-vous vû, madame, ou que vous a-t-on dit ?

E D U I G E.

Ce mot un peu trop tôt vous allarme l'esprit :  
Je ne vous parle pas de votre Pertharite ;  
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite ,  
Qu'il rende à vos désirs leur juste possesseur ,  
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

R O D E L I N D E.

N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette ;  
 Si vous étiez ma sœur , vous seriez ma sujette ;  
 Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang ;  
 Et la nature cède à la splendeur du rang.

E D U I G E.

La nouvelle vous fâche , & du moins importune  
 L'espoir déjà formé d'une bonne fortune.  
 Consolez vous , madame , il peut n'en être rien ,  
 Et souvent on nous dit ce qu'on ne fait pas bien.

R O D E L I N D E.

Il fait mal ce qu'il dit , quiconque vous fait croire  
 Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.  
 Il est vaillant , il régne , & comme il faut régner ;  
 Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.  
 Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne ;  
 Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne ;  
 Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé ;  
 Je hais dans sa justice un tyran trop aimé ;  
 Je hais ce grand secret d'affurer sa conquête ,  
 D'attacher fortement ma couronne à sa tête ;  
 Et le hais d'autant plus , que je vois moins de jour  
 A détruire un vainqueur qui régne avec amour.

E D U I G E.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite,



Est fort ingénieuse à voir tout son mérite ;  
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux ,  
En dirait bien du mal , s'il plaisait à ses yeux.

R O D E L I N D E.

Qui hait brutalement permet tout à sa haine ;  
Il s'emporte , il se jette où sa fureur l'entraîne ;  
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits ;  
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais.  
C'est sa raison qui hait , qui toujours équitable ,  
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable ,  
Et verrait en l'aimé ce qu'il y faut blâmer ,  
Si ce même devoir lui commandait d'aimer.

E D U I G E.

Vous en savez beaucoup.

R O D E L I N D E.

Je fais comme il faut vivre.

E D U I G E.

Vous êtes donc , madame , un grand exemple à suivre.

R O D E L I N D E.

Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter.

E D U I G E.

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter ?

R O D E L I N D E.

J'aime en vous un soupçon qui vous fert de suplice ;  
S'il me fait quelque outrage , il m'en fait bien justice.



E D U I G E.

Quoi, vous refuseriez Grimoald pour époux ?

R O D E L I N D E.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous ?  
 Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'allarmes,  
 Si-tôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes ;  
 Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,  
 Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.  
 N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre ;  
 Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre :  
 Consolez vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain ;  
 Je veux bien sa couronne, & ne veux point sa main.  
 Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,  
 Pour l'oposer aux feux dont votre amour s'irrite.  
 Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,  
 Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit ;  
 J'aiderai votre feinte, & ferai mon possible  
 Pour tromper avec vous ce monarque invincible,  
 Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient  
 m'offrir,  
 Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

E D U I G E.

Qui croit déjà ce bruit un tour de mon adresse,  
 De son effet sans doute aurait peu d'allégresse ;  
 Et loin d'aimer la feinte avec sincérité ;

Pourrait fermer les yeux même à la vérité.

R O D E L I N D E.

Après m'avoir fait perdre époux & diadème,  
C'est trop que d'atenter jusqu'à ma gloire même,  
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.

Connaissez moi, madame, & défabusez vous.

Je ne vous cèle point, qu'ayant l'ame royale,  
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,  
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche & soumis  
La sœur de mon époux déshériter mon fils:

Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose

A les vouloir finir m'unissant à leur cause,

A remonter au trône, où vont tous mes desirs,

En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs!

Non, non, vous présumez en vain que je m'apprête

A faire de ma main sa dernière conquête;

Unulphe peut vous dire en fidèle témoin,

Combien à me gagner il perd d'art, & de soin.

Si malgré la parole & donnée & reçue

Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vûe,

Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés

Lui rendent les mépris que vous en recevez.

---

## S C E N E III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE,  
GARIBALDE, UNULPHE.

## R O D E L I N D E.

**A** Proche, Grimoald, & dis à ta jalouſe,  
A qui du moins ta foi doit le titre d'épouſe,  
Si depuis que pour moi je t'ai vû ſoupirer,  
Jamais d'un ſeul coup d'œil je t'ai fait eſpérer.  
Ou ſi tu veux laiffer pour éternelle gêne  
A cette ambitieuſe une frayeur ſi vaine,  
Dis moi de mon époux le déplorable fort;  
Il vit, il vit encor, ſi j'en crois ſon raport.  
De ſes derniers honneurs les magnifiques pompes  
Ne ſont qu'illuſions avec quoi tu me trompes;  
Et ce riche tombeau que lui fait ſon vainqueur,  
N'eſt qu'un apas ſuperbe à ſurprendre mon cœur.

## G R I M O A L D.

Madame, vous ſavez ce qu'on m'eſt venu dire,  
Qu'allant de ville en ville, & d'empire en empire,  
Contre Éduige & moi mendier du ſecours,  
Auprès du roi des Huns il a fini ſes jours:  
Et ſi depuis ſa mort j'ai tâché de vous rendre...

R O D E L I N D E.

Qu'elle soit vraie, ou non, tu n'en dois rien attendre.  
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,  
Ce que je dûs aux nœuds qui nous avaient unis.  
Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'explique ;

Et puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,  
Si je puis une fois échapper de tes mains,  
J'irai porter partout de si justes desseins ;  
J'irai dessus ses pas aux deux bouts de la terre  
Chercher des ennemis à te faire la guerre :  
Ou s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,  
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieus,  
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre  
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.

Madame, vous voyez avec quels sentimens  
Je mets ce grand obstacle à vos contentemens.  
Adieu. Si vous pouvez, conservez ma couronne,  
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

---

## S C E N E I V.

GRIMOALD, ÉDUIGE, GARIBALDE,  
UN ULPHE.

G R I M O A L D.

**Q**U'avez-vous dit, madame, & que supo-  
sez-vous

Pour la faire douter du fort de son époux ?

Depuis quand, & de qui savez-vous qu'il respire ?

E D U I G E.

Ce confident si cher pourra vous le redire.

G R I M O A L D.

M'auriez-vous acufé d'avoir feint son trépas ?

E D U I G E.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas ;

Son destin est plus doux, veuve, que mariée ;

Et de croire sa mort vous l'avez trop priée.

G R I M O A L D.

Mais enfin ?

E D U I G E.

Mais enfin chacun fait ce qu'il fait ;

Et quand il fera tems nous en verrons l'effet.

Epoufé la, parjure, & fais-en une infame.

Qui ravit un état, peut ravir une femme :

L'adulte

L'adultère & le rapt font du droit des tyrans.

G R I M O A L D.

Vous me donniez jadis des titres diférens.

Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles,

Que mon bras de Milan foudroyait les murailles,

Que je femais partout la terreur & l'effroi,

J'étais un grand héros, j'étais un digne roi.

Mais depuis que je régne en prince magnanime,

Qui chérit la vertu, qui fait punir le crime,

Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,

Je ne suis qu'un tyran parce que j'aime ailleurs.

Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance

Qui donne quelque droit à la toute-puissance ;

C'est votre amour lui seul, qui fait des conquérans,

Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans.

Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,

Je n'ai qu'à vous aimer si je veux m'en défaire ;

Et ce même moment de lâche usurpateur

Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.

E D U I G E.

Ne prétens plus au mien après ta perfidie ;

J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie :

Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau fouci ;

Ce n'est que sous mon nom que tu régnes ici ;

Et le peuple bientôt montrera par sa haine

Qu'il n'adorait en toi que l'amant de sa reine,  
 Qu'il ne respectait qu'elle, & ne veut point d'un roi  
 Qui commence par elle à violer sa foi.

G R I M O A L D.

Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,  
 Dont vous fit reine un frère en sortant de la vie,  
 Ce discours, quoique même un peu hors de saison,  
 Pourrait avoir du moins quelque ombre de raison.  
 Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,  
 Où ma seule valeur a couronné ma tête,  
 Au milieu d'un état où tout le peuple à moi  
 Ne saurait craindre en vous que l'amour de son roi,  
 La menace impuissante est de mauvaise grace;  
 Avec tant de faiblesse il faut la voix plus basse;  
 J'y régne, & régnerai malgré votre courroux:  
 J'y fais à tous justice, & commence par vous.

E D U I G E.

Par moi?

G R I M O A L D.

Par vous, madame.

E D U I G E.

Après la foi reçue!

Après deux ans d'amour si lâchement déçue!

G R I M O A L D.

Dites après deux ans de haine & de mépris,



Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.

E D U I G E.

Apelles - tu mépris une amitié sincère ?

G R I M O A L D.

Une amitié fidèle à la haine d'un frère ;  
Un long orgueil armé d'un frivole ferment ,  
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.

Si vous m'aviez aimé , vous n'auriez pas eu honte  
D'attacher votre sort à la valeur d'un comte ;  
Jusqu'à ce qu'il fût roi , vous plaie à le gêner ;  
C'était vouloir vous vendre , & non pas vous donner.

Je me suis donc fait roi pour plaie à votre envie.  
J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie :  
Mais alors qu'il m'est dû , je suis en liberté  
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté ;  
Et votre ambition est justement punie ,  
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.

Un roi doit pouvoir tout , & je ne suis pas roi ,  
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.  
C'est quiter , c'est trahir les droits du diadème,  
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même ;  
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu ,  
Sur moi comme sur tous je dois être absolu :  
C'est le prix de mon sang ; souffrez que j'en dispose,

Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.

E D U I G E.

Pour un grand conquérant , que tu te défens mal !  
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald !

Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes ,

Et que la trahison est un droit des couronnes ;  
Mais si tu veux trahir , trouve du moins , *ingrat* ,  
De plus belles couleurs dans les *raisons d'état*.  
Dis qu'un usurpateur doit amuser la haine  
Des peuples mal domtés , en épousant leur reine ,  
Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils  
Un sceptre sur le père injustement conquis ,  
Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance ,  
Qu'il ne veut qu'en dépôt la suprême puissance ,  
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi  
Que d'époux de la reine , & de tuteur du roi.  
Dis que sans cet hymen ta puissance t'échape ,  
Qu'un vieil amour des rois la détruit , & *la sâpe* ;  
Dis qu'un tyran qui règne en pays ennemi  
N'y sauroit voir son trône autrement affermi.  
De cette illusion l'aparence plausible  
Rendrait ta lâcheté peut-être moins visible ;  
Et l'on pourrait donner à la nécessité ,  
Ce qui n'est qu'un effet de ta légéreté.

G R I M O A L D.

J'embrasse un bon avis de quelque part qu'il vienne;  
Unulphe, allez trouver la reine de la mienne,  
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.

Madame, c'est à vous que je devrai son cœur;  
Et pour m'en revancher je prendrai soin moi-même  
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,  
Qui soit digne de vous, & puisse mériter  
L'amour que malgré moi vous voulez me porter.

E D U I G E.

Traître, je n'en veux point que ta mort ne me  
donne,  
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

G R I M O A L D.

Vous pouvez à ce prix en trouver aisément.  
Remettez la princesse en son appartement,  
Duc, & tâchez à rompre un dessein sur ma vie,  
Qui me feroit trembler si j'étais à Pavie.

E D U I G E.

Crains moi, crains moi partout; & Pavie, &  
Milan,  
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran  
Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,  
Si de ton sang versé je suis la récompense.

G R I M O A L D.

Diffimulez du moins ce violent couroux.  
Je deviendrais tyran , mais ce ferait pour vous.

E D U I G E.

Va , je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

G R I M O A L D.

Allez donc , & craignez , si vous me faites craindre.

*Fin du premier acte.*

---

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

EDUIGE, GARIBALDE.

EDUIGE.

a) **J**E l'ai dit à mon traître, & je vous le redis,  
Je me dois cette joie après de tels mépris,  
Et mes ardens fouhairs de voir punir son change

a) *Je l'ai dit à mon traître, & je vous le redis.* ] Il me paraît prouvé que *Racine* a puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'*Andromaque* dans ce second acte de *Pertharite*. Dès la première scène vous voyez *Eduige* qui est avec son *Geribalde*, précisément dans la même situation qu'*Hermione* avec *Oreste*. Elle est abandonnée par un *Grimoald*, comme *Hermione* par *Pirrhus*; & si *Grimoald* aime sa prisonnière *Rodelinde*, *Pirrhus* aime *Andromaque* sa captive. Vous voyez qu'*Eduige* dit à *Garibalde* les mêmes choses qu'*Hermione* dit à *Oreste*; elle a des ardens fouhairs de voir punir le change de *Grimoald*, elle assure sa conquête à son vengeur; il faut servir sa haine pour venger son amour; c'est ainsi qu'*Hermione* dit à *Oreste*;

Vengez-moi, je crois tout,  
Qu'*Hermione* est le prix d'un tyran opprimé,  
Que je le hais enfin que je l'aimai.

Z iiij

Affurent ma conquête à quiconque me venge.  
 Suivez le mouvement d'un si juste couroux,  
 Et sans perdre de vœux obtenez moi de vous.  
 Pour gagner mon amour il faut servir ma haine ;  
 A ce prix est le sceptre , à ce prix une reine ;  
 Et Grimoald puni rendra digne de moi  
 Quiconque ose m'aimer , ou se veut faire roi.

## G A R I B A L D E .

Mettre à ce prix vos feux , & votre diadème ,  
 C'est ne connaître pas votre haine , & vous-même ;  
 Et qui sous cet espoir voudrait vous obéir,  
 Chercherait les moyens de se faire haïr.  
 Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,  
 Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes.  
 A cet objet sanglant l'effort de la pitié  
 Reprendrait tous les droits d'une vieille amitié ;  
 Et son crime en son sang éteint avec sa vie ,

*Oreste* en un autre endroit , dit à *Hermione* tout ce que  
 dit ici *Garibalde* à *Eduige*.

Le cœur est pour Pirrhus , & les vœux pour Oreste ;  
 Et vous le haïssez ! avouez - le , madame ,  
 L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son ame ;  
 Tout nous trahit , la voix , le silence , les yeux ,  
 Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

*Hermione* parle absolument comme *Eduige* , quand elle  
 dit :

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque . . . . .

Passerait en celui qui vous aurait servie.

Quels que soient ses mépris , peignez vous bien  
sa mort ,

Madame , & votre cœur n'en fera pas d'accord.

Quoi qu'un amant volage excite de colère ,  
Son change est odieux , mais sa personne est chère ;

Et ce qu'a joint l'amour a beau se défunir ,

Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir.

Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure

Sur les bouillans transports qu'arrache son parjure.

Si le repentiment de sa légèreté

Aspire à la vengeance avec sincérité ,

En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre ,

Il vous faut vous donner , & non pas vous pro-  
mettre ,

Attacher votre sort , avec le nom d'époux ,

A la valeur du bras qui s'armera pour vous.

Seigneur , je le vois bien , votre ame prévenue

Répand sur mes discours le poison qui la tue.

Enfin , l'intention d'*Eduige* est que *Garibalde* la serve  
en détachant le parjure *Grimoald* de sa rivale *Rodelinde* ;  
& *Hermione* veut qu'*Oreste* en demandant *Astianax* , dé-  
gage *Pirrhus* de son amour pour *Andromaque*. Voyez avec  
attention la scène cinquième du second acte , vous trou-  
verez une ressemblance non moins marquée entre *An-*  
*dromaque* & *Rodelinde*.



Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude ,  
L'oserait-on punir de son ingratitude ?

Votre haine tremblante est un mauvais apui

A quiconque pour vous entreprendrait sur lui ;  
Et quelque doux espoir qu'offre cette colère ,  
Une plus forte haine en ferait le salaire.  
Donnez vous donc , Madame , & faites qu'un  
vengeur

N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

É D U I G E.

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infame ;  
De vouloir malgré moi lire au fond de mon ame ;  
Où mon amour trahi , que j'éteins à regret ,  
Lui fait contre ma haine un partisan secret !  
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce ;  
Ce sont de vains efforts , où tout mon cœur re-  
nonce.

Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger ,

Et veut mourir du coup qui m'en pourrait venger.

Vengez moi toutefois , mais d'une autre manière ;

Pour conserver mes jours laissez lui la lumière.

Quelque mort que je doive à son manque de foi ,

Otez lui Rodelinde , & c'est assez pour moi ;

Faites qu'elle aime ailleurs , & punissez son crime

Par ce désespoir même où son change m'abîme.

Faites plus , s'il est vrai que je puis tout sur vous ,  
 Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux ,  
 Le repentir au cœur , les pleurs sur le visage ,  
 De tant de lâchetés me faire un plein hommage ,  
 Implorer le pardon qu'il ne mérite pas ,  
 Et remettre en mes mains sa vie , & son trépas.

G A R I B A L D E.

Ajoutez-y, Madame, encor qu'à vos yeux même  
 Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime ,  
 Et que l'amant fidèle au volage immolé  
 Expie au lieu de lui ce qu'il a violé.

L'ordre en fera moins rude , & moindre le fu-  
 plice ,

Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice :  
 Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux ,  
 A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

É D U I G E.

Duc, vous vous alarmez faute de me connaître ;  
 Mon cœur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un  
 traître.

Je veux qu'il se repente , & se repente en vain ,  
 Rendre haine pour haine , & dédain pour dédain.  
 Je veux qu'en vain son ame esclave de la mienne ,  
 Me demande sa grâce , & jamais ne l'obtienne ,  
 Qu'il soupire sans fruit , & pour le punir mieux ,

Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

G A R I B A L D E.

Le pouvez-vous , madame , & savez-vous vos forces ?

Savez-vous de l'amour que les font les amorces ?

Savez-vous ce qu'il peut , & qu'un visage aimé

Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?

Si vous ne m'abusez , votre cœur vous abuse ;

L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse ;

Et comme l'amour seul fait le repentiment ,

Le moindre repentir obtient grace à l'amant.

É D U I G E.

Quoi qu'il puisse arriver , donnez vous cette gloire ,

D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire ;

Sans songer qu'à me plaire exécutez mes loix ,

Et pour l'événement laissez tout à mon choix.

Souffrez qu'en liberté je l'aime , ou le néglige.

L'amant est trop payé quand son service oblige ;

Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix ,

N'a qu'un amour fervile , & digne de mépris.

Le véritable amour jamais n'est mercenaire ,

Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire ,

Il ne veut que servir , & n'a point d'intérêt

Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.

Voyez donc Grimoald , tâchez à le réduire ,

Faites moi triompher au hazard de vous nuire ;  
 Et si je prens pour lui des sentimens plus doux ,  
 Vous m'aurez faite heureuse , & c'est assez pour vous.  
 Je verrai par l'effort de votre obéissance  
 Où doit aller celui de ma reconnaissance.  
 Cependant , s'il est vrai que j'ai pû vous charmer ,  
 Aimez moi plus que vous , ou cessez de m'aimer  
 C'est par-là seulement qu'on mérite Eduige.  
 Je veux bien qu'on espère , & non pas qu'on exige.  
 Je ne veux rien devoir ; mais lorsqu'on me sert bien ,  
 On peut attendre tout de qui ne promet rien.

---

S C E N E II.

G A R I B A L D E *seul.*

**Q**uelle confusion , & quelle tyrannie  
 M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie !  
 Et de quelle façon est-ce écouter des vœux ,  
 Qu'obliger un amant à travailler contre eux !  
 Simple , ne prétens pas sur cet espoir frivole ,  
 Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.  
 Je t'aime , mais enfin je m'aime plus que toi.  
 C'est moi seul qui le porte à ce manque de foi ;  
 Auprès d'un autre objet c'est moi seul qui l'engage ;

Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.  
 Il m'a choisi pour toi , de peur qu'un autre époux  
 Avec trop de chaleur n'embrasse ton couroux ;  
 Mais lui-même il se trompe en l'amant qu'il te donne.  
 Je t'aime , & puissamment , mais moins que la  
 couronne ;

Et mon ambition qui tâche à te gagner ,  
 Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.  
 De tes ressentimens s'il faut que je l'obtienne ,  
 Je saurai joindre encor cent haines à la tienne ,  
 L'ériger en tyran par mes propres conseils ,  
 De sa perte par lui dresser les apareils ,  
 Mêler si bien l'adresse avec un peu d'audace ,  
 Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place ;  
 Et comme en t'épousant j'en aurai droit de toi ,  
 Je t'épouserai lors , mais pour me faire roi.  
 Mais voici Grimoald.

## S C E N E III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

**H**É bien , quelle espérance,  
 Duc , & qu'obtiendrons-nous de ta persévérance ?

G A R I B A L D E.

Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,  
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

G R I M O A L D.

Quoi! de tout mon pouvoir je l'avais irritée,  
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée,  
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi  
La rendit plus facile à recevoir ta foi,  
Et fit tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles  
Le dépôt de sa haine en des mains si fidèles!  
Cependant son espoir à mon trône attaché  
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché!  
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance?  
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,  
Avec quelque froideur, qui l'ait fait soupçonner  
Que tu la promettais sans la vouloir donner?

G A R I B A L D E.

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire  
Un vrai ressentiment qui voudrait vous détruire;  
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser;  
Son plus ardent courroux brûle de s'apaiser;  
Et je n'obtiendrai point, seigneur, qu'elle m'écoute,  
Jusqu'à ce qu'elle ait vû votre hymen hors de doute,  
Et que de Rodelinde étant l'illustre époux,  
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.



G R I M O A L D.

Hélas , je mets en vain toute chose en usage ;  
 Ni prières , ni vœux n'ébranlent son courage.  
 Malgré tous mes respects je vois de jour en jour  
 Croître sa résistance autant que mon amour ;  
 Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche ,  
 Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche ,  
 Désormais je renonce à l'espoir d'amollir  
 Un cœur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

G A R I B A L D E.

Non , non , seigneur , il faut que cet orgueil vous  
 cède ;

Mais un mal violent veut un pareil remède.  
 Montrez vous tout ensemble amant , & souverain ;  
 Et fachez commander, si vous priez en vain.  
 Que fert ce grand pouvoir qui suit le diadème,  
 Si l'amant couronné n'en use pour soi-même ?  
 Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer ,  
 Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

G R I M O A L D.

Porte , porte aux tyrans tes damnables maximes ;  
 Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.  
 De quel front donnerais-je un exemple aujourd'hui ,  
 Que mes loix dès demain puniraient en autrui ?  
 Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable

Dont



Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.  
L'amour l'excuse mal s'il régne injustement,  
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

G A R I B A L D E.

Si vous n'osez forcer, du moins faites vous craindre;  
Daignez pour être heureux un moment vous con-  
traindre ;

Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,  
Menacez hautement de la mort de son fils.

G R I M O A L D.

Que par ces lâchetés j'ose me fatiguer !

G A R I B A L D E.

Si vous n'osez parler, du moins laissez nous faire :  
Nous saurons vous servir, seigneur, & malgré vous.  
Prêtez nous seulement un moment de courroux,  
Et permettez après qu'on l'explique, & qu'on feigne  
Ce que vous n'osez dire, & qu'il faut qu'elle craigne.  
Vous défavouerez tout. Après de tels projets  
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

G R I M O A L D.

Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre  
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

## S C E N E I V .

GRIMOALD , GARIBALDE , UNULPHE .

G R I M O A L D .

Q U e faut-il faire, Unulphe ? est-il tems de mourir ?  
N'as-tu vû pour ton roi nul espoir de guérir ?

U N U L P H E .

Rodelinde , seigneur , enfin plus raisonnable ,  
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomtable ;  
Elle a reçu votre ofre avec tant de douceur . . .

G R I M O A L D .

Mais l'a-t-elle acceptée ? as-tu touché son cœur ?  
A-t-elle montré joye ? en parait-elle émûe ?  
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma vûe ?  
Qu'a-t-elle dit enfin ?

U N U L P H E .

Beaucoup , sans dire rien .  
Elle a paisiblement souffert mon entretien .  
Son ame à mes discours surprise , mais tranquile . . .

G R I M O A L D .

Ah , c'est m'affaffiner d'un discours inutile ;  
Je ne veux rien favoir de sa tranquillité ;  
Dis seulement un mot de sa facilité .  
Quand veut-elle à son fils donner mon diadême ?

U N U L P H E.

Elle en veut apporter la réponse elle-même.

G R I M O A L D.

Quoi, tu n'as fû pour moi plus avant l'engager?

U N U L P H E.

Seigneur, c'est assez dire à qui veut bien juger ;  
Vous n'en sauriez avoir une preuve plus claire.  
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire ;  
Ses refus se feraient expliqués avec moi,  
Sans chercher la présence & le courroux d'un roi.

G R I M O A L D.

Mais touchant cet époux qu'Eduige ranime ?

U N U L P H E.

De ce discours en l'air elle fait peu d'estime ;  
L'artifice est si lourd qu'il ne peut l'émouvoir ;  
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.

G A R I B A L D E.

Eduige elle-même est mal persuadée  
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée ;  
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter,  
Pour lui troubler la vûe, & vous inquiéter.  
Mais déjà Rodelinde apporte sa réponse.

G R I M O A L D.

Ah ! j'entens mon arrêt, sans qu'on me le prononce.  
Je vais mourir, Unulphe, & ton zèle pour moi

372      *P E R T H A R I T E.*

T'abuse le premier, & m'abuse après toi.

*U N U L P H E.*

Espérez mieux, seigneur.

*G R I M O A L D.*

Tu le veux, & j'espère;

Mais que cette douceur va devenir amère !

Et que ce peu d'espoir où tu me viens forcer ,

Rendra rudes les coups dont on va me percer !

---

*S C E N E V.*

*GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE,*

*U N U L P H E.*

*G R I M O A L D.*

**M**Adame, il est donc vrai que votre ame sensible  
A la compassion s'est rendue accessible ,  
Qu'elle fait succéder dans ce cœur plus humain  
La douceur à la haine, & l'estime au dédain ,  
Et que laissant agir une bonté cachée  
A de si longs mépris elle s'est arrachée ?

*R O D E L I N D E.*

Ce cœur dont tu te plains de ta plainte est surpris :  
Comte , je n'eus pour toi jamais aucun mépris ;  
Et ma haine elle-même aurait crû faire un crime,

De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.

Quand je vois ta conduite en mes propres états  
 Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,  
 Avec ces mêmes cœurs qu'un si grand art te donne  
 Je dis que la vertu régné dans ta personne ;  
 Avec eux je te loue , & je doute avec eux  
 Si sous leur vrai monarque ils seraient plus heureux ;  
 Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance  
 Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance.  
 Mais quoi qu'on en ait vû d'admirable, & de grand,  
 Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.

Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on  
 aime ,

Faisant justice à tous se la fait à soi-même !  
 Se croit usurpateur sur ce trône conquis !  
 Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils !  
 Comte , c'est un effort à dissiper la gloire  
 Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire ,  
 Et que le grand Auguste ayant osé tenter  
 N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.  
 Je viens donc y répondre, & de toute mon ame  
 Te rendre pour mon fils. . .

G R I M O A L D.

Ah, c'en est trop, madame,  
 Ne vous abaissez point à des remerciemens,

A a iij

C'est moi qui vous dois tout, & si mes sentimens. . .

R O D E L I N D E .

Soufre les miens, de grace, & permets que je mette  
 Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,  
 Et que ma propre main tâche d'en arracher  
 Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher.  
 Car enfin cet effort est de telle nature,  
 Que la source en doit être à nos yeux toute pure.  
*b) La vertu doit régner dans un si grand projet,*  
 En être seule cause, & l'honneur seul objet;  
 Et depuis qu'on le fouille, ou d'espoir de faire,  
 Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,  
 Il part indignement d'un courage abatu,

*b) La vertu doit régner dans un si grand projet, &c.]*

*Andromaque dit à Pirrhus :*

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce?  
 Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,  
 Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,  
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux?  
 Non, non, d'un ennemi respecter la misère,  
 Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,  
 De cent peuples pour lui combattre la rigueur,  
 Sans me faire payer son salut de mon cœur,  
 Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile;  
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

On reconnaît dans *Racine* la même idée, les mêmes nuances que dans *Corneille*; mais avec cette douceur, cette mollesse, cette sensibilité, & cet heureux choix de

Où la passion régné , & non pas la vertu.  
 Comte , penfes-y bien , & pour m'avoir aimée ,  
 N'imprime point de tache à tant de renommée ;  
 Ne crois que ta vertu , laiffe la feule agir ,  
 De peur qu'un tel affront ne te donne à rougir.  
 On publiroit de toi que les yeux d'une femme  
 Plus que ta propre gloire auraient touché ton ame.  
 On dirait qu'un héros fi grand , fi renommé ,  
 Ne feroit qu'un tyran s'il n'avait point aimé.

G R I M O A L D.

Donnez moi cette honte , & je la tiens à gloire ;  
 Faites de vos mépris ma dernière victoire ;  
 Et fouffrez qu'on impute à ce bras trop heureux

mots qui porte l'atendriffement dans l'ame.

*Grimoald* dit à *Rodelinde* :

Vous la craindrez peut-être en quelque autre perfonne.

*Grimoald* entend par là le fils de *Rodelinde* , & il veut punir par la mort du fils les mépris de la mère ; c'est ce qui fe développe au troifième acte. Ainfi *Pirrhus* menace toujours *Andromaque* d'immoler *Astianax* , fi elle ne fe rend à fes défirs : on ne peut voir une reffemblance plus entière ; mais c'est la reffemblance d'un tableau de *Raphaël* à une esquisse groffièrément defsinée.

Songez - y bien , il faut déformais que mon cœur.

S'il n'aime avec transport , haïffe avec fureur ;

Je n'épargnerai rien dans ma jufté coière ;

Le fils me répondra du mépris de la mère.

A a iij



Que votre seul amour l'a rendu généreux.  
 Souffrez que cet amour, par un effort si juste,  
 Ternisse le grand nom & les hauts faits d'Auguste,  
 Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu.  
 Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.  
 Cet effort merveilleux est de telle nature,  
 Qu'il ne saurait partir d'une source plus pure ;  
 Et la plus noble enfin des belles passions  
 Ne peut faire de tache aux grandes actions.

R O D E L I N D E.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière,  
 Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.  
 A ces conditions rendre un sceptre conquis,  
 C'est asservir la mère en couronnant le fils ;  
 Et pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,  
 Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.  
 Ta gloire en pourrait croître, & tu le veux ainsi,  
 Mais l'éclat de la mienne en ferait obscurci.

Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,  
 La défaite & la mort de mon cher Pertharite,  
 D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,  
 Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits ;  
 Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,  
 Je n'y puis prendre part sans entière infamie.  
 Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.

Je te dois estimer , mais je te dois haïr.  
 Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime ,  
 Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

G R I M O A L D.

Ah , forcez vous , de grace , à des termes plus doux ,  
 Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous.  
 Par eux seuls ma valeur en tête d'une armée ,  
 A des plus grands héros atteint la renommée ;  
 Par eux seuls j'ai vaincu , par eux seuls j'ai régné ,  
 Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné ,  
 Par eux seuls j'ai paru digne du diadème ,  
 Par eux seuls je vous vois , par eux seuls je vous aime ;  
 Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait  
 Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

R O D E L I N D E.

Tu ne fais que pour toi , s'il t'en faut récompense ;  
 Et je te dis encor que toute ta vaillance ,  
 T'ayant fait vers moi seule à jamais criminel ,  
 A mis entre nous deux un obstacle éternel.

Garde donc ta conquête , & me laisse ma gloire.  
 Respecte d'un époux , & l'ombre , & la mémoire :  
 Tu l'as chassé du trône , & non pas de mon cœur.

G R I M O A L D.

Unulphe , c'est donc là toute cette douceur !  
 C'est là comme son ame enfin plus raisonnable

Semble avoir dépouillé cet orgueil indomtable !

*G A R I B A L D E .*

Seigneur , souvenez vous qu'il est tems de parler.

*G R I M O A L D .*

Oui , l'afront est trop grand pour le diffimuler ;  
Elle en fera punie , & puisqu'on me méprise ,  
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise ,  
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté  
Se joue impunément de mon trop de bonté.

*R O D E L I N D E .*

Hé bien , deviens tyran , renonce à ton estime,  
Renonce au nom de juste , au nom de magnanime...

*G R I M O A L D .*

La vengeance est plus douce enfin que ces vains  
noms ;

S'ils me font malheureux , à quoi me font-ils bons ?  
Je me ferai justice en domtant qui me brave.  
Qui ne veut point régner mérite d'être esclave.  
Allez , sans irriter plus longtems mon couroux ,  
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

*R O D E L I N D E .*

Qui ne craint point la mort , craint peu quoi qu'il  
ordonne.

*G R I M O A L D .*

Vous la craindrez peut-être en quelqu'autre personne.

R O D E L I N D E.

Quoi, tu voudrais...

G R I M O A L D.

Allez, & ne me pressez point ;  
On vous pourra trop tôt éclaircir sur ce point.

---

S C E N E V I.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

G R I M O A L D.

**V**oilà tous les efforts qu'enfin j'ai pû me faire.  
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire ;  
Et ce peu que j'ai fait suivi d'un défaveu,  
Gêne autant ma vertu, comme il trahit mon feu.  
Achève, Garibalde, Unulphe est trop crédule,  
Il prend trop aisément un espoir ridicule :  
Menace, puisqu'enfin c'est perdre tems qu'offrir.  
Toi qui m'as trop flaté, viens m'aider à souffrir.

*Fin du second acte.*

---

## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

GARIBALDE, RODELINDE.

G A R I B A L D E.

**C**E n'est plus seulement l'offre d'un diadème  
 Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,  
 Et de qui le refus ne puisse être imputé  
 Qu'à fermeté de haine ou magnanimité.

a) *Il y va de sa vie &c.* ] Ces vers forment absolument la même situation que celle d'*Andromaque*. Il est évident que *Racine* a tiré son or de cette fange. Mais ce que *Racine* n'eût jamais fait, *Corneille* introduit *Rodelinde* proposant à *Grimoald* d'égorger le fils qu'elle a de son mari vaincu par ce même *Grimoald*; elle prétend qu'elle l'aidera dans ce crime, & cela dans l'espérance de rendre *Grimoald* odieux à ses peuples. Cette seule atrocité absurde aurait suffi pour faire tomber une pièce d'ailleurs passablement faite; mais le rôle du mari de *Rodelinde* est si révoltant, & si ennuyeux à la fois, & tout le reste est si mal inventé, si mal conduit, & si mal écrit, qu'il est inutile de remarquer un défaut dans une pièce qui n'est remplie que de défauts. Mais, me dira-t-on, vous faites un commentaire sur *Corneille*, & vous remarquez

a) Il y va de sa vie , & la juste colère  
 Où jettent cet amant les mépris de la mère ,  
 Veut punir sur le sang de ce fils innocent  
 La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.  
 C'est à vous d'y penser , tout le choix qu'on vous  
 donne

C'est d'accepter pour lui la mort , ou la couronne ;  
 Son sort est en vos mains ; aimer , ou dédaigner ,  
 Le va faire périr , ou le faire régner.

R O D E L I N D E.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance ,

ses fautes ! & vous l'appelez grand homme , & vous ne  
 le montrez que petit quand il est en concurrence avec  
*Racine* !

Je répons qu'il est grand homme dans *Cinna* , & non  
 dans *Pertharite* , & dans ses autres mauvaises pièces ; je  
 répons qu'un commentaire n'est pas un panégyrique , mais  
 un examen de la vérité ; & qui ne fait pas réprover  
 le mauvais , n'est pas digne de sentir le bon.

On peut encor me dire , Vous faites ici de *Racine*  
 un plagiaire , qui a pillé dans *Corneille* les plus beaux en-  
 droits d'*Andromaque* ; point du tout. Le plagiaire est ce-  
 lui qui donne pour son ouvrage ce qui appartient à un  
 autre : mais si *Phidias* eût fait son *Jupiter Olympien* de  
 quelque statue informe d'un autre sculpteur , il aurait été  
 créateur , & non plagiaire.

On me donnera bien le loisir que j'y pense.

G A R I B A L D E.

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment ,  
J'en ai l'ordre pressant & sans retardement.

Madame, il faut résoudre, & s'expliquer sur l'heure,  
Un mot est bientôt dit, si vous voulez qu'il meure,  
Prononcez-en l'arrêt, & j'en prendrai la loi  
Pour faire exécuter les volontés du roi.

R O D E L I N D E.

Un mot est bientôt dit, mais dans un tel martyre  
On n'a pas bientôt vû quel mot c'est qu'il faut dire ;  
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,  
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.  
Puisqu'il faut obéir, fais moi venir ton maître.

G A R I B A L D E.

Quel choix avez-vous fait ?

R O D E L I N D E.

Je lui ferai connaître

Que si . . .

G A R I B A L D E.

C'est avec moi qu'il vous faut achever :  
Il est las désormais de s'entendre braver ;  
Et si je ne lui porte une entière assurance  
Que vos desirs enfin suivent son espérance ,  
Sa vûe est un honneur qui vous est défendu.



R O D E L I N D E.

Que me dis-tu , perfide ? ai-je bien entendu ?  
Tu crains donc qu'une femme à force de se plain-  
dre

Ne fauve une vertu que tu tâches d'éteindre ,  
Ne remette un héros au rang de ses pareils ,  
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils ?

Oui , je l'épouserai , ce trop aveugle maître ,  
Tout cruel , tout tyran que tu le forces d'être :  
Va , cours l'en affurer , mais penfes-y deux fois.  
Crains moi , crains son amour , s'il accepte mon  
choix.

Je puis beaucoup sur lui ; j'y pourai davantage ,  
Et régnerai peut-être après cet esclavage.

G A R I B A L D E.

Vous régnerez , madame , & je serai ravi  
De mourir glorieux pour l'avoir bien servi.

R O D E L I N D E.

Va , je lui ferai voir que de pareils services  
Sont dignes seulement des plus cruels supplices ;  
Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs ,  
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.

Tu peux en attendant lui donner cette joie ,  
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie ,  
Que ton zèle insolent & ton mauvais destin

A son amour barbare en ouvrent le chemin.  
 Dis lui , puisqu'il le faut , qu'à l'hymen je m'apprête ;  
 Mais fuis nous s'il s'achève , & tremble pour ta  
 tête.

G A R I B A L D E.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

R O D E L I N D E.

Qu'à ce prix donc il vienne , & m'apporte sa foi.

---

*S C E N E II.*

É D U I G E , R O D E L I N D E.

E D U I G E.

**V**otre félicité sera mal assurée  
 Dessus un fondement de si peu de durée.  
 Vous avez toutefois de si puissans apas . . .

R O D E L I N D E.

Je fais quelques secrets que vous ne savez pas ;  
 Et si j'ai moins que vous d'atraits , & de mérite ,  
 J'ai des moyens plus sûrs d'empêcher qu'on me  
 quite.

E D U I G E.

Mon exemple . . .

R O D E L I N D E.

Souffrez que je n'en craigne rien ,

Et

Et par votre malheur ne jugez pas du mien.  
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune,  
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.

E D U I G E.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

R O D E L I N D E.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner ;  
Mais votre jalousie un peu trop inquiète  
Se donne malgré moi cette gêne secrète.

E D U I G E.

Je ne suis point jalouse , & l'infidélité . . .

R O D E L I N D E.

Hé bien, soit jalousie , ou curiosité ,  
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence  
Que tout mon cœur vous doive entière confiance ?

E D U I G E.

Je n'en prétens aucune , & c'est assez pour moi  
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

R O D E L I N D E.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

E D U I G E.

De vrai , dans un discours difficile à comprendre  
Je ne devine point , & n'en ai pas l'esprit ;  
Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.

*R O D E L I N D E.*

Il faudrait que l'oreille entendit la pensée.

*E D U I G E.*

J'entens assez la vôtre ; on vous aura forcée,  
 On vous aura fait peur , ou de la mort d'un fils ,  
 Ou de ce qu'un tyran se croit être permis ;  
 Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse ,  
 Dont la cour s'éblouisse , & le peuple s'abuse.  
 Mais cependant ce cœur que vous m'abandoniez...

*R O D E L I N D E.*

Il n'est pas tems encor que vous vous en plaigniez :  
 Comme il m'a fait des loix , j'ai des loix à lui faire.

*E D U I G E.*

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire ;  
 Prenez-en sa parole , il fait bien la garder.

*R O D E L I N D E.*

Pour remonter au trône on peut tout hazarder.  
 Laissez m'en , quoi qu'il fasse , ou la gloire , ou la  
 honte ,  
 Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre  
 compte.

Si votre cœur souffrait ce que souffre le mien ,  
 Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien ;  
 Et votre ame à ce prix voyant un diadême ,  
 Voudrait en liberté se consulter soi-même.

E D U I G E.

Je demande pardon si je vous fais souffrir ,  
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

R O D E L I N D E.

Allez , & demeurez dans cette erreur confuse ;  
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

E D U I G E.

Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux ,  
Et je n'ai plus besoin du rapport de mes yeux.

---

S C E N E I I I.

GRIMOALD , RODELINDE,  
GARIBALDE.

R O D E L I N D E.

**J**E me rends, Grimoald, mais non pas à la force.  
Le titre que tu prends m'est une douce amorce,  
Et s'empare si bien de mon affection,  
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.  
Si je n'ai pu t'aimer, & juste, & magnanime,  
Quand tu deviens tyran je t'aime dans le crime ;  
Et pour moi ton hymen est un souverain bien,  
S'il rend ton nom infame aussi-bien que le mien.

Bb ij

*G R I M O A L D .*

Que j'aimerai , madame , une telle infamie ,  
 Qui vous fera cesser d'être mon ennemie !  
 Achevez , achevez , & sachons à quel prix  
 Je puis mettre une borne à de si longs mépris.  
 Je ne veux qu'une grâce , & disposez du reste.  
 Je crains pour Garibalde une haine funeste ,  
 Je la crains pour Unulphe , à cela près , parlez.

*R O D E L I N D E .*

Va , porte cette crainte à des cœurs ravalés :  
 Je ne m'abaisse point aux faiblesses des femmes ,  
 Jusques à me venger de ces petites ames.  
 Si leurs mauvais conseils me forcent de régner ,  
 Je les en dois haïr , & fais les dédaigner.  
 Le ciel qui punit tout choisira pour leur peine  
 Quelques moyens plus bas que cette illustre haine ;  
 Qu'ils vivent cependant , & que leur lâcheté  
 A l'ombre d'un tyran trouve sa sûreté.  
 Ce que je veux de toi porte le caractère  
 D'une vertu plus haute , & digne de te plaire.  
 Tes ofres n'ont point eu d'exemples jusqu'ici ,  
 Et ce que je demande est sans exemple aussi :  
 Mais je veux qu'il te donne une marque infallible ,  
 Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible ,  
 Que je veux être à toi sans le considérer ,



Sans regarder en lui que craindre, ou qu'espérer.

G R I M O A L D.

Madame, achevez donc de m'acabler de joie.

Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie?

Expliquez vous, de grace, & j'ateste les cieux

Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

R O D E L I N D E.

Après un tel serment j'obéis, & m'explique.

Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique,

Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout-à-fait,

Que toute sa vertu meure en un grand forfait,

Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques

Qui le mettaient au rang des plus dignes monarques;

Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,

Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

G R I M O A L D.

Juste ciel !

R O D E L I N D E.

Que veux-tu pour marque plus certaine

Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,

Que je me donne à toi sans le considérer,

Sans regarder en lui que craindre, ou qu'espérer ?

Tu trembles, tu pâlis, il semble que tu n'oses

Toi-même exécuter ce que tu me proposes !

S'il te faut du secours, je n'y recule pas,



Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.  
 Fais , fais venir ce fils , qu'avec toi je l'immole.  
 Dégage ton serment , je tiendrai ma parole.  
 Il faut bien que le crime unisse à l'avenir  
 Ce que trop de vertus empêchait de s'unir.  
 Qui tranche du tyran doit se résoudre à l'être.  
 Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître?  
 Et faut-il qu'une mère aux dépens de son sang  
 T'apprenne à mériter cet effroyable rang ?  
 N'en souffre pas la honte , & prends toute la gloire  
 Que cette illustre effort atache à ta mémoire.  
 Fais voir à tes flatteurs qui te font trop oser ,  
 Que tu fais mieux que moi l'art de tyranniser ;  
 Et par une action aux seuls tyrans permise ,  
 Deviens le vrai tyran de qui te tyrannise.  
 A ce prix je me donne , à ce prix je me rends ;  
 Ou si tu l'aimes mieux , à ce prix je me vends ;  
 Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne ,  
 Puisqu'il fouille ta gloire aussi-bien que la mienne.

G R I M O A L D.

Garibalde , est-ce là ce que tu m'avais dit ?

G A R I B A L D E.

Avec votre jalouse elle a changé d'esprit ;  
 Et le l'avais laissée à l'hymen toute prête ,  
 Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.

Mais ces fureurs enfin ne font qu'illusion ,  
 Pour vous donner , Seigneur , quelque confusion ;  
 Ne vous étonnez point , vous l'en verrez dédire.

G R I M O A L D.

Vous l'ordonnez , madame , & je dois y fouscrire :  
 J'en ferai ma victime , & ne fuis point jaloux  
 De vous voir fur ce fils porter les premiers coups.  
 Quelque honneur qui par là s'atache à ma mémoire,  
 Je veux bien avec vous en partager la gloire ,  
 Et que tout l'avenir ait de quoi m'acufer ,  
 D'avoir appris de vous l'art de tyrannifer.

Vous devriez pourtant régler mieux ce courage ,  
 N'en pouffer point l'effort jufqu'aux bords de la rage,  
 Ne lui permettre rien qui fentit la fureur ,  
 Et le faire admirer fans en donner d'horreur.  
 Faire la furieufe , & la défefpérée ,  
 Paraître avec éclat mère dénaturée ,  
 Sortir hors de vous-même , & montrer à grand bruit  
 A quelle extrémité mon amour vous réduit ,  
 C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade.  
 Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade.  
 Les plus grands déplairifs font les moins éclatans ;  
 Et l'on fait qu'un grand cœur fe poffède en tout tems.  
 Vous le favez , madame , & que les grandes ames  
 Ne s'abaiffent jamais aux faibleftes des femmes ,

Ne s'aveuglent jamais ainfi hors de faifon ,  
 Que leur défefpoir même agit avec raifon ,  
 Et que. . .

R O D E L I N D E.

C'en eft affez , fois moi juge équitable ,  
 Et dis moi fi le mien agit en raifonnable ,  
 Si je parle en aveugle , ou fi j'ai de bons yeux.

Tu veux rendre à mon fils le bien de fes ayeux ,  
 Et toute ta vertu jufque-là t'abandonne ,  
 Que tu mets en mon choix fa mort , ou ta couronne.  
 Quand j'aurai fatisfait tes vœux défefpérés ,  
 Dois-je croire fes jours beaucoup plus affurés ?  
 Cette ofre , ou , fi tu veux , ce don du diadême ,  
 N'eft , à le bien nommer , qu'un faible stratagême.  
 Faire un roi d'un enfant pour être fon tuteur ,  
 C'eft quitter pour ce nom celui d'ufurpateur ,  
 C'eft choisir , pour régner , un favorable titre ,  
 C'eft du fceptre & de lui te faire feul arbitre ,  
 Et mettre fur le trône un fantôme pour roi ,  
 Jusques au premier fils qui te naîtra de moi ,  
 Jusqu'à ce qu'on nous craigne , & que le tems  
 arrive

De remettre en fes mains la puiffance effective.  
 Qui veut bien l'immoler à fon affection ,  
 L'immolerait fans peine à fon ambition.

On se lasse bientôt de l'amour d'une femme ,  
 Mais la soif de régner régne toujours sur l'ame ;  
 Et comme la grandeur a d'éternels apas ,  
 L'Italie est sujette à de soudains trépas.  
 Il est des moyens sourds pour lever un obstacle ,  
 Et faire un nouveau roi sans bruit , & sans miracle.  
 Quite, pour te forcer , à deux ou trois soupirs ,  
 Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.  
 La porte à ma vengeance en ferait moins ouverte :  
 Je perdrais avec lui tout le fruit de sa perte :  
 Puisqu'il faut qu'il périsse , il vaut mieux tôt que  
     tard ,  
 Que sa mort soit un crime , & non pas un hazard ;  
 Que cette ombre innocente à toute heure m'anime ,  
 Me demande à toute heure une grande victime ;  
 Que ce jeune monarque immolé de ta main ,  
 Te rende abominable à tout le genre humain ,  
 Qu'il t'excite partout des haines immortelles ,  
 Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.  
 Je t'épouserai lors , & m'y viens d'obliger ,  
 Pour moins servir ma haine , & pour mieux me  
     venger ,  
 Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie ,  
 Pour être à tous momens maîtresse de ta vie ,  
 Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur ,

394      *P E R T H A R I T E.*

Et mieux choisir la place à te percer le cœur.

Voilà mon désespoir , voilà ses justes causes :  
A ces conditions prens ma main , si tu l'oses.

G R I M O A L D.

Oui, je la prens, madame, & veux auparavant...

---

*S C E N E I V.*

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE,  
GARIBALDE, UNULPHE.

U N U L P H E.

**Q**ue faites-vous, seigneur? Pertharite est vivant;  
Ce n'est plus un bruit sourd , le voilà qu'on amène;  
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,  
Où, caché dans un fort, il atendait la nuit.

G R I M O A L D.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

R O D E L I N D E.

Est-ce donc vous, seigneur, & les bruits *infidèles*  
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles?

P E R T H A R I T E.

Oui, cet époux si cher à vos chastes désirs,  
Qui vous a tant coûté de pleurs & de soupirs. . .

G R I M O A L D.

Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,

Et ne te mêle point d'atenter à ma joie.  
 Il est encor ici des suplices pour toi,  
 Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.  
 Pertharite n'est plus.

P E R T H A R I T E.

Pertharite respire,  
 Il te parle, il te voit régner dans son empire.  
 Que ton ambition ne s'éfarouche pas  
 Jusqu'à me suposer toi-même un faux trépas :  
 Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.  
 Je suis mort, si tu veux, je suis mort, si tu l'oses,  
 Si toute ta vertu peut demeurer d'accord  
 Que le droit de régner me rend digne de mort.

Je ne viens point ici, par de noirs artifices,  
 De mon cruel destin forcer les injustices,  
 Pouffer des assassins contre tant de valeur,  
 Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.  
 Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance,  
 Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,  
 Règne sur mes états que le ciel t'a fournis,  
 Peut-être un autre tems me rendra des amis.  
 Use mieux cependant de la faveur céleste ;  
 Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste,  
 Un bien où je te suis un obstacle éternel,  
 Et dont le seul désir est pour toi criminel.



Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête,  
 Il faut pour être à toi qu'il m'en coûte la tête;  
 Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi,  
 Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi:  
 J'en garde hors du trône encor les caractères,  
 Et ton bras t'a faisi de celui de mes pères.  
 Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,  
 Pour mettre entre nous deux égalité de rang.  
 Si Rodelinde enfin tient ton ame charmée,  
 Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.  
 Je suis roi, je suis seul, j'en suis maître, & tu peux  
 Par un illustre effort faire place à tes vœux.

G R I M O A L D.

L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante.  
 Eduige à fourber n'est pas assez savante;  
 Quelque adresse qu'elle ait, elle t'a mal instruit,  
 Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit.  
 Elle en fait avorter l'effet par la menace,  
 Et ne te produit plus que de mauvaise grace.

P E R T H A R I T E.

Quoi, je passe à tes yeux pour un homme atitré ?

G R I M O A L D.

Tu l'avoûras toi-même, ou de force, ou de gré.  
 Il faut plus de secret alors qu'on veut surprendre;  
 Et l'on ne surprend point quand on se fait attendre.



P E R T H A R I T E.

Parlez, parlez, madame, & faites voir à tous  
Que vous avez des yeux pour connaître un époux.

G R I M O A L D.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice ?  
Hé bien, parlez, madame, achevez l'artifice.  
Est-ce là votre époux ?

R O D E L I N D E.

Toi qui veux en douter,  
Par quelle illusion m'oses-tu consulter ?  
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon suffrage ?  
Et ne peux-tu sans moi connaître son visage ?  
Tu l'as vû tant de fois, au milieu des combats,  
Montrer à tes pareils ce que pe fait son bras,  
Et, l'épée à la main, disputer en personne,  
Contre tout ton bonheur, sa vie & sa couronne.

Si tu cherches un aide à traiter d'imposteur  
Un roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,  
Consulte Garibalde, il tremble à voir son maître :  
Qui l'osa bien trahir, l'osera méconnaître ;  
Et tu peux recevoir de son mortel effroi  
L'affurance qu'enfin tu n'atens pas de moi.  
Un service si haut veut une ame plus basse ;  
Et tu fais . . .

G R I M O A L D .

Oui , je fais jusqu'où va votre audace.  
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité ,  
Vous cherchez à me voir l'esprit inquieté ;  
Et ces discours en l'air que l'orgueil vous inspire ,  
Veulent persuader ce que vous n'osez dire ,  
Brouiller la populace , & lui faire après vous  
En un fourbe impudent respecter votre époux.  
Pouffez donc jusqu'au bout , devenez plus hardie ,  
Dites nous hautement. . .

R O D E L I N D E .

Que veux-tu que je die ?

Il ne peut être ici que ce que tu voudras ;  
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.  
Je n'ai pas , pour t'instruire , assez de complaisance ;  
Et , puisque son malheur l'a mis en ta puissance ,  
Je fais ce que je dois , si tu ne me le rens.  
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

---

S C E N E V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE,  
UNULPHE.

G R I M O A L D.

Q Ue cet événement de nouveau m'embarasse !

G A R I B A L D E.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place !

G R I M O A L D.

Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raison.

Que ton appartement lui serve de prison ;

Je te le donne en garde, Unulphe.

P E R T H A R I T E.

Prince, écoute,

Mille & mille témoins te mettront hors de doute.

Tout Milan, tout Pavie...

G R I M O A L D.

Allez, sans contester,

Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.

[ à Garibalde. ]

Toi, va voir Eduige, & jette dans son ame

Un si flateur espoir du retour de ma flamme,

Qu'elle-même déjà s'assurant de ma foi,

Te nomme l'imposteur qu'elle déguise en roi.

## S C E N E V I.

G A R I B A L D E *seul.*

Q Uel revers imprévu , quel éclat de tonnerre  
 Jette en moins d'un moment tout mon espoir par  
 terre ?

Ce funeste retour , malgré tout mon projet ,  
 Va rendre Grimoald à son premier objet ;  
 Et s'il traite ce prince en héros magnanime ,  
 N'ayant plus de tyran , je n'ai plus de victime ;  
 Je n'ai rien à venger , & ne puis le trahir ,  
 S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.

N'importe toutefois , ne perdons pas courage ;  
 Forçons notre fortune à changer de visage ;  
 Obstinons Grimoald par maxime d'état ,  
 A le croire imposteur , ou craindre un attentat ;  
 Acablons son esprit de terreurs chimériques ,  
 Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques ;  
 De son trop de vertu fachons le dégager ,  
 Et perdons Pertharite afin de le venger.  
 Peut-être qu'Eduige à regret plus sévère  
 N'osera l'accepter teint du sang de son frère ,  
 Et que l'effet suivra notre prétention  
 Du côté de l'amour , & de l'ambition.

Tâchons,

Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage,  
Et, pour régner un jour, mettons tout en usage.

*Fin du troisième acte.*

---

---



---

**A C T E I V.**
**S C E N E P R E M I E R E.**
**G R I M O A L D , G A R I B A L D E.**
**G A R I B A L D E.**

**J**E ne m'en dédis point, seigneur, ce prompt  
retour

N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.  
Je ne l'ai vû que trop au discours d'Eduige :  
Comme sensiblement votre change l'afflige ,  
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport ,  
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.  
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en  
peine ;

L'une sert son amour , & l'autre sert sa haine ;  
Ce que l'une produit , l'autre ose l'avouer ;  
Et leur inimitié s'acorde à vous jouer.  
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à  
feindre ,  
Le soutient d'autant mieux qu'il ne voit rien à crain-  
dre ;  
Car, soit que ses discours puissent vous émouvoir

Jusqu'à rendre Eduige à son premier pouvoir ,  
Soit que malgré sa fourbe , & vaine , & languif-  
fante ,

Rodelinde sur vous reste toute-puissante ,  
A l'une ou l'autre enfin votre ame à l'abandon ,  
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

G R I M O A L D.

Tu dis vrai , Garibalde , & déjà je le donne  
A qui voudra des deux partager ma couronne.  
Non que j'espère encor amolir ce rocher ,  
Que ni respects , ni vœux n'ont jamais fût toucher :  
Si j'aimai Rodelinde , & si pour n'aimer qu'elle  
Mon ame à qui m'aimait s'est rendue infidelle ;  
Si d'éternels dédains , si d'éternels ennuis ,  
Les bravades , la haine , & le trouble où je suis ,  
Ont été jusqu'ici toute la récompense  
De cet amour parjure où mon cœur se dispense ,  
Il est tems désormais que par un juste effort  
J'afranchisse mon cœur de cet indigne sort.  
Prenons l'ocasion que nous fait Eduige ,  
Aimons cette imposture où son amour l'oblige.  
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts ,  
Et lui prête la main pour le tirer des fers.  
Aimons , encor un coup , aimons son artifice ,  
Aimons-en le secours , & rendons lui justice.



Soit qu'elle en veuille au trône, ou n'en veuille  
qu'à moi ,

Qu'elle aime Grimoald, ou qu'elle aime le roi ,

Qu'elle ait beaucoup d'amour, ou beaucoup de cou-  
rage ,

Je dois tout à la main qui romt mon esclavage.

Toi qui ne la servais qu'afin de m'obéir ,

Qui tachais par mon ordre à m'en faire haïr ,

Duc , ne t'y force plus, & rens moi ma parole ;

Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole ;

Et que je puisse ainsi d'une même action

Récompenser sa flamme ou son ambition.

G A R I B A L D E.

Je vous la rens, seigneur ; mais enfin prenez garde

A quels nouveaux périls cet effort vous hazarde ,

Et si ce n'est point croire un peu trop promptement

L'impétueux transport d'un premier mouvement.

L'imposteur impuni passera pour monarque ;

Tout le peuple en prendra votre bonté pour mar-  
que ;

Et comme il est ardent après la nouveauté ,

Il s'imaginera son rang seul respecté.

Je fais bien qu'aussi-tôt votre haute vaillance

De ce peuple mutin domtera l'insolence ;

Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez ,

Du côté d'Eduige à qui vous vous rendez ?  
 J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son ame,  
 Où je n'ai vû pour vous aucun reste de flamme ;  
 Sa haine seule agit, & cherche à vous ôter  
 Ce que tous vos desirs s'efforcent d'emporter.  
 Elle veut, il est vrai, vous rapeller vers elle,  
 Mais pour faire à son tour l'ingrate & la cruelle,  
 Pour vous traiter de lâche, & vous rendre soudain  
 Parjure pour parjure, & dédain pour dédain.  
 Elle veut que votre ame esclave de la sienne  
 Lui demande sa grace, & jamais ne l'obtienne.  
 Ce sont ses mots exprès, & pour vous punir mieux,  
 Elle me veut aimer, & m'aimer à vos yeux.  
 Elle me l'a promis.

---

S C E N E II.

ÉDUIGE, GRIMOALD, GARIBALDE.

E D U I G E.

**J**E te l'ai promis, traître !  
 Oui, je te l'ai promis, & l'aurais fait peut-être,  
 Si ton ame atachée à mes commandemens,  
 Eût pû dans ton amour suivre mes sentimens.  
 J'avais mis mes secrets en bonne confidence.

Vois par là , Grimoald , quelle est ton imprudence ;  
 Et juge par les miens lâchement déclarés ,  
 Comme les tiens sur lui peuvent être assurés.  
 Qui trahit sa maîtresse , aisément fait connaître  
 Que sans aucun scrupule il trahirait son maître ;  
 Et que des deux côtés laissant floter sa foi ,  
 Son cœur n'aime en effet ni son maître , ni moi.  
 Il a son but à part , Grimoald , prens y garde ;  
 Quelque dessein qu'il ait , c'est toi seul qu'il regarde.  
 Examine ce cœur , juges-en comme il faut.  
 Qui m'aime & me trahit , aspire encor plus haut.

## G A R I B A L D E.

Vous le voyez , seigneur , avec quelle injustice  
 On me fait criminel , quand je vous rends service.  
 Mais de quoi n'est capable un malheureux amant  
 Que la peur de vous perdre agite incessamment ,  
 Madame ? Vous voulez que le roi vous adore ,  
 Et pour l'en empêcher je ferai plus encore.  
 Je ne m'en défens point , & mon esprit jaloux  
 Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.  
 Je ne vous ferais voir entre les bras d'un autre ;  
 Mon amour , si c'est crime , a l'exemple du votre.  
 Que ne faites-vous point pour obliger le roi  
 A quitter Rodelinde , & vous rendre sa foi ?  
 Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage

L'excès de votre ardeur , ou de votre courage ?  
 Pour être tout à vous j'ai fait tous mes efforts ;  
 Mais je n'ai point encor fait revivre les morts.  
 J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure ;  
 Mais je n'ai point été jusques à l'imposture ;  
 Et je n'ai point pouffé des sentimens si beaux ,  
 Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.  
 Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite ;  
 Ma flamme ignore encor cet art qui reffuscite ;  
 Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer ,  
 Sinon que je trahis , si c'est trahir qu'aimer.

E D U I G E.

De quel front , & de quoi cet insolent m'acuse !

G R I M O A L D.

D'un mauvais artifice & d'une faible ruse.  
 Votre dessein , madame , était mal concerté.  
 On ne m'a point surpris quand on s'est présenté.  
 Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre ;  
 Et me l'ayant promis , j'avais lieu de l'attendre.  
 Consolez vous pourtant , il a fait son effet.  
 Je suis à vous , madame , & j'y suis tout-à-fait.  
 Si je vous ai trahie , & si mon cœur volage  
 Vous a volé longtems un légitime hommage ,  
 Si pour un autre objet le vôtre en fut banni ,  
 Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.

C c iij

Je recouvre la vûe , & reconnais mon crime :  
 A mes feux ralumés ce cœur s'offre en victime.  
 Oui , princesse , & pour être à vous jusqu'au trépas,  
 Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.  
 Votre propre bonté qui vous en solícite ,  
 Obtient déjà celui de ce faux Pertharite.  
 Un si grand attentat blesse la majesté ;  
 Mais s'il est criminel , je l'ai moi-même été.  
 Faites grace , & j'en fais ; oubliez , & j'oublie.  
 Il reste seulement que lui-même il publie ,  
 Par un aveu sincère , & sans rien déguiser ,  
 Que pour me rendre à vous il voulait m'abuser ,  
 Qu'il n'empruntait ce nom que par votre ordre  
 même.

Madame , assurez vous par là mon diadème ;  
 Et ne permettez pas que cette illusion  
 Aux mutins contre nous prête d'ocasion.  
 Faites donc qu'il l'avoue , & que ma grace offerte ,  
 Tout imposteur qu'il est , le dérobe à sa perte ;  
 Et délivrez par là de ces troubles foudains  
 Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

## E D U I G E.

J'avais eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire ,  
 Qu'en te nommant tyran j'avais peine à me croire.  
 Je me tenais suspecte , & sentais que mon feu

Faisait de ce reproche un secret désaveu.  
 Mais tu lèves le masque , & m'ôtes de scrupule.  
 Je ne puis plus garder ce respect ridicule ;  
 Et je vois clairement , le masque étant levé ,  
 Que jamais on n'a vû tyran plus achevé.  
 Tu fais adroitement le doux , & le sévère ,  
 Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère :  
 Tu fais plus , & tu veux qu'en trahissant son sort ,  
 Lui-même il se condamne , & se livre à la mort ;  
 Comme s'il pouvait être amoureux de la vie ,  
 Jusqu'à la racheter par une ignominie ;  
 Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi ,  
 Me pût rendre perfide , & lâche comme toi.

Aime moi , si tu veux , déloyal , mais n'espère  
 Aucun secours de moi pour t'immoler mon frère.  
 Si je te menaçais tantôt de son retour ,  
 Si j'en donnais l'alarme à ton nouvel amour ,  
 C'étaient discours en l'air inventés par ma flamme ,  
 Pour brouiller ton esprit , & celui de sa femme.  
 J'avais peine à te perdre , & parlais au hazard ,  
 Pour te perdre du moins quelques momens plus tard ;  
 Et quand par ce retour il a fû nous surprendre ,  
 Le ciel m'a plus rendu que je n'osais attendre.

G R I M O A L D.

Madame . . .



E D U I G E .

Tu pers tems , je n'écoute plus rien ,  
 Et j'atens ton arrêt pour résoudre le mien.  
 Agis , si tu le veux , en vainqueur magnanime ,  
 Agis comme un tyran , & prens cette victime :  
 Je suivrai ton exemple , & sur tes actions  
 Je réglerai ma haine , ou mes affections.  
 Il suffit à présent que je te défabuse ,  
 Pour payer ton amour , ou pour punir ta ruse.  
 Adieu.

---

## S C E N E I I I .

GRIMOALD , GARIBALDE , UNULPHE.

G R I M O A L D .

Q U e veut Unulphe ?

U N U L P H E .

Il est de mon devoir  
 De vous dire , seigneur , que chacun le vient voir.  
 J'ai permis à fort peu de lui rendre visite ;  
 Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite :  
 Le peuple même parle , & déjà sourdement  
 On entend des discours semés confusément . . .



G A R I B A L D E.

Voyez en quels périls vous jette l'imposture.  
Le peuple déjà parle , & sourdement murmure.  
Le feu va s'alumer , si vous ne l'éteignez.  
Pour perdre un imposteur qu'est-ce que vous  
craignez ?

La haine d'Eduige , elle qui ne prépare  
A vos soumissions qu'une fierté barbare ?  
Elle que vos mépris ayant mise en fureur ,  
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur ?  
Elle qui n'a plus soif que de votre ruine ?  
Elle dont la main seule en conduit la machine ?  
De semblables malheurs se doivent dédaigner ,  
Et la vertu timide est mal propre à régner.

Epousez Rodelinde , & malgré son fantôme  
Assurez vous l'état , & calmez le royaume ;  
Et livrant l'imposteur à ses mauvais destins ,  
Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

G R I M O A L D.

Oui , je te croirai , Duc , & dès demain sa tête  
Abatue à mes pieds calmera la tempête.  
Qu'on le fasse venir , & qu'on mande avec lui  
Celle qui de sa fourbe est le second apui ,  
La reine qui me brave , & qui par grandeur d'ame  
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme.

G A R I B A L D E.

Ses pleurs vous toucheront.

G R I M O A L D.

Je suis armé contre eux.

G A R I B A L D E.

L'amour vous séduira.

G R I M O A L D.

Je n'en crains point les feux ,

Ils ont peu de pouvoir quand l'ame est résolue.

G A R I B A L D E.

Agissez donc , seigneur , de puissance absolue ;

Soutenez votre sceptre avec l'autorité

Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.

Un roi doit pouvoir tout , &amp; ne fait pas bien l'être

Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

## S C E N E I V.

RODELINDE, PERTHARITE, GRIMOALD,  
GARIBALDE, UNULPHE.

G R I M O A L D.

**V**iens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma  
bonté ,

Et ne me réduis pas à la sévérité.

Je veux te faire grace ; avoue & me confesse  
 D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse ,  
 Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit :  
 Tu m'entens, & surtout fais cesser ce faux bruit ,  
 Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte ;  
 Sinon prépare-toi dès demain à ta perte :  
 N'y force pas ton prince, & sans plus t'obstiner ,  
 Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

P E R T H A R I T E.

Que tu pers lâchement de ruse, & d'artifice ,  
 Pour trouver à me perdre une ombre de justice ,  
 Et sauver les dehors d'une adroite vertu  
 Dont aux yeux éblouis tu parais revêtu !  
 Le ciel te livre exprès une grande victime ,  
 Pour voir si tu peux être, & juste, & magnanime ;  
 Mais il ne t'abandonne après tout que son sang ;  
 Tu ne lui peux ôter ni son nom, ni son rang.  
 Je mourrai comme roi né pour le diadème ,  
 Et bientôt mes sujets, détrompés par toi-même ,  
 Connaîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi  
 Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.  
 Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire ;  
 Car puisqu'enfin tu veux la vérité sincère ,  
 Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits ,  
 C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.

Crains moi si je t'échape , & fois sûr de ta perte ,  
 Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.  
 Mon peuple aura des yeux pour connaître son roi ,  
 Et mettra différence entre un tyran , & moi :  
 Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.

Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite ;  
 Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser ,  
 Et l'aveu qu'il te faut pour te défabuser.

R O D E L I N D E.

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques ?  
 Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monar-  
 ques ?

Ce grand cœur . . .

G R I M O A L D.

Oui , madame , il est fort bien instruit  
 A montrer de l'orgueil , & fourber à grand bruit.  
 Mais si par son aveu la fourbe reconnue  
 Ne détrompe aujourd'hui la populace émûe ,  
 Qu'il prépare sa tête ; & vous-même en ce lieu ,  
 Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.

Laissons les feuls , Unulphe , & demeure à la  
 porte.

Qu'avant que je l'ordonne , aucun n'entre , ni sorte.

---

S C E N E V.

P E R T H A R I T E , R O D E L I N D E.

P E R T H A R I T E.

**M**Adame , vous voyez où l'amour m'a conduit.  
 J'ai fû que de ma mort il courait un faux bruit ;  
 Des defirs du tyran j'ai fû la violence ;  
 J'en ai craint fur ce bruit la dernière infolence ;  
 Et n'ai pû faire moins que de tout expofer ,  
 Pour vous revoir encor , & vous défabufer.  
 J'ai laiffé hazarder à cette digne envie  
 Les reftes languiffans d'une importune vie ,  
 A qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous  
 Semblait à tous momens porter les derniers coups.  
 Car je vous l'avoûrai , dans l'état déplorable  
 Où m'abîme du fort la haine impitoyable ,  
 Où tous mes alliés me refusent leurs bras ,  
 Mon plus cuifant chagrin eft de ne vous voir pas  
 Je bénis mon deftin , quelques maux qu'il m'envoie ,  
 Puisqu'il peut confentir à ce moment de joie ;  
 Et bien qu'il oſe encor de nouveau me trahir ,  
 En moment fi doux je ne le puis haïr.

R O D E L I N D E.

C'était donc peu , feigneur , pour mon ame aſſigée ,

De toute la misère où je me vois plongée :  
 C'était peu des rigueurs de ma captivité ,  
 Sans celle où votre amour vous a précipité ;  
 Et pour dernier outrage où son excès m'expose ,  
 Il faut vous voir mourir , & m'en favoir la cause.

Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux,  
 Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous ;  
 Et votre souvenir m'aurait bien dû défendre  
 De tout ce qu'un tyran aurait osé prétendre.  
 N'attendez point de moi de soupirs , ni de pleurs ;  
 Ce sont amusemens de légères douleurs.  
 L'amour que j'ai pour vous hait ces moles bassesses,  
 Où d'un sexe craintif descendent les faiblesses ;  
 Et contre vos malheurs j'ai trop dû m'afermir ,  
 Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.  
 D'un déplaisir si grand la noble violence  
 Se résout toute entière en ardeur de vengeance ,  
 Et méprisant l'éclat , porte tout son effort  
 A fauver votre vie , ou venger votre mort.  
 Je ferai l'un ou l'autre , ou périrai moi-même.

## P E R T H A R I T E.

Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.  
 Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur ;  
 Il est tems de tourner du côté du bonheur ,  
 De ne plus embrasser des destins trop sévères ,

Et

Et de laisser finir mes jours , & vos misères.  
 Le ciel qui vous destine à régner en ces lieux ,  
 M'acorde au moins le bien de mourir à vos yeux.  
 J'aime à lui voir briser une importune chaîne ,  
 De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine ;  
 Et sous votre destin je veux bien succomber ,  
 Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

R O D E L I N D E.

Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense  
 De ce que pour votre ombre on m'a vû de con-  
 stance ?  
 Quand je vous ai crû mort , & qu'un si grand vain-  
 queur ,  
 Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,  
 Quand toute autre en ma place eût peut-être fait  
 gloire  
 De cet hommage entier de toute sa victoire . . .

P E R T H A R I T E.

Je fais que vous avez dignement combatu ;  
 Le ciel va couronner aussi votre vertu ;  
 Il va vous afranchir de cette inquiétude ,  
 Que pouvait de ma mort former l'incertitude ;  
 Et vous mettre sans trouble en pleine liberté  
 De monter au plus haut de la félicité.



R O D E L I N D E.

Que dis-tu , cher époux ?

P E R T H A R I T E.

Que je vois sans murmure

Naître votre bonheur de ma triste aventure.

L'amour me ramenait sans pouvoir rien pour vous

Que vous enveloper dans l'exil d'un époux ,

Vous dérober sans bruit à cette ardeur infame

Où s'oposent ma vie &amp; le nom de ma femme.

Pour changer avec gloire il vous faut mon trépas ;

Et s'il vous fait régner , je ne le perdrai pas.

Après tant de malheurs que mon amour vous cause,

Il est tems que ma mort vous serve à quelque chose ;

Et qu'un victorieux à vos pieds abatu

Cesse de renoncer à toute sa vertu.

D'un conquérant si grand , &amp; d'un héros si rare ,

Vous faites trop long-tems un tyran , un barbare :

Il l'est , mais seulement pour vaincre vos refus ;

Soyez à lui , madame , il ne le fera plus ;

Et je tiendrai ma vie heureusement perdue ,

Puisque . . .

R O D E L I N D E.

N'achève point un discours qui me tue ,

Et ne me force point à mourir de douleur ,

Avant qu'avoir pû rompre , ou venger ton malheur.

Moi , qui l'ai dédaigné dans son char de victoire ,  
 Couronné de vertus encor plus que de gloire ,  
 Magnanime , vaillant , juste , bon , généreux ,  
 Pour m'atacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,  
 Je pourais à ta vûe , aux dépens de ta vie ,  
 Epoufer d'un tyran l'horreur , & l'infamie ,  
 Et trahir mon honneur , ma naissance , mon rang ;  
 Pour baïser une main fumante de ton fang ?  
 Ah ! tu me connais mieux , cher époux.

P E R T H A R I T E.

Non , madame ,

Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre ame.  
 Quand ces devoirs communs ont d'importunes loix ,  
 La majesté du trône en dispense les rois :  
 Leur gloire est au-dessus des règles ordinaires ,  
 Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs  
 vulgaires.  
 Si-tôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du  
 vainqueur ,  
 Il a trop mérité la dernière rigueur.  
 Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime ;  
 Le soin de s'afermir lui rend tout légitime.  
 Quand j'aurai dans ses fers cessé de respirer ,  
 Donnez lui votre main sans rien considérer ;  
 Epargnez les efforts d'une impuissante haine ,

D d ij

Et permettez au ciel de vous faire encor reine.

R O D E L I N D E.

Epargnez moi, seigneur, ce cruel sentiment,  
Vous, qui savez...

S C E N E V I.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

U N U L P H E.

**M** Adame, achevez promptement.  
Le roi de plus en plus se rendant intraitable,  
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable,

P E R T H A R I T E.

Adieu, puisqu'il le faut, & croyez qu'un époux  
A tous les sentimens qu'il doit avoir de vous.  
Il voit tout votre amour, & tout votre mérite;  
Et mourant sans regret, à regret il vous quite.

R O D E L I N D E.

Adieu, puisqu'on m'y force, & recevez ma foi,  
Que l'on me verra digne, & de vous, & de moi.

P E R T H A R I T E.

Ne vous exposez point au même précipice.

P E R T H A R I T E. 421

R O D E L I N D E.

Le ciel hait les tyrans, & nous fera justice.

P E R T H A R I T E.

Hélas ! s'il était juste, il vous aurait donné  
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

*Fin du quatrième acte.*


---

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

E D U I G E , U N U L P H E.

É D U I G E.

 UOI, Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère ?

D'imposture & de fourbe il traite sa misère ?  
Et feignant de me rendre & son cœur & sa foi,  
Il n'a point d'yeux pour lui, ni d'oreilles pour moi ?

U N U L P H E.

Madame, n'accusez que le duc qui l'obsède.  
Le mal, s'il en est crû, deviendra sans remède ;  
Et si le roi suivait ses conseils violens,  
Vous n'en verriez déjà que des effets sanglans.

E D U I G E.

Jadis pour Grimoald il quita Pertharite ;  
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

U N U L P H E.

Ajoutez qu'il vous aime, & veut par tous moyens  
Ratacher ce vainqueur à ses derniers liens ;  
Que Rodelinde à lui, par amour, ou par force,

Affure entre vous deux un éternel divorce ;  
 Et , s'il peut une fois jusques-là l'irriter ,  
 Par force , ou par amour , il croit vous emporter.  
 Mais vous n'avez , madame , aucun sujet de crainte :  
 Ce héros est à vous sans réserve & sans feinte ,  
 Et . . .

E D U I G E .

S'il quite sans feinte un objet si chéri ,  
 Sans doute au fond de l'ame il connaît son mari.  
 Mais , s'il le connaissait en dépit de ce traître ,  
 Qui pourrait l'empêcher de le faire paraître ?

U N U L P H E .

Sur le trône conquis il craint quelque attentat ,  
 Et ne le méconnaît que par raison d'état.  
 C'est un aveuglement qu'il a crû nécessaire ;  
 Et comme Garibalde animait sa colère ,  
 De ses mauvais conseils sans cesse combattu ,  
 Il donnait lieu de craindre enfin pour sa vertu.  
 Mais , madame , il n'est plus en état de le croire :  
 Je n'ai pû voir longtems ce péril pour sa gloire.  
 Quelque fruit que le duc espère en recueillir ,  
 Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir.  
 Pertharite , en un mot , n'est plus en sa puissance.  
 Mais ne présumez pas que j'aye eu l'imprudence  
 De laisser à sa fuite un libre & plein pouvoir

De se montrer au peuple , & d'oser l'émouvoir.  
 Pour fuir en sûreté je lui prête main forte ,  
 Ou plutôt je lui donne une fidelle escorte ,  
 Qui , sous cette couleur de lui servir d'apui ,  
 Le met hors du royaume , & me répond de lui.  
 J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage ,  
 Et j'en donne à mon roi ma tête pour ôtage.  
 Votre bonté , madame , en prendra quelque soin.

E D U I G E.

Oui , je serai pour toi criminelle au besoin :  
 Je prendrai , s'il le faut , sur moi toute la faute.

U N U L P H E.

Ou je connais fort mal une vertu si haute ,  
 Ou , s'il revient à foi , lui-même tout ravi  
 M'avoûra le premier que je l'ai bien servi.

## S C E N E II.

GRIMOALD , ÉDUIGE , UNULPHE.

G R I M O A L D.

Q U E voulez-vous enfin , madame , que j'espère ?  
 Qu'ordonnez-vous de moi ?

E D U I G E.

Que fais-tu de mon frère ?



Qu'ordonnes-tu de lui ? prononce son arrêt.

G R I M O A L D.

Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt ?

E D U I G E.

Veux-tu suivre toujours le conseil tyranique  
D'un traître qui te livre à la haine publique ?

G R I M O A L D.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'acusez !  
Je vous offre sa grace , & vous la refusez !

E D U I G E.

Cette offre est un supplice aux princes qu'on opprime ;  
Il ne faut point de grace à qui se voit sans crime ;  
Et tes yeux , malgré toi , ne te font que trop voir  
Que c'est à lui d'en faire , & non d'en recevoir.

Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même ;  
Sois tel que je t'aimais , si tu veux que je t'aime ;  
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan :  
J'aime encor son vainqueur , mais non pas son ty-  
ran.

Rens-toi cette vertu pleine , haute , sincère ,  
Qui t'affermis si bien au trône de mon frère ;  
Rens-lui du moins son nom , si tu me rends ton cœur.  
Qui peut feindre pour lui , peut feindre pour la sœur ;  
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule ,  
Quand je vois qu'avec lui ton ame dissimule.

Quite , quite en vrai roi les vertus des tyrans ,  
Et ne me cache plus un cœur que tu me rens.

G R I M O A L D.

Lisez-y donc vous-même , il est à vous , madame ;  
Vous en voyez le trouble auffi-bien que la flame.  
Sans plus me demander ce que vous connaissez ,  
De grace , croyez-en tout ce que vous pensez.  
C'est redoubler ensemble , & mes maux , & ma  
    honte ,  
Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.  
Quand je n'aurais point d'yeux , chacun en a pour  
    mci.

Garibalde lui feul a méconnu fon roi ;  
Et par un intérêt qu'aisément je devine ,  
Ce lâche , tant qu'il peut , par ma main l'affaffine.  
Mais que plutôt le ciel me foudroye à vos yeux ,  
Que je songe à répandre un fang fi précieux.

Madame , cependant , mettez vous en ma place :  
Si je le reconnais , que faut-il que j'en fasse ?  
Le tenir dans les fers avec le nom de roi ,  
C'est soulever pour lui fes peuples contre moi.  
Le mettre en liberté , c'est le mettre à leur tête ,  
Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.  
Puis-je m'affurer d'eux , & souffrir fon retour ?  
Puis-je ocuper fon trône , & le voir dans ma cour ?

Un roi , quoique vaincu , garde son caractère ;  
 Aux fidèles sujets sa vûe est toujours chère ;  
 Au moment qu'il paraît , les plus grands conquérans,  
 Pour vertueux qu'ils soient , ne sont que des tyrans ;  
 Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître  
 Un mouvement secret qui les rend à leur maître.

Ainsi mon mauvais fort a de quoi me punir ,  
 Et de le délivrer , & de le retenir.

Je vois dans mes prisons sa personne enfermée,  
 Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.

Là , mon bras animé de toute ma valeur ,  
 Chercherait avec gloire à lui percer le cœur :  
 Mais ici , sans défense , hélas , qu'en puis-je faire ?  
 Si je pense régner , sa mort m'est nécessaire ;  
 Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui ,  
 Qu'en mille bataillons il aurait moins d'apui.  
 Pour conserver sa vie , & m'assurer l'empire ,  
 Je fais ce que je puis à le faire dédire.

Des plus cruels tyrans j'emprunte le couroux ,  
 Pour tirer cet aveu de la reine , ou de vous :  
 Mais partout je perds tems , partout même con-  
 stance ,

Rend à tous mes efforts pareille résistance.

Encor , s'il ne falait qu'éteindre , ou dédaigner ,  
 En des troubles si grands , la douceur de régner ,

Et que , pour vous aimer , & ne vous point déplaire ,  
 Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire ,  
 Je me vaincrais moi-même , & lui rendant l'état ,  
 Je mettrais ma vertu dans son plus haut éclat.

Mais je vous perds , madame , en quittant la couronne ;

Puisqu'il vous faut un roi , c'est vous que j'abandonne ;

Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu ,  
 Tout mon amour s'opose à toute ma vertu.

Vous , pour qui je m'aveugle avec tant de lumières ,

Si vous êtes sensible encor à mes prières ,  
 Daignez servir de guide à mon aveuglement ,  
 Et faites le destin d'un frère & d'un amant.

Mon amour de tous deux vous fait la souveraine :  
 Ordonnez-en vous-même , & prononcez en reine.  
 Je périrai content , & tout me fera doux ,  
 Pourvû que vous croyiez que je suis tout à vous.

*É D U I G E.*

Que tu me connais mal , si tu connais mon frère !  
 Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère ,  
 Que j'ose mépriser un comte généreux ,  
 Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux ?  
 Aime moi si tu veux , mais croi moi magnanime ,

Avec tout cet amour garde moi ton estime ;  
Crois moi quelque tendresse encor pour mon vrai  
fang ,

Qu'une haute vertu me plait mieux qu'un haut rang ;  
Et que vers Gundebert je crois ton ferment quite ,  
Quand tu n'aurais qu'un jour régné pour Pertharite.  
Milan qui l'a vû fuir , & t'a nommé son roi ,  
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.

A présent je suis libre , & comme vraie amante  
Je secours malgré toi ta vertu chancelante ,  
Et dérobe mon frère à ta soif de régner ,  
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.  
Où , j'ai brisé ses fers , j'ai corrompu ses gardes ,  
J'ai mis en sûreté tout ce que tu hazardest.

Il fuit , & tu n'as plus à traiter d'imposteur  
De tes troubles secrets le redoutable auteur.  
Il fuit , & tu n'as plus à craindre de tempête.  
Secourant ta vertu , j'assure ta conquête ;  
Et les soins que j'ai pris . . . Mais la reine survient.

---

## S C E N E III.

GRIMOALD , RODELINDE , ÉDUIGE ,  
UNULPHE.

G R I M O A L D *à Rodelinde.*  
**Q**ue tardez-vous , madame , & quel soin vous  
retient ?

Suivez de votre époux le nom , l'image ou l'ombre ;  
De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre ,  
Et délivrez mes yeux trop aisés à charmer ,  
Du peril de vous voir , & de vous trop aimer.  
Suivez , votre captif ne vous tient plus captive.

R O D E L I N D E.

Rens le moi donc , tyran , afin que je le fuive.  
A quelle indigne feinte oses-tu recourir ,  
De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir ?  
Lâche , présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite  
Cache de tes fureurs la barbare conduite ?  
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que  
tu fais ,  
Et jusques dans ton cœur découvrir tes forfaits ?

E D U I G E.

Madame . . .

R O D E L I N D E.

Hé bien , madame , êtes-vous sa complice ?  
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice ?  
Et sa main qu'il vous rend vous plait-elle à ce prix ?

E D U I G E.

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils ,  
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère ,  
Si je veux être sœur , comme vous étiez mère.

R O D E L I N D E.

Ne me reprochez point une juste fureur ,  
Où des feux d'un tyran me réduisait l'horreur ;  
Et puisque de sa foi vous êtes reffaisie ,  
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

E D U I G E.

Ne me reprochez point des sentimens jaloux ,  
Quand je hais les tyrans autant & plus que vous.

R O D E L I N D E.

Vous pouvez les haïr , quand Grimoald vous aime !

E D U I G E.

J'aime en lui sa vertu plus que son diadème ;  
Et voyant quels motifs le font encor agir ,  
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.

R O D E L I N D E à Grimoald.

Rougis-en donc toi seul , toi qui caches ton crime ,  
Qui t'immolant un roi dérobes ta victime ;



Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort,  
 Le fais fourbe en sa vie, & fuir après sa mort.  
 De tes fausses vertus les brillantes pratiques  
 N'élevaient que pour toi ces tombeaux magnifiques;  
 C'étaient de vains éclats de générosité,  
 Pour rehausser ta gloire avec impunité.  
 Tu n'acablais son nom de tant d'honneurs funèbres,  
 Que pour ensevelir sa mort dans les ténèbres,  
 Et lui tendre avec pompe un piège illustre & beau,  
 Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.  
 Soûle toi de son sang, mais rends moi ce qui reste;  
 Attendant ma vengeance, ou le courroux céleste,  
 Que je puisse . . .

*G R I M O A L D à Eduige.*

Ah! madame, où me réduisez-vous,  
 Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux?  
 Votre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,  
 Si, quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre  
 compte;  
 Et si la cruauté de mon triste destin,  
 De ce que vous sauvez me nomme l'affassin.

*U N U L P H E.*

Seigneur, je crois savoir la route qu'il a prise;  
 Et si sa majesté veut que je l'y conduise,  
 Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,  
 Je

Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.  
Allons, allons, madame, & souffrez que je tâche...

R O D E L I N D E à *Unulphe*.

O d'un lâche tyran ministre encor plus lâche,  
Qui, sous un faux semblant d'un peu d'humanité,  
Penses contre mes pleurs faire sa sûreté!

Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes  
Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes lar-  
mes,

Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris  
Du peuple & de la cour n'émeuvent les esprits?

Traître, si tu n'étais de son intelligence,  
Pourrait-il refuser ta tête à sa vengeance?

Que devient Grimoald, que devient ton cou-  
roux?

Tes ordres en sa garde avaient mis mon époux;  
Il a brisé ses fers, il fait où va sa fuite;  
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite;  
Et quand son sang devrait te répondre du sien,  
Il te voit, il te parle, & n'appréhende rien.

G R I M O A L D à *Rodelinde*.

Quand ce qu'il fait pour vous hazarderait ma vie,  
Je ne puis le punir de vous avoir servie.

Si j'avais cependant quelque peur que vos cris  
De la cour & du peuple émûssent les esprits,

Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes ,  
 J'aurais trop de moyens de leur cacher vos larmes.  
 Mais vous êtes , madame , en pleine liberté ;  
 Vous pouvez faire agir toute votre fierté ,  
 Porter dans tous les cœurs ce qui régné en votre  
 ame.

Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.  
 Mais que veut ce foldat ?

---

## S C E N E IV.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE,  
 UNULPHE, un foldat.

L E S O L D A T.

**V**ous avertir , feigneur ,  
 D'un grand malheur enemble , & d'un rare bon-  
 . heur.

Garibalde n'est plus , & l'impoſteur infame ,  
 Qui tranche ici du roi , lui vient d'arracher l'ame :  
 Mais ce même impoſteur eſt en votre pouvoir.

G R I M O A L D.

Que dis-tu , malheureux ?

L E S O L D A T.

Ce que vous allez voir.

G R I M O A L D.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite ,  
 S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite !  
 Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé  
 Ne puisse . . . Mais dis - nous comment tout s'est  
 passé.

L E S O L D A T.

Le duc ayant appris quelles intelligences  
 Dérobaient un tel fourbe à vos justes vengeances,  
 L'attendait à main forte , & lui fermant le pas ,  
*A lui seul , nous dit-il , mais ne le blessons pas.*  
*Réservez tout son sang aux rigueurs des supplices ;*  
*Et laissons par pitié fuir ses lâches complices.*  
 Ceux qui le conduisaient, du grand nombre étonnés,  
 Et par mes compagnons soudain environnés,  
 Acceptent la plûpart ce qu'on leur facilite ,  
 Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.  
 Lui que l'ordre reçû nous forçait d'épargner ,  
 Jusqu'à baïsser l'épée , & le trop dédaigner ,  
 S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage ,  
 Jusques sur notre chef pousse toute sa rage ,  
 Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein ,  
 Avant qu'aucun de nous ait pû voir son dessein.  
 Nos bras étaient levés pour l'en punir sur l'heure ;  
 Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il  
 meure ;

Ee ij

436      *P E R T H A R I T E .*

Et son dernier foupir est un ordre nouveau  
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.  
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne ;  
Et vous pouvez , seigneur , ordonner de sa peine :  
Le voici.

*G R I M O A L D .*

Quel combat pour la seconde fois !

---

*S C E N E   D E R N I E R E .*

*P E R T H A R I T E , G R I M O A L D , R O D E L I N D E ,  
É D U I G E , U N U L P H E , Soldats.*

*P E R T H A R I T E .*

**T**U me revois , tyran qui méconnais les rois ,  
Et j'ai payé pour toi d'un si rare service  
Celui qui rend ma tête à ta fausse justice.  
Pleure , pleure ce bras qui t'a si bien servi ,  
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi ;  
Hâte toi de venger ce ministre fidèle ;  
C'est toi qu'à sa vengeance en mourant il apelle.  
Signale ton amour , & parais aujourd'hui ,  
S'il fut digne de toi , plus digne encore de lui.  
Mais cesse désormais de traiter d'imposture  
Les traits que sur mon front imprime la nature.

Milan m'a vû passer, & partout en passant  
 J'ai vû couler ses pleurs pour son prince impuissant ;  
 Tu lui déguiserais en vain ta tyrannie,  
 Pouffes-en jusqu'au bout l'insolente manie ;  
 Et quoi que ta fureur te prescrive pour moi ,  
 Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

G R I M O A L D.

Oui , tu l'es en effet , & j'ai fû te connaître  
 Dès le premier moment que je t'ai vû paraître.  
 Si j'ai fermé les yeux , si j'ai voulu gauchir ,  
 Des maximes d'état j'ai voulu t'afranchir ,  
 Et ne voir pas ma gloire indignément trahie ,  
 Par la nécessité de m'immoler ta vie.  
 De cet aveuglement les soins mystérieux  
 Empruntaient les déhors d'un tyran furieux ,  
 Et forçaient ma vertu d'en souffrir l'artifice ,  
 Pour t'arracher ton nom par l'éfroi du suplice.  
 Mais mon dessein n'était que de t'intimider ,  
 Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.  
 Unulphe a bien compris , en serviteur fidèle ,  
 Ce que ma violence attendait de son zèle ;  
 Mais un traître pressé par d'autres intérêts ,  
 A rompu tout l'effet de mes desirs secrets.  
 Ta main , graces au ciel , nous en a fait justice ;  
 Cependant ton retour m'est un nouveau suplice.



Car enfin que veux-tu que je fasse de toi ?  
Puis-je porter ton sceptre , & te traiter de roi ?  
Ton peuple qui t'aimait , pourra-t-il te connaître,  
Et souffrir à tes yeux les loix d'un autre maître ?  
Toi-même pouras-tu , sans entreprendre rien ,  
Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien ?  
Pouras-tu négliger l'ocasion oferte ,  
Et refuser ta main , ou ton ordre à ma perte ?  
Si tu n'étais qu'un lâche , on aurait *quelque*  
    *espoir* ,  
Qu'enfin tu pourais vivre , & ne rien émouvoir :  
Mais qui me croit tyran , & hautement me brave ,  
Quelque faible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,  
Et montre une grande ame au-dessus du malheur ,  
Qui manque de fortune , & non pas de valeur.  
Je vois donc malgré moi ma victoire asservie  
A te rendre le sceptre , ou prendre encor ta vie :  
Et plus l'ambition trouble ce grand effort ,  
Plus ceux de ta vertu me refusent ta mort.  
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière ,  
Je lui dois , comme à toi , liberté toute entière ;  
Et mon ambition a beau s'en indigner ,  
Cette vertu triomphe , & tu t'en vas régner.  
Milan , revois ton prince , & reprends ton vrai  
    *maître* ,



Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnaître;  
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité . . .

P E R T H A R I T E.

Ah ! c'est porter trop loin la générosité.  
Rendez moi Rodelinde, & gardez ma couronne,  
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.  
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

G R I M O A L D.

Rodelinde, & Milan, & mon cœur sont à vous,  
Et je vous remettrais toute la Lombardie,  
Si comme dans Milan je régnaï dans Pavie.  
Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi  
En fit reine Eduïge, & lui donnant ma foi,  
Je promis . . .

E D U I G E à *Grimoald.*

Si ta foi t'oblige à la défendre,  
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre;  
Et je mériterais un nouveau changement,  
Si mon cœur n'égalait celui de mon amant.

P E R T H A R I T E à *Eduïge.*

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.  
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie;  
Et me croirais moi-même aujourd'hui malheureux,  
Si je voyais sans sceptre un bras si généreux.

440      P E R T H A R I T E .

R O D E L I N D E à *Grimoald.*

Pardonnez si ma haine a trop crû l'aparence.  
Je présumais beaucoup de votre violence ;  
Mais je n'aurais osé , seigneur , en présumer  
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

G R I M O A L D à *Rodelinde.*

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

R O D E L I N D E .

Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse ,  
Que l'un & l'autre état en admire les nœuds ,  
Et doute avec raison qui régne de vous deux.

P E R T H A R I T E .

Pour en faire admirer la chaine fortunée ,  
Allons mettre en éclat cette grande journée ,  
Et montrer à ce peuple heureusement surpris ,  
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.

*Fin du tome sixième.*

---

*NB.* L'examen de *Pertharite* par *P. Corneille* est avant  
la pièce.

T A B L E

---

---

# T A B L E

## D E S P I È C E S

contenues dans ce fixième volume.

**A**NDROMÉDE, *tragédie, représentée avec  
les machines sur le théâtre royal de Bourbon.*

	page 1
<i>Préface de l'éditeur.</i>	3
<i>Épître dédicatoire.</i>	5
<i>Argument de l'ANDROMÉDE, tiré du qua- trième &amp; du cinquième livre des Métamorphoses d'Ovide.</i>	7
<i>Acteurs.</i>	15
<i>Prologue &amp;c.</i>	17
<i>Examen d'ANDROMÉDE.</i>	129
<i>Préface de l'éditeur sur NICOMÉDE.</i>	147
<i>L'auteur au lecteur.</i>	150
<i>Acteurs.</i>	154
<b>N</b> ICOMÉDE, <i>tragédie.</i>	155
<i>Examen de NICOMÉDE.</i>	310
<i>Préface de l'éditeur sur PERTHARITE.</i>	317
<i>L'auteur au lecteur.</i>	322

<i>Examen de PERTHARITE.</i>	page 325
<i>Histoire de PERTHARITE par Antoine du Verdier.</i>	327
<i>Passage en latin d'Erycius Puteanus, sur PERTHARITE.</i>	335
<i>Acteurs.</i>	337
<i>PERTHARITE roi des Lombards, tragédie.</i>	338

---

---

**E R R A T A**  
**P O U R L E S Œ U V R E S**  
**D E P I E R R E C O R N E I L L E .**

*Tome sixième.*

Page 170. ligne 3. des notes. *conorme* , lisez ,  
*conforme.*

Pag. 229. avant - dernière ligne. *forment* , lisez ,  
*forme.*

---



74754022

